

Une si jolie femme de chambre

Barbara Cartland

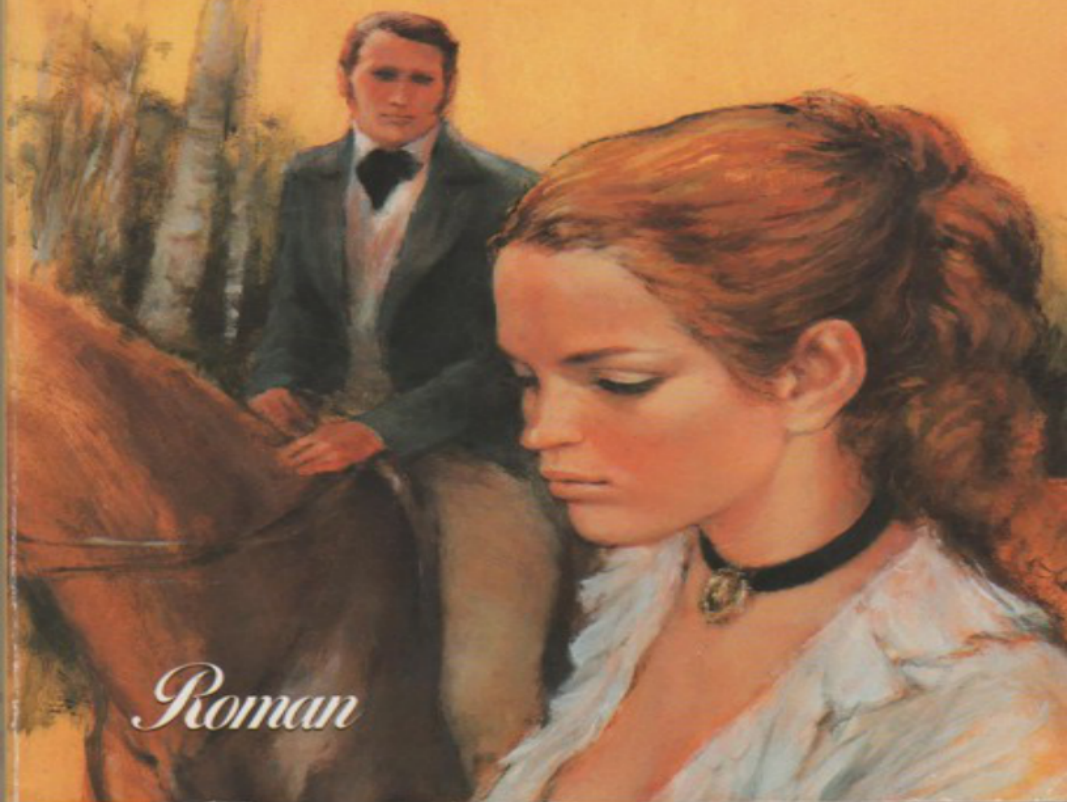
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Barbara Cartland

Une si jolie femme de chambre



Roman

Barbara Cartland : Une si jolie femme de chambre

Simple pasteur, le révérend d'Irvindale a hérité du titre de comte mais, hélas, pas de la fortune qui lui permettrait d'entretenir la propriété ancestrale. Il lui faut trouver de l'argent, et vite.

— J'ai une idée ! s'exclame sa fille, la ravissante Helsa. Pourquoi ne pas louer le château ?

Le projet séduit son père, qui contacte aussitôt les agences immobilières. Et le miracle se produit : la riche lady Busset est prête à payer une somme colossale pour loger dans une demeure de prestige. Mais elle exige les services d'une camériste expérimentée. Et où trouver cette perle rare au village ?

— Eh bien, je remplirai cette fonction, décide Helsa.

Une fille de comte reléguée au rang de soubrette ? On aura tout vu ! Pourtant, Helsa endosse habilement son nouveau rôle, jusqu'au jour où elle croise le duc de Mervinston. Perspicace, celui-ci comprend qu'il n'a pas affaire à une domestique ordinaire. Va-t-il la démasquer et mettre en péril l'avenir du domaine ?

Barbara Cartland est une romancière anglaise dont la réputation n'est plus à faire.

Ses romans variés et passionnants mêlent avec bonheur aventures et amour.

Vous retrouverez tous les titres disponibles dans le catalogue que vous remettra gratuitement votre libraire.

NOTE DE L'AUTEUR

En Angleterre, la première course de chevaux dont il ait jamais été fait mention aurait eu lieu le 23 décembre 210 à Wetherby, dans le nord du Yorkshire.

L'empereur de Rome, Septime Sévère, avait même fait venir des chevaux arabes pour y participer.

Au cours des siècles, les *steeple-chases* ont toujours eu énormément de succès. Pendant la Régence, des groupes de jeunes élégants en organisaient même pendant la nuit. Ce qui était d'autant plus dangereux qu'ils étaient souvent ivres...

Le *Grand National Steeple-Chase*, qui a été couru en 1837 sous le nom du *Grand Liverpool Steeple-chase*, est désormais la course la plus célèbre du monde.

Le parcours, qui doit être effectué deux fois sur une distance de près de sept kilomètres, ne comporte pas moins de trente obstacles.

1861

— À bientôt, ma chère enfant ! dit le pasteur en mettant ses chevaux au trot.

— A bientôt, père.

Helsa laissa échapper un léger soupir tout en suivant des yeux le vieux cabriolet qui s'éloignait dans la rue principale du village.

« Pourvu que M^{me} Willow ne retienne pas mon père trop longtemps ! »

C'était malheureusement à craindre, car les malades qui faisaient appeler le révérend Alfred d'Irvindale avaient l'habitude de lui parler pendant des heures de leurs souffrances et de leurs soucis.

Alfred, le fils cadet du comte d'Irvindale, aurait pu se lancer dans une carrière militaire comme son aîné. Mais après de brillantes études à Oxford, il avait décidé de se consacrer à l'Église.

Quand sa femme vivait encore, elle lui disait souvent en riant qu'il était beaucoup trop instruit pour se contenter d'une aussi petite paroisse que celle de Medwell, l'un des villages dépendant du château familial.

— Avec votre culture et votre intelligence, vous auriez pu au moins devenir évêque, mon ami !

— Je n'ai pas de telles ambitions, répondait-il invariablement. Je me trouve très heureux ici...

Alfred d'Irvindale avait un nom respecté dans toute la région et était heureux de vivre à l'ombre du château où il était né et avait grandi. Il n'avait pas d'autre souhait que celui de passer toute sa vie au presbytère de Medwell.

Le destin en décida autrement... Après la mort du comte d'Irvindale, ce fut le fils aîné de ce dernier qui fut tué pendant la guerre de Crimée, si bien qu'Alfred hérita non seulement du titre, mais aussi du château et du domaine.

Il ne lui vint pas un seul instant à l'idée de se faire appeler *milord* ou *monsieur le comte*. Il resta simplement le pasteur du village...

Certes, il aurait aimé vivre au château, mais comment aurait-il pu se permettre d'entretenir une aussi vaste bâtisse, lui qui pouvait à peine payer sa cuisinière ?

— Bah ! Nous sommes très bien au presbytère, avait-il dit à sa fille.

— Ce charmant cottage est moins grandiose que le château, je vous l'accorde, père ! avait rétorqué Helsa en riant.

Mais le nouveau comte devait s'occuper naturellement du domaine, et il découvrit bien vite que celui-ci se trouvait dans un état lamentable.

Au cours des siècles passés, les comtes d'Irwindale étaient très riches. Malheureusement cette énorme fortune avait été peu à peu réduite à néant en raison de placements hasardeux et de dépenses somptuaires. La guerre avait fini de vider les coffres ainsi que les comptes en banque... et le pasteur se retrouvait avec un vaste domaine à maintenir, alors qu'il n'avait pas d'argent.

— C'est désolant, avait-il dit à sa fille quelques semaines auparavant. Les champs sont en friche, les troupeaux ont été décimés par la maladie... Bref, les fermes ne rapportent pratiquement plus rien ! Et je n'ai pas le premier sou pour acheter des semences ou des têtes de bétail ! Que faire, Helsa ? Que faire ?

La jeune fille avait laissé échapper un long soupir.

— Que faire, oui ?

Le pasteur contemplait sa fille unique avec admiration. A dix-huit ans, Helsa était bien jolie avec son visage en forme de cœur, ses boucles dorées et ses grands yeux couleur saphir frangés de cils interminables.

« Que va-t-elle devenir ? se demanda Alfred d'Irwindale avec angoisse. Ce n'est pas en vivant à la campagne qu'elle trouvera un mari ! En ce moment, elle devrait faire son entrée dans le monde ! »

Malheureusement, il ne pouvait pas se permettre d'emmener sa fille à Londres – et encore moins de lui offrir des toilettes dignes d'une débutante.

« Et pourtant, avec sa beauté, son intelligence et sa culture, elle aurait un succès fou dans les salons ! Tous les jeunes gens se disputeraient sa main ! »

Au lieu de danser dans les salons londoniens, Helsa essayait de résoudre les problèmes des villageois. Ceux-ci avaient pris l'habitude de venir consulter le pasteur ou sa fille à propos de tout et de rien. Inlassablement, le révérend Alfred d'Irwindale et Helsa distribuaient conseils, encouragements ou remèdes.

— Où trouver de l'argent ? avait redemandé le pasteur une fois de plus.

— Oui, où trouver de l'argent ? fit Helsa en écho. A vrai dire, je n'en ai aucune idée.

— Moi non plus, hélas !

La jeune fille réfléchissait intensément.

— Vous ne pouvez même pas vendre un petit tableau...

— Pas plus que de l'argenterie ou des meubles.

— Ni aucun des objets d'art du château, puisque tout ce qui a un peu de valeur figure à l'inventaire dressé par les experts. Vous êtes censé transmettre tout cela intact au futur comte d'Irvindale.

— Je le sais ! Et comme je n'ai pas de fils, ce sera un lointain cousin que je n'ai pas vu depuis des années qui héritera de tout cela.

Le pasteur laissa échapper un rire amer.

— Le sort a de ces ironies !

— De toute manière, comment pourriez-vous brader des œuvres d'art qui, pour certaines, appartiennent à la famille d'Irvindale depuis quatre siècles ?

— Mon père et tous mes ancêtres se retourneraient dans leur tombe !

Le pasteur se mit à faire les cent pas.

— Mais où trouver de l'argent ? Où, Seigneur ?

— J'ai une idée ! s'exclama la jeune fille.

— Vraiment ?

Le révérend Alfred d'Irvindale paraissait très sceptique.

— Dis toujours !

— Pourquoi ne pas louer le château ? Maintenant que la paix est enfin revenue, je suis sûre que de riches étrangers vont vouloir venir en Angleterre.

— Probablement.

— Au lieu de vivre à l'hôtel, certains préféreront s'installer dans une maison...

— Certes !,

— Père ! Imaginez qu'un homme fortuné cherche une vaste demeure pour y recevoir ses amis et s'intéresse au château ?

— Crois-tu que ce serait possible, ma chère enfant ?

— Pourquoi pas, père ?

Après un instant de réflexion, le pasteur joignit les mains.

— Helsa, tu es pleine de ressource ! Mais comment contacter ces riches étrangers ?

— Tout ce que nous avons à faire est de signaler aux agences de Londres que le château d'Irvindale est à louer – très cher !

— Etant donné que nous ne pouvons pas l'occuper nous-même, ce serait une solution idéale ! De plus, si nous avions un locataire, les quelques domestiques qui sont encore au château pourraient y rester. Je me disais justement que j'allais être obligé de leur annoncer que je ne pouvais pas les garder.

Helsa laissa échapper une exclamation horrifiée.

— Père, vous ne pouvez pas renvoyer les Cosnet ni le vieux jardinier ! Je les connais depuis toujours ! S'ils devaient quitter le château, ils en mourraient !

— Mais je n'ai pas de quoi les payer ! Or il faut bien qu'ils

mangent !

— Si nous avions un locataire – ne serait-ce que pour quelques mois –, ce serait à lui de verser leurs gages aux Cosnet, au vieux jardinier... ainsi qu'à tous les autres domestiques qu'il faudrait embaucher.

La jeune fille s'enthousiasmait.

— Les villageois auraient enfin du travail !

— Quant à l'argent de la location, il serait le bienvenu, je peux te l'assurer !

— Je m'en doute !

Le pasteur réfléchissait.

— Un locataire... fit-il à mi-voix, comme pour lui-même. Ma foi, oui, ce serait la solution idéale ! D'autant plus que je n'ai pas le temps de m'occuper du château...

— Vous avez tant à faire, père !

Le révérend Alfred d'Irindale était en effet surchargé de travail. Outre sa propre paroisse, il devait s'occuper des deux autres villages dépendant du château. L'un des pasteurs était mort à plus de soixante-dix ans et l'autre s'était vu proposer une paroisse beaucoup plus importante.

C'était au comte d'Irindale que revenait la tâche de faire venir d'autres pasteurs – et aussi de payer leurs émoluments. Mais comme le comte actuel – *alias* révérend Alfred d'Irindale –, n'avait pas un sou vaillant, il ne pouvait envisager de semblables dépenses.

Le travail du pasteur se trouvait donc triplé. Non seulement il lui fallait célébrer l'office trois fois chaque dimanche, mais il devait également célébrer les baptêmes, les mariages ou les enterrements dans trois villages. De plus, il devait aussi conseiller tous les paroissiens, non seulement ceux de Medwell, mais aussi ceux de Hordon et de Leakard. Comment aurait-il pu, outre tout cela, régir un domaine aussi important que celui d'Irindale ?

— Si vous me le permettez, père, je vais écrire à deux agences londoniennes dont j'ai remarqué le nom dans les journaux.

— Tu peux toujours essayer.

— Ces agences doivent avoir des correspondants à l'étranger.

— C'est bien probable !

— Je pourrais également contacter les ambassades étrangères.

— Bonne idée !

— Comme le château ne se trouve pas à plus de deux heures en voiture de Londres, il devrait intéresser les personnes qui ne veulent pas trop s'éloigner de la grande ville.

Le pasteur hocha la tête.

— Il est certain que si nous pouvions louer Irindale, nous aurions un gros souci en moins...

— Et un peu d'argent en plus !

Le pasteur parut soudain confus.

— Je m'en veux de ne pas avoir pensé à tout cela moi-même...

— Mais vous n'avez pas un instant à vous, père ! Les gens viennent frapper à la porte à toute heure ! Rien que la semaine dernière, vous avez été réveillé trois fois en pleine nuit !

Le révérend Alfred d'Irwindale soupira.

— Hélas, nul ne peut prévoir l'heure de sa mort !

Helsa regarda son père avec compassion.

— Vous êtes fatigué.

— Bah !

— Après avoir rendu visite à M^{me} Willow, j'espère que vous pourrez vous étendre et tâcher de dormir un peu.

— Il faut que je prépare mon sermon pour demain.

— Vous êtes parfaitement capable de faire une très belle prédication sans avoir besoin de l'écrire ! Il vous suffit de parler simplement aux paroissiens...

La jeune fille hésita pendant quelques instants avant d'ajouter :

— Quand vous rédigez vos prêches, ils sont parfois si littéraires que vos ouailles se trouvent un peu dépassées.

Le pasteur ne se froissa pas.

— Il est vrai que lorsque je me trouve devant une page blanche, j'ai tendance à me laisser emporter par mon sujet. Et ensuite, quand je monte en chaire pour lire mon texte, je me dis parfois que tu es la seule personne de l'assistance capable de le comprendre.

Helsa éclata de rire.

— Je suis flattée d'avoir droit à un sermon pour moi toute seule. Mais vos paroissiens doivent se sentir un peu lésés de ne pas pouvoir suivre !

— Ils en profitent pour piquer un petit somme !

— Ce qui est bien dommage. Tandis que lorsque vous vous adressez à eux avec des mots de tous les jours, ils vous écoutent avec beaucoup d'attention.

— Tu as raison...

Depuis sa plus tendre enfance, Helsa avait l'habitude de dire ce qu'elle pensait à son père. Ils étaient très proches l'un de l'autre. N'était-ce pas Alfred d'Irwindale qui avait fait l'éducation de la jeune fille, lui apprenant tout ce qu'il savait ?

Helsa avait été une élève aussi douée qu'assidue. Elle aurait été capable d'en remonter aux théologiens, aux historiens, aux mathématiciens ou aux politiciens les plus distingués. Elle connaissait parfaitement la littérature ainsi que les arts et paraît plusieurs langues étrangères sans le moindre accent.

— Sais-tu que tu es devenue une vraie femme savante, ma

chère enfant ? disait parfois le pasteur avec orgueil.

Ce compliment faisait rire la jeune fille, qui était la simplicité même.

— Bon ! Puisque l'idée vient de toi, Helsa, je te laisse écrire aux agences, conclut Alfred d'Irvindale. Tu as carte blanche pour nous trouver un locataire ! ‘

— Très bien, père. Je vais m'en occuper immédiatement.

Plusieurs semaines s'étaient écoulées depuis que cette conversation avait eu lieu.

Helsa, qui guettait maintenant le facteur tous les matins, avait reçu des réponses de la part de toutes les agences qu'elle avait contactées. Deux personnes s'étaient même déplacées pour visiter le château. Malheureusement, elles avaient eu la même réaction :

— Cette demeure est beaucoup trop vaste ! Il faudrait une armée de domestiques pour l'entretenir !

— Pas du tout ! avait protesté Helsa. Nous arrivons à nous débrouiller parfaitement avec quelques serviteurs...

— Mais cela vous oblige à fermer la plus grande partie du château.

Sachant que c'était l'entière vérité, la jeune fille n'avait pas osé discuter davantage. Mais ces visites l'avaient quelque peu découragée.

« Cela va être plus difficile de trouver un locataire que je ne l'avais prévu », s'était-elle dit.

Et puis le miracle avait eu lieu. L'une des agences avait envoyé son représentant visiter le château.

— Nous cherchons une belle demeure pour l'une de nos clientes, lady Busset. Elle ne souhaite pas trop s'éloigner de Londres et elle aimerait quelque chose d'assez vaste pour lui permettre de recevoir en grand style.

Après avoir parcouru toutes les pièces, l'agent, n'avait pas caché sa satisfaction.

— Je crois avoir enfin trouvé le rêve de lady Busset !

Après cela, tout alla très vite...

Sans même se donner la peine de venir au château, lady Busset annonça qu'elle était prête à le louer pendant tout l'été, avec possibilité de prolongation. Le montant de l'énorme loyer qu'Helsa et son père avaient fixé ne parut pas l'effrayer.

Le pasteur n'en revenait pas.

— J'étais persuadé qu'elle discuterait le prix !

— Moi aussi... Ce n'est pas le cas, et nous n'allons pas nous en plaindre !

Des instructions fort précises, transmises par l'agence,

commencèrent à arriver chaque jour.

Tout d'abord, lady Busset demanda qu'on engage un majordome et quatre valets.

— Nous avons déjà le majordome ! dit Helsa avec satisfaction.

— Il faudrait aller loin pour en trouver un plus stylé que Cosnet !

Ce dernier avait été le majordome du défunt comte d'Irvindale pendant de longues années. Il fut ravi lorsque la jeune fille vint lui annoncer qu'il allait reprendre du service.

— Et il vous faudra aussi engager quatre valets, Cosnet !

— Je vais demander à M. Martin, l'ancien instituteur, de m'aider à choisir parmi les jeunes villageois ceux qui sont susceptibles de devenir de bons valets.

— Ensuite, il ne vous restera plus qu'à leur apprendre le métier, Cosnet !

— J'ai déjà formé tant de valets que cela ne me fait pas peur, mademoiselle Helsa.

M^{me} Cosnet, sa femme, fut enchantée lorsqu'elle apprit qu'elle n'aurait pas moins de trois personnes pour l'aider aux cuisines, où elle continuerait à régner.

Après la mort du comte, le travail de majordome de Cosnet s'était trouvé réduit pratiquement à néant. Il avait mis à profit son temps libre pour aider le vieux jardinier à entretenir le parc.

Désormais, il n'y aurait pas moins de trois jardiniers pour s'occuper des pelouses, de la roseraie, des serres et des massifs de fleurs.

Le château, qui était resté si longtemps endormi, débordait maintenant d'activité. Helsa s'y rendait chaque jour pour surveiller sa remise en état.

Six femmes de chambre, de solides jeunes villageoises recrutées pour l'occasion, époussetaient les salons et les chambres avec entrain. Elles battaient les tapis, nettoyaient les cheminées, ciraient les meubles, aéraient la literie, astiquaient l'argenterie...

Lady Busset demanda ensuite qu'on lui trouve un secrétaire.

« Cela va être plus difficile que d'engager des valets ou des femmes de chambre... » avait pensé Helsa.

Puis elle avait pensé à M. Martin. Le maître d'école avait pris sa retraite quatre ans auparavant et se plaignait de mourir d'ennui depuis qu'il n'avait plus rien à faire.

Quand la jeune fille lui proposa de devenir le secrétaire de lady Busset, le temps d'un été, il sauta de joie.

Son premier instant d'enthousiasme passé, il demanda avec un peu d'inquiétude :

— Mais en quoi va consister mon travail, mademoiselle Helsa ?

— Vous devrez tout superviser au château. Je suppose qu'il vous faudra aussi payer les gages des domestiques, régler les factures, répondre au courrier... Tout cela entre parfaitement dans vos cordes, monsieur Martin.

— Vous avez raison, mademoiselle Helsa, et je vous remercie infiniment d'avoir pensé à moi.

Comme il connaissait bien les gens du village, il avait déjà aidé la jeune fille et Cosnet à choisir les domestiques.

— Ah, vous auriez bien tort d'engager Harry Guilford comme valet ! disait-il par exemple.

— Pourquoi pas ? protestait Helsa. Il a une belle prestance... La livrée lui siéra fort bien.

— Je l'ai eu comme élève. Il ne comprenait rien à rien et faisait tout de travers. Je n'ai jamais réussi à lui apprendre quoi que ce soit et je doute qu'il se soit amélioré au cours des années.

Les instructions continuaient à arriver quotidiennement.

Lorsque lady Busset demanda une femme de chambre personnelle suffisamment intelligente, soigneuse et discrète, la tâche parut presque impossible à Helsa.

— Père, écoutez cela ! s'exclama la jeune fille en brandissant la lettre qu'elle venait de recevoir.

— Dis-moi, ma chère enfant...

— « *Cette personne devra non seulement être capable de repasser mes robes du soir, mais aussi de me coiffer, de m'aider à choisir mes toilettes et mes bijoux de manière que je paraisse aussi élégante qu'une reine* » ! lut la jeune fille. Où découvrir cette perle rare ?

— Certainement pas à Medwell ! Ni à Hordon, ni à Leakard !

M. Martin, consulté, ne trouva pas davantage de solution.

— Que faire ? murmura Helsa. Tout allait bien jusqu'à présent, et nous nous trouvons brusquement devant un problème insoluble !

Soudain, une idée lui vint.

— Et si je demandais à Mary Emerson de jouer le rôle de la parfaite femme de chambre ?

— Mary Emerson ? La fille du médecin ?

— C'est cela.

— Vous ne pouvez pas lui demander de se transformer en domestique, mademoiselle Helsa ! s'exclama le secrétaire.

— D'une part, ce sera pour relativement peu de temps. Et de l'autre, je la connais bien ! Je suis sûre que l'expérience l'amuserait.

— Certes, rien ne vous empêche de lui poser la question...

— J'irai la voir cet après-midi.

— Et si elle refuse...

— Eh bien, il ne nous restera plus qu'à dire à lady Busset que nous n'avons personne et qu'elle serait bien avisée d'engager

quelqu'un à Londres.

— Je déteste déclarer forfait, dit M. Martin.

— Moi aussi. Pourvu que je parvienne à décider Mary ! ‘

Comme l'espérait Helsa, son amie fut enchantée à la perspective de jouer la comédie de la parfaite femme de chambre pendant quelques semaines.

— Cela va être très amusant ! Moi qui m'intéresse tant à la mode, je pourrai enfin voir comment sont faites les élégantes toilettes de Bond Street ou peut-être même de Paris !

Avec un petit soupir, Mary ajouta :

— Jamais nous ne pourrons nous offrir des robes pareilles, vous et moi, ma chère Helsa !

— À moins que nous n'épousions un millionnaire ! lança la jeune fille en riant.

Mary fit la grimace.

— Il n'en passe pas souvent par Medwell...

— La robe que vous portez en ce moment, ma chère Mary, est digne des plus jolies créations des couturiers de Bond Street.

— Merci...

— Je parie que vous l'avez confectionnée vous-même !

— Comme tout ce que je porte...

— Vous êtes une fée !

— Quand j'ai trouvé ce métrage de mousseline au fond d'une vieille malle, au grenier, je me suis dit que je pouvais en tirer parti...

— Vous avez bien de la chance d'être aussi adroite. Quel dommage qu'il n'y ait personne pour profiter de vos talents au village... Si vous habitez Londres, Mary, vous feriez de l'or ! Je suis sûr que vous réussiriez très vite à créer votre propre maison de couture...

— C'est mon rêve !

— Qui se réalisera peut-être un jour...

— Pour cela, il faudrait que je sois à Londres, comme vous venez de le dire. Or jamais mon père n'acceptera de me laisser partir seule.

Saisie par une soudaine inquiétude, Helsa demanda :

— Croyez-vous qu'il vous permettra de devenir femme de chambre cet été ?

— Comme je n'irai pas plus loin que le château, je suis sûre qu'il ne trouvera aucune objection à élever. C'est la grande ville qui lui fait peur...

— Alors vous acceptez, ma chère Mary ?

— Bien sûr, ma chère Helsa ! Et je suis ravie... Comment vous

remercier ? Grâce à vous, je vais voir le grand monde de près...

— Autant que vous sachiez que lady Busset a l'intention de recevoir beaucoup. La salle de bal que n'utilisait jamais mon grand-père a été ouverte, ainsi que les grands salons. Il y aura sans cesse des fêtes au château...

Mary éclata de rire.

— Je m'arrangerai pour regarder tout cela par le trou de la serrure ! Quelle chance j'ai ! Je vais pouvoir mener la vie de château au lieu de me morfondre au village...

— La vie de château, pas tout à fait ! N'oubliez pas que vous aurez du travail !

— Ce n'est pas cela qui me fait peur ! Et puis je serai payée...

— Vous recevrez de très bons gages, c'est certain.

— Cela me permettra de m'acheter du tissu pour me confectionner quelques robes à la dernière mode !

Le visage de Mary s'assombrit.

— Vous n'aurez jamais de femme de chambre, ma pauvre Helsa ! Et moi non plus...

La fille du pasteur haussa les épaules.

— Je m'en passe très bien.

— A moins, comme vous le disiez un peu plus tôt, que nous n'épousions des millionnaires...

Helsa éclata de rire.

— Mais comme vous l'avez fait remarquer, ceux-ci ne courent pas les rues de Medwell !

Mary contempla son amie en fronçant les sourcils.

— Si j'ai la chance de me marier un jour, je n'aimerais pas que mon mari vous voie trop souvent.

— Pourquoi ? demanda Helsa avec stupeur.

— Vous êtes bien trop jolie. Si vous alliez dans les salons londoniens, vous y feriez sensation, tous les messieurs tomberaient amoureux de vous...

— Comme il n'y a aucune chance pour que j'aie un jour à Londres, cela ne risque pas d'arriver ! fit la jeune fille avec bonne humeur.

— Mais il faudra bien que vous vous mariiez un jour ! Et moi aussi !

Helsa fit une petite grimace.

— Je préfère devenir vieille fille plutôt que d'épouser un homme qui ne s'intéresserait pas aux choses qui me passionnent.

— C'est-à-dire ?

— Les chevaux, les livres, la musique, l'art...

Helsa soupira avant d'ajouter :

— De toute manière, je crains fort que les princes charmants

des romans n'existent pas dans la réalité.

— Qui sait ?

— Ne rêvez pas trop, Mary !

— C'est pourtant bien agréable...

— Parlons plutôt du travail qui vous attend. Il faudrait que vous arriviez au château avant lady Busset, de manière à vérifier qu'il y ait dans sa chambre tout ce dont elle pourra avoir besoin. Elle va certainement apporter une quantité de vêtements...

— Je l'espère bien ! Est-ce une Londonienne ?

— A vrai dire, je l'ignore. M. Martin pense qu'elle se trouve en ce moment à l'étranger, et que c'est la raison pour laquelle elle n'a pas pu venir visiter le château.

— Pourvu que ses robes soient vraiment élégantes, comme cela, je pourrai les copier...

Mary pouffa avant d'ajouter :

— Pour éblouir mon vieux chat ! Car il est bien mon seul admirateur !

Les deux amies s'embrassèrent chaleureusement.

— Je suis ravie ! dit Mary. Cet emploi va me changer de mon existence plutôt monotone.

— Cela m'arrange bien que vous acceptiez, je vous assure !

— Quand doit venir lady Busset ?

— Je ne le sais pas encore, mais je ne manquerai pas de vous prévenir dès que je connaîtrai la date de son arrivée.

Le lendemain matin, M. Martin vint voir Helsa au presbytère. Il trouva la jeune fille dans le petit jardin de plantes médicinales et d'herbes aromatiques qu'elle entretenait avec un soin jaloux.

— Mademoiselle Helsa, je viens de recevoir une lettre de l'agence.

— Que veulent-ils, cette fois ?

— Ils nous annoncent l'arrivée de lady Busset.

— Oh !

— Elle sera là jeudi prochain.

— Il faut que j'aille tout de suite prévenir Mary.

Après le départ de M. Martin, la jeune fille alla ranger ses outils de jardinage.

C'était sa mère qui avait planté ce jardin de plantes médicinales et d'herbes aromatiques. M^{me} d'Irwindale soignait les villageois avec les décoctions, les crèmes et les pommades très efficaces qu'elle confectionnait elle-même.

Le père de Mary, le docteur Emerson, taquinait souvent la femme du pasteur.

— A cause de vous, je vais être obligé de fermer mon cabinet !

La jeune fille se pencha pour arracher une mauvaise herbe qui pointait dans un parterre de sauge quand elle vit Mary pousser le portail du jardin.

« M. Martin a dû aller l'avertir de la prochaine arrivée de lady Busset... »

Elle accueillit son amie en souriant.

— Mary ! Quelle bonne surprise... J'allais justement vous rendre visite !

— Oh, Helsa ! C'est terrible et vous allez être très en colère.

— Que se passe-t-il donc ?

— Ma grand-mère, qui n'était déjà pas bien portante, est au plus mal. Elle réclame son fils unique — mon père. Celui-ci a décidé que nous allions nous rendre immédiatement chez elle.

Helsa pâlit.

— Vous êtes obligée d'accompagner votre père ?

— Évidemment ! Et Dieu seul sait combien de temps nous resterons là-bas !

— Cela signifie que... que vous ne pourrez pas être la femme de chambre de lady Busset ?

— Hélas, non ! Je ne peux pas laisser mon père seul avec une malade et seulement une vieille domestique.

Mary esquissa un triste sourire.

— Au lieu d'être femme de chambre, je vais devenir infirmière...

Elle prit les mains de son amie.

— Je suis navrée de ne pouvoir vous rendre ce service, Helsa. Mais que faire ? Il faut bien que j'accompagne mon père et que je l'aide à soigner ma grand-mère !

— Je comprends...

Les sourcils froncés, la jeune fille réfléchissait.

— Il va falloir que je trouve quelqu'un d'autre dans les plus brefs délais. Mais qui ?

— Je ne vois personne, admit Mary.

— Moi non plus, hélas !

— Je suis navrée de ne pouvoir vous rendre ce service, Helsa, répéta Mary. Tout ce que j'espère, c'est pouvoir revenir le plus vite possible...

— Mais cela peut être dans une semaine comme dans six mois !

— J'ai bien essayé de faire fléchir mon père, je lui ai dit que j'avais des obligations. Savez-vous ce qu'il m'a répondu ? « La famille passe avant tout » !

— Il a raison. Si j'étais à votre place, Mary, je ne verrais pas d'autre solution que celle de l'accompagner.

— Je savais que vous comprendriez ! Pardonnez-moi...

— Ne vous inquiétez pas ! lança Helsa d'un ton léger. Si je ne trouve personne pour vous remplacer, je pourrai toujours proposer mes services à lady Busset !

— Vous, Helsa ? s'écria la fille du docteur Emerson. Vous n'y songez pas !

Après le départ de Mary, cette idée fit son chemin dans l'esprit d'Helsa.

« Évidemment, ce serait une solution... Mais ce n'est pas possible ! Je ne dois pas oublier que je suis *lady* Helsa d'Irvindale, la fille du propriétaire du château, la descendante des comtes d'Irvindale ! Comment pourrais-je devenir une domestique parmi les autres dans ma propre demeure ? »

Elle se souvint que du vivant de ses grands-parents, la femme de chambre de sa grand-mère avait droit à une certaine considération. Par exemple, jamais elle ne prenait ses repas à l'office car elle avait ses entrées dans la salle à manger et le petit salon réservés à la femme de charge et au majordome.

La jeune fille se souvenait d'avoir ri de toutes ces nuances avec sa mère.

— Seigneur ! Où le snobisme ne va-t-il pas se nicher ? disait M^{me} d'Irvindale.

Helsa soupira.

« Eh bien, il ne me reste plus qu'à monter au château pour prévenir M. Martin de la défection de Mary. Lady Busset va être fort mécontente quand elle apprendra qu'elle ne pourra pas avoir l'excellente femme de chambre que nous lui avions promise... »

Elle trouvait étonnant qu'une femme assez riche pour pouvoir se permettre de louer le château n'amène pas sa propre femme de chambre.

« D'ailleurs, elle ne vient avec aucun domestique, ce qui est assez curieux... Elle va arriver seule dans une maison qu'elle n'a encore jamais vue et où elle sera entourée de serviteurs inconnus ! Comme c'est bizarre ! »

Il ne fallut pas plus de cinq minutes à la jeune fille pour aller du presbytère au château.

« Je n'arrive pas à croire que tout cela appartient désormais à mon père... » pensa-t-elle en admirant le long bâtiment en brique rose pâlie par le temps qui se reflétait dans un lac où évoluaient paresseusement deux cygnes et quelques canards.

Depuis qu'elle était enfant, Helsa avait l'habitude de se rendre au château presque tous les jours. Elle passait beaucoup de temps dans

la bibliothèque ou la galerie de tableaux, à moins qu'elle ne s'installe devant le grand piano du salon de musique.

« Quel dommage que nous ne puissions pas venir nous installer ici, mon père et moi ! » se dit-elle en faisant son entrée dans le hall monumental.

Elle savait bien que c'était impossible... Pour entretenir une aussi vaste demeure, il fallait de nombreux domestiques.

« Avec quel argent pourrions-nous payer les gages de ces derniers ? »

La plupart des serviteurs engagés par M. Cosnet et M. Martin devaient être arrivés, mais ils ne semblaient pas encore avoir pris leurs fonctions : Helsa ne vit pas un seul valet dans le hall.

Elle s'arrêta devant la collection de drapeaux et d'oriflammes qui était disposée au-dessus de la cheminée. Il s'agissait des trophées dont les ancêtres de la jeune fille s'étaient emparés au cours des batailles qu'ils avaient gagnées. Certains de ces drapeaux pris à l'ennemi étaient si anciens qu'ils étaient maintenant presque en lambeaux.

« Mon père en est très fier. Moi aussi... Mais je me demande si lady Busset comprendra leur signification. » >

Helsa savait pouvoir trouver M. Martin dans son bureau, une pièce dont les murs étaient couverts de rayonnages sur lesquels s'alignaient des classeurs en toile noire ou des boîtes en carton vert foncé. On y trouvait, soigneusement classés, tous les documents concernant le domaine depuis des siècles.

M. Martin, assis à sa table de travail, écrivait en belle ronde sur un gros registre.

— Est-ce vous, M. Cosnet ? demanda-t-il sans même lever la tête.

— Ah, non, je ne suis pas M. Cosnet ! dit la jeune fille, amusée. Le secrétaire s'empressa de se lever.

— Excusez-moi, mademoiselle Helsa. Il y a cinq minutes, je me disais justement que vous ne devriez pas tarder.

Il adressa un regard surpris à sa visiteuse.

— Vous êtes seule ? J'aurais pensé que vous alliez venir avec M^{lle} Emerson.

— C'était ce que je pensais, moi aussi. Monsieur Martin, je vous apporte de mauvaises nouvelles.

Il se raidit.

— Vous n'allez pas me dire que M^{lle} Emerson ne peut pas venir ? Elle l'avait promis !

— Je le sais ! soupira la jeune fille. Mary est bien désolée, croyez-moi. Mais elle est obligée de se rendre avec son père au chevet de sa grand-mère. Celle-ci n'était pas en très bonne santé et son état

vient brusquement de s'aggraver.

— C'est dramatique ! s'exclama M. Martin.

Il se rassit lourdement.

— Mon Dieu ! Qu'allons-nous faire ?

— C'est ce que je n'ai cessé de me demander en venant ici. Je ne vois personne dans les environs capable de remplacer Mary Emerson.

— Elle aurait été parfaite !

— Et cela l'enchantait de tenir ce rôle. Elle espère pouvoir revenir dès que possible...

M. Martin laissa échapper un rire sans joie.

— Comme si nous pouvions demander à lady Busset de l'attendre !

Il était bouleversé à un point tel qu'il n'avait pas songé à proposer à la jeune fille de s'asseoir – lui qui était d'ordinaire la courtoisie même. Sans se formaliser, Helsa prit place sur l'une des chaises dures qui étaient placées en face du bureau.

— Monsieur Martin, je vous disais que je pensais à cela en venant ici, reprit-elle. Et je ne vois qu'une solution !

— Laquelle ? demanda-t-il avec accablement. Il n'y en a pas...

— Mais si ! Je n'ai qu'à prendre la place de Mary jusqu'à son retour.

M. Martin la regarda avec effarement.

— Vous ne pouvez pas faire cela, mademoiselle Helsa !

— Pourquoi pas ?

— Voyons, mademoiselle Helsa...

— Il faut que lady Busset ait une bonne impression du château et des domestiques dès son arrivée. Or si vous devez lui apprendre que, en dépit de vos promesses, elle n'a pas de femme de chambre, elle sera fort courroucée !

— Certes ! Mais je le répète, mademoiselle Helsa : vous ne pouvez pas faire cela !

— Que suggérez-vous d'autre ?

— Milady n'aura qu'à se contenter de l'une des femmes de chambre qui ont été engagées pour l'entretien du château.

— Aucune d'entre elles n'est capable de coiffer ou d'habiller une dame de la haute société. Ce sont toutes des villageoises qui n'ont aucune idée de la manière dont on entretient des toilettes élégantes.

Si elles les abîment, lady Busset se mettra en colère

— et elle aura raison.

— Vous pensez que milady pourrait se fâcher ?

— Bien sûr. Une dame de qualité a besoin d'une femme de chambre parfaite.

M. Martin pâlit.

— Si lady Busset n'est pas satisfaite, elle est capable de repartir à peine arrivée en refusant de payer la location du château ainsi que les gages de tous les domestiques que nous avons engagés à son intention !

— C'est pourquoi je dois prendre la place de Mary, conclut Helsa. S'il faut manier l'aiguille, je ne serai pas aussi adroite que la fille du docteur Emerson, qui a des doigts de fée... mais je ferai de mon mieux !

M. Martin secoua la tête d'un air accablé.

— On aura tout vu ! Mademoiselle Helsa, vous ne pouvez pas...

La jeune fille l'interrompit.

— Avez-vous quelqu'un d'autre à proposer ?

— Je ne suis pas un magicien, hélas !

— Alors, c'est entendu. Je vais me transformer en parfaite femme de chambre jusqu'au retour de Mary.

— Je reconnais que vous êtes bien la seule capable de remplir ce rôle.

— Je le sais. Maintenant, il ne me reste plus qu'à convaincre mon père... Cela ne devrait pas être bien difficile ! Ne me laisse-t-il pas faire tout ce que je veux ?

— C'est bien vrai, mademoiselle Helsa ! dit M. Martin avec un petit sourire en coin.

— Cette fois, cependant, je risque d'avoir du mal à obtenir son accord. Mieux vaut peut-être ne pas Le mettre dans la confidence ? Je prétendrai être obligée de passer beaucoup de temps avec vous pour tout superviser.

Le secrétaire leva les bras au ciel.

— Seigneur ! Si j'avais jamais pensé que la descendante des comtes d'Irindale allait être obligée de travailler comme femme de chambre dans son propre château !

— Nécessité fait loi !

— Je vous l'accorde, mademoiselle Helsa. Mais si madame votre mère voyait cela...

— Oh, elle comprendrait, j'en suis persuadée ! Monsieur Martin, il ne vous reste plus qu'à mettre les domestiques au courant du rôle que je vais jouer. Je dois pouvoir compter sur leur entière discrétion. Aucun d'entre eux ne doit dire à lady Busset qui je suis en réalité !

— Je vais leur expliquer ce qui se passe, mademoiselle Helsa. N'ayez crainte, ils sauront garder leur langue ! Ils sont tous si heureux d'avoir -même pour peu de temps - un emploi bien payé que je les crois prêts à tout pour le garder.

— Je viendrai demain matin prendre mes fonctions.

— Il faudra que vous dormiez au château, mademoiselle Helsa ? Où ?

La jeune fille éclata de rire.

— Ce ne sont pas les lits qui manquent ! Mais je n'irai certainement pas m'installer dans la chambre de la jeune fille de la maison !

— Vous y avez pourtant droit.

— Je n'aurai qu'à aller dans la nursery. N'était-ce pas là que devait dormir Mary ? Je serai très bien avec Nanny.

— Vous êtes étonnante, mademoiselle Helsa. Le révérend Alfred d'Irwindale peut être fier de vous ! Si vous me permettez de parler ainsi, je vous dirai que vous me tirez une sacrée épine du pied... Espérons que tout se passera bien maintenant.

Il s'épougea le front.

— Quand tous m'avez annoncé la défection de M^{lle} Emerson, j'ai failli avoir une attaque cardiaque ! Si je devais souvent recevoir des chocs pareils, mon pauvre cœur n'y résisterait pas !

Lorsque Helsa se leva, il retrouva sa courtoisie naturelle et se mit debout à son tour.

— Cela me fait plaisir de voir le parc et le château redevenir comme je les ai connus quand j'étais enfant, dit la jeune fille en allant jeter un coup d'œil à la fenêtre. Monsieur Martin, avez-vous pensé à dire aux jardiniers qu'il fallait apporter des fleurs demain pour confectionner des bouquets ?

— Pour gagner du temps, certains ont déjà été faits aujourd'hui. Vous devriez aller voir le salon bleu, mademoiselle Helsa. Il est exactement comme du temps où la défunte comtesse vivait encore.

— J'espère que lady Busset saura apprécier tout cela.

— Je l'espère aussi... fit le secrétaire d'un air dubitatif. Mais si elle est très riche, elle doit trouver naturel d'être entourée de jolies choses.

— Probablement...

— Elle doit aussi penser que tout lui est dû.

Après un silence, M. Martin déclara :

— Je voudrais bien qu'un miracle se produise et que vous puissiez venir vivre au château avec le révérend Alfred d'Irwindale... N'est-ce pas sa place, maintenant qu'il est devenu comte ?

— J'aimerais bien, moi aussi, habiter ici... murmura la jeune fille. Mais malheureusement, cela ne sera jamais possible pour la bonne raison que nous n'avons pas d'argent. Hier encore, à table, j'ai fait rire mon père en lui disant que le comte d'Irwindale actuel n'avait même pas de quoi payer le traitement du pasteur de Medwell !

M. Martin ne put s'empêcher de se joindre à son hilarité.

- Pasteur et châtelain... A-t-on jamais vu cela ?
- Oh, je suis sûre qu'il existe des choses beaucoup plus bizarres en ce monde !
- Vous voilà bien philosophe, mademoiselle Helsa !
- Il n'y a plus de *mademoiselle Helsa*, monsieur Martin. A partir de maintenant, je suis seulement Mary, la femme de chambre de lady Busset – un membre du personnel parmi les autres.
- Le secrétaire accompagna la jeune fille jusqu'à la porte.
- Je ne sais comment vous remercier, mademoiselle Helsa...
- Mary !
- Je nous voyais bien mal partis. Vous avez réussi à sauver la situation !
- Ne parlez pas trop vite ! Je suis capable de commettre une erreur monumentale...
- Cela m'étonnerait de votre part... Mary !
- Tous deux éclatèrent de rire. Puis Helsa fit une petite révérence.
- A demain, monsieur.
- A demain, Mary.

Un peu plus tard, tout en coupant à travers les pelouses pour rejoindre le portail de côté situé juste en face du jardin du presbytère, la jeune fille se sentit soudain le cœur très léger.

« Au fond, cette parenthèse inattendue dans mon existence assez routinière ne me déplâit pas, bien au contraire ! »

Sous une autre identité, elle allait vivre une petite aventure, découvrir de nouvelles choses, de nouvelles personnes... Et cela l'enchantait.

Le lendemain, une fois arrivée au château, Helsa revêtit le strict uniforme de soubrette que Nanny avait soigneusement repassé à son intention.

Puis elle se rendit dans la chambre qui avait été celle de sa grand-mère.

Les domestiques avaient fait du bon travail ! Les vitres et les miroirs étincelaient, on avait brossé les tentures en velours bleu pâle et battu les tapis. Un grand bouquet s'épanouissait sur la commode et il y en avait un autre, plus petit, sur un guéridon proche de la fenêtre.

La jeune fille avait rappelé à M. Martin qu'il fallait mettre des fleurs dans toutes les pièces principales, et elle eut la satisfaction de constater que ses instructions avaient été suivies à la lettre.

C'était probablement la nouvelle femme de charge, M^{me} Walters, qui avait confectionné ces magnifiques bouquets. Cette femme d'un certain âge, veuve d'un officier de l'armée des Indes, vivait dans une jolie maison située un peu à l'écart du village. Elle avait beaucoup voyagé et disait souvent que son existence à Medwell lui semblait bien monotone... Quand M. Martin lui avait proposé de devenir pendant quelques semaines ou quelques mois femme de charge au château, elle n'avait pas hésité une seconde.

— Cela va me distraire... Et en même temps cela me permettra de gagner assez d'argent pour m'offrir le petit séjour à Paris ou à Rome dont je rêve.

Helsa inspecta les armoires et les placards qui sentaient bon la lavande, car M^{me} Walters avait pensé à mettre un peu partout des sachets odorants. Les tiroirs des commodes étaient tapissés de soie rose et tous les cintres capitonnés étaient tendus de la même étoffe.

« Même si lady Busset arrive avec des malles et des malles de vêtements, je ne manquerai pas de place pour les ranger. »

La jeune fille alla ensuite frapper à la porte du bureau de M. Martin. Dès son entrée, celui-ci se leva.

— Vous avez oublié qui je suis ! s'exclama Helsa en le menaçant gentiment du doigt. Vous n'avez pas à vous lever pour une femme de chambre.

— Si elle est très jolie, pourquoi pas ?

La jeune fille éclata de rire.

— Vous riez, murmura le secrétaire. Mais je vous avouerai que j'ai plutôt envie de pleurer en vous voyant ainsi vêtue, vous, la jeune fille de la maison !

— Bah ! Je n'ai pas d'orgueil mal placé... Et je sais qu'il s'agit seulement d'une comédie !

— Je le sais, fit M. Martin d'un air désolé.

D'un air pensif, Helsa reprit :

— Je me souviens qu'autrefois les invitées de mes grands-parents venaient parfois avec leur propre femme de chambre... La plupart étaient fort désagréables. Elles trouvaient toujours le moyen d'exaspérer les domestiques. Ceux-ci venaient ensuite se plaindre à ma mère...

Le secrétaire était déjà rasséréné.

— Tous les villageois allaient trouver madame votre mère dès qu'ils avaient des soucis. Elle savait trouver le mot juste pour les apaiser. Quand ils sortaient du presbytère après être allés lui raconter leurs malheurs, ils avaient toujours le sourire aux lèvres.

— Si elle était encore là, ma mère s'amuserait beaucoup de la comédie que nous sommes en train de monter.

— Croyez-vous ?

— J'en suis sûre ! Elle nous aiderait... et elle découvrirait certainement mille détails que nous avons oubliés !

Le secrétaire fronça les sourcils.

— Ne parlez pas de malheur ! J'espère que nous n'avons rien oublié d'important.

Dès que la jeune fille s'assit, le secrétaire en fit autant.

— Monsieur Martin, j'étais venue vous trouver pour vous demander ce que vous saviez au sujet de lady Busset. Je voudrais éviter de commettre des impairs...

— De votre part, cela me paraît difficile, mademoiselle Helsa.

— Mary !

— De votre part, cela me paraît difficile... Mary, répéta M. Martin docilement.

— Je ne voudrais pas la vexer sans le vouloir.

— En vérité, je ne sais pratiquement rien d'elle. J'ai demandé au représentant de l'agence à Londres de me communiquer toutes les informations qu'il pouvait trouver... et il n'a rien pu m'envoyer. A mon avis, il se trouve dans la même position que nous. Il connaît seulement le nom de sa cliente et ne l'a jamais vue.

— Cette lady Busset est bien mystérieuse !

— Je ne vous le fais pas dire, Mary !

— Est-elle jeune ou vieille ? Laide ou jolie ? Brune ou blonde ?

— Nous ne tarderons pas « le savoir.

— Si elle souhaite recevoir, c'est qu'elle est jeune et jolie, fit la jeune fille.

— Pas forcément, mademoiselle Helsa.

— Mary.

— Excusez-moi, mais j'ai du mal à m'y faire.

— Si vous m'appellez *mademoiselle Helsa* devant lady Busset, elle trouvera cela fort bizarre !

— Je ferai attention, Mary.

— J'espère qu'elle recevra beaucoup. Les domestiques seraient bien déçus de n'avoir à servir qu'une seule personne. Quant à moi, je serais ravie de l'aider à revêtir ses plus jolies toilettes... Après cela, avec l'aide de la vraie Mary, je tâcherai de réaliser les mêmes pour moi.

M. Martin éclata de rire.

— Voilà pourquoi M^{lle} Emerson et vous souhaitiez tant prendre ce poste !

— C'est pour nous l'occasion de voir les derniers modèles de Londres et peut-être même de Paris !

— Vous ne vous intéressez pas tant que cela aux fanfreluches.

— Un peu quand même !

— Je suis sûr que vous passerez plutôt vos moments libres dans la bibliothèque.

— A moins que lady Busset ne soit une fervente lectrice et ne l'occupe en permanence. Si c'est le cas, je ne pourrai pas y aller autant que je le voudrai. Une femme de chambre n'est pas censée avoir ses entrées dans la bibliothèque de la maison où elle est employée.

Helsa laissa échapper un petit soupir.

— Enfin, nous verrons bien !

M. Martin contempla d'un air soucieux les feuillets sur lesquels il avait aligné des colonnes de chiffres.

— Je suis en train de calculer combien je vais demander à lady Busset pour les gens qui travaillent pour elle.

— Le plus possible ! Elle doit être extrêmement riche pour avoir loué le château au prix que nous demandions. Elle n'a même pas songé à marchander !

— C'est un bon point pour elle.

— Quand elle partira, qui sait si nous aurons un autre locataire ?

— Seul l'avenir nous le dira.

— Les gens qui vont travailler de leur mieux pendant le séjour de lady Busset méritent de bons gages, d'autant plus qu'ils risquent de se retrouver ensuite sans emploi.

— Vous avez raison. Autant la faire payer largement ces braves villageois.

En quittant le bureau du secrétaire, Helsa se rendit aux cuisines. Tout en arpentant les couloirs, elle se félicita d'avoir proposé le poste de secrétaire à M. Martin.

« C'est un homme plein de sérieux et de rigueur. Il saura tout

organiser pour le mieux. De plus, il est apprécié de chacun.

Honnêtement, je ne sais comment nous aurions fait sans lui... »

En arrivant aux cuisines, elle trouva que M^{me} Cosnet était très énervée.

— Tout cela est bien difficile pour moi, mademoiselle Hel...

Voyant l'expression de la jeune fille, elle s'interrompt.

— Pardon... Mary.

— Vous avez des ennuis, madame Cosnet ?

— Mais oui ! Voyez-vous, je ne sais rien des goûts de milady.

Comment voulez-vous que je prévoie un repas dans ces conditions ?

En croyant bien faire, je serais capable de ne présenter que des plats qu'elle déteste !

— Je comprends... Mais je suis sûre que dès son arrivée, lady Busset vous donnera toutes les précisions voulues.

— Je serais désolée qu'elle renvoie son premier repas à la cuisine sans même y toucher !

— Vous êtes une si bonne cuisinière, M^{me} Cosnet, que cela me semble difficile !

La jeune fille gagna ensuite le hall. Le majordome se tenait en haut du perron. Il avait mis une main au-dessus de ses yeux en écran et surveillait l'allée bordée de grands chênes.

— Je crois bien que milady arrive !

Helsa vit tout en bas de l'allée une élégante berline de voyage tirée par quatre chevaux. Deux autres véhicules suivaient le premier.

« Quels beaux chevaux ! pensa la jeune fille au fur et à mesure que les attelages se rapprochaient. Ils ne semblent pas du tout fatigués par le voyage... »

— Mademoiselle Helsa... commença Cosnet.

Il rougit légèrement.

— Euh, je veux dire Mary...

— Oui ?

— Vous ne devriez pas...

Le majordome hésita.

— Quoi donc, Cosnet ?

— Cela me gêne beaucoup de devoir vous parler ainsi. Mais une femme de chambre n'est pas censée attendre dans le hall.

— Oh, vous faites bien de me le dire, Cosnet ! Et vous avez tout à fait raison ! Je monte attendre milady là-haut.

Elle gravit l'escalier quatre à quatre et alla se poster à l'une des fenêtres du hall, en prenant bien soin de ne pas être vue.

Deux valets déroulèrent un tapis rouge tandis qu'un troisième ouvrait la portière de la première voiture.

Un homme brun de haute taille en sortit et se retourna pour tendre la main à une dame afin de l'aider à descendre. De haut, Helsa

ne vit que des plumes d'autruche rouges et l'éclat de diamants.

Cosnet s'inclina.

— Bonjour, milady. Bienvenue au château d'Irvindale.

Helsa, qui avait entrouvert la fenêtre, tendit l'oreille.

— Je suppose que vous êtes le majordome ? demanda la nouvelle arrivante.

Sa voix était claire et nette, avec des intonations très autoritaires.

Cosnet s'inclina de nouveau.

— Oui, milady. Je suis bien le majordome.

Et il s'inclina une troisième fois.

— Cosnet, pour vous servir.

Un couple descendit de la seconde voiture. La femme, très élégante et coiffée de plumes d'autruche tout comme lady Busset, semblait nettement plus âgée que cette dernière. Quant à l'homme qui l'accompagnait, il avait les cheveux gris.

Quatre jeunes gens sortirent enfin de la troisième voiture et entrèrent dans le hall en discutant avec bonne humeur.

— Voyez tous ces drapeaux ! s'exclama l'un d'eux. Voilà ce que vous auriez dû rapporter de Crimée, Harry !

— Je n'ai rapporté de là-bas que de terribles maux d'estomac car la nourriture était épouvantable. Sans parler d'une vilaine bronchite : le froid était terrible !

Après cela, Helsa n'entendit plus rien : le majordome avait dû faire entrer lady Busset et ses amis au salon bleu.

« Heureusement, Cosnet sait comment vivent les gens de la haute société, se dit-elle. Il a pensé à préparer une table avec des boissons et du champagne... »

Des rires bruyants se firent entendre.

« Lady Busset et ses hôtes sont bien différents des amis que recevaient mes grands-parents », pensa la jeune fille.

Ceux-ci n'élevaient jamais un mot plus haut que l'autre et, à dix heures du soir, tout le monde était au lit... Quand Helsa était enfant, il lui était arrivé de passer quelques jours à la nursery du château en l'absence de ses parents. L'atmosphère lui semblait si calme, si reposante...

« Je suis sûre que cela ne va pas être comme cela avec ces gens-là ! »

Lady Busset ne se couchait certainement pas avant minuit et la jeune fille se demanda jusqu'à quelle heure elle serait obligée de l'attendre.

« Je pourrai toujours m'installer dans ce fauteuil pour me reposer... Mais il faudra que je garde l'oreille aux aguets pour me lever dès que je l'entendrai gravir l'escalier. Elle ne serait sûrement

pas contente de me trouver endormie ! »

L'une des femmes de chambre engagées par M. Martin la rejoignit sur ces entrefaites.

— M^{me} Walters m'a dit qu'il faudrait peut-être monter un bain à milady...

— C'est fort possible. Racontez-moi ce qui se passe en bas, Helen !

— Deux autres messieurs viennent d'arriver.

— Vraiment ? Je n'ai pas entendu la voiture...

— M. Cosnet ne cesse pas d'ouvrir des bouteilles de champagne.

— Je me demande à quelle heure il va falloir servir le dîner...

— J'ai entendu M. Cosnet dire aux cuisines que tout devrait être prêt à partir de huit heures.

— A partir ? releva Helsa avec étonnement.

— Oui, car milady attend encore des amis qui risquent d'arriver en retard. Un couple, je crois...

Helsa ouvrit de grands yeux.

— Ses invités sont déjà au nombre de dix, si je ne me trompe...

— C'est bien cela, mademoiselle Helsa.

— Mary ! fit la jeune fille d'un ton grondeur.

La villageoise devint écarlate.

— Excusez-moi, mademoiselle Helsa. Euh... je voulais dire Mary.

— Si milady attend un couple de plus, et si je calcule bien, cela fera neuf messieurs pour trois dames. Nous étions loin de nous attendre à ce que lady Busset invite autant de monde le premier soir !

Helen compta sur ses doigts.

— Neuf messieurs pour trois dames. C'est bien cela... Mary.

— J'espère que M. Cosnet n'est pas trop débordé.

La jeune femme de chambre sourit.

— Pour l'instant, j'ai l'impression qu'il est ravi de s'activer.

— M^{me} Cosnet va avoir à servir un dîner beaucoup plus important qu'elle ne l'avait prévu... Heureusement qu'elle est bien aidée à la cuisine !

Grâce au ciel, il y avait suffisamment de chambres au château pour loger tout ce monde. Et M. Martin avait eu la bonne idée de donner des ordres pour qu'elles soient toutes préparées.

« Il faudra sûrement engager du personnel supplémentaire pour s'occuper des invités de lady Busset... À moins qu'ils n'aient amené leurs propres domestiques ? »

La jeune fille devait apprendre plus tard que trois des messieurs étaient venus avec des valets, et que la dame âgée était accompagnée par sa femme de chambre.

Précédés par M^{me} Walters, deux valets apportèrent sur ces entrefaites quatre lourdes malles.

— Vous allez m'aider à défaire les bagages de milady, Helen, dit la femme de charge.

— Bien, madame.

Helsa, qui détestait rester inactive, se mit elle aussi à l'œuvre.

— Quelles jolies robes ! Dieu, quelles jolies robes ! ne cessaient de s'exclamer les trois femmes en les suspendant dans les armoires.

Une demi-heure plus tard, M^{me} Walters arriva avec lady Busset.

— Voici vos appartements, milady. Génération après génération, c'est là que toutes les comtesses d'Irindale ont dormi...

Lady Busset eut un petit rire.

— J'espère que leurs fantômes ne viendront pas me hanter pendant la nuit !

— Voici Mary, votre femme de chambre personnelle, milady, poursuivit M^{me} Walters.

Lady Busset se contenta d'adresser un bref signe de tête à la jeune fille.

« Je suis sûre que, à sa place, ma mère ou ma grand-mère m'auraient serré la main », pensa Helsa.

Au lieu de cela, lady Busset se dirigea vers la coiffeuse.

— Il n'y a pas assez de lumière ici, déclara-t-elle d'un ton péremptoire. Je me vois à peine dans ce miroir ! S'il y a quelque chose que je déteste, c'est un éclairage parcimonieux – surtout dans ma chambre.

Helsa trouvait qu'il faisait bien assez clair.

« Six bougies sur la coiffeuse, sans compter deux candélabres de chaque côté du lit, plus un autre sur la commode ! Cela me semble largement suffisant ! »

Bien entendu, elle garda ses réflexions pour elle.

Lady Busset leva les yeux vers le lustre du plafond, que l'on n'utilisait jamais du temps de la défunte comtesse d'Irindale.

— Il va falloir allumer ce lustre.

Très inquiète, la jeune fille se demanda si les bougies avaient été changées ou si elles étaient là seulement pour la décoration.

— Cela ira pour ce soir, mais demain je veux que ce lustre soit allumé quand je viendrai m'habiller pour dîner, reprit lady Busset d'un air revêche. On en éteindra les bougies une fois que je serai descendue. Est-ce compris ?

— Oui, milady, dit Helsa. Milady veut-elle prendre un bain maintenant ?

— Je n'en aurai pas le temps. Et j'en ai déjà pris un ce matin.

Helen, qui attendait toujours des instructions pour éventuellement monter des brocs d'eau chaude, comprit que ses services n'étaient pas nécessaires et s'éclipsa discrètement en compagnie de M^{me} Walters.

— J'espère que vous avez défait mes bagages ! lança lady Busset.

— Oui, milady.

— Vous allez me donner ma robe verte, car je vais porter mes émeraudes.

— Laquelle, milady ? Vous avez plusieurs robes vertes.

— Celle qui est en moire.

— Bien, milady.

Lorsque la jeune fille aida lady Busset à se déshabiller, elle fut stupéfaite en voyant les sous-vêtements en soie ornés de précieuses dentelles que portait sa locataire.

Jusqu'à présent, elle avait gardé la tête baissée sans trop oser regarder lady Busset, de crainte de paraître insolente. Mais pendant que celle-ci se préparait, elle eut tout le loisir d'examiner cette rousse à la peau laiteuse.

« Elle est moins âgée que je ne le pensais. Je ne crois pas qu'elle ait plus de trente ans... »

Sans être d'une beauté classique, lady Busset avait un visage relativement joli. Et elle savait tirer parti du moindre de ses atouts... Quant à son maquillage, c'était une véritable œuvre d'art.

Helsa, qui avait eu l'habitude de peigner sa mère, n'eut aucun mal à coiffer lady Busset. Sur les instructions de cette dernière, elle lui posa sur la tête un bandeau de grosses émeraudes serties dans un filigrane d'or.

« Quelle élégance ! se dit la jeune fille, sidérée. Mais n'est-ce pas un peu exagéré pour un dîner à la campagne ? »

Avec sa robe en moire verte, son diadème, son collier d'émeraudes, son bracelet et ses boucles d'oreilles, lady Busset semblait prête à aller à l'Opéra.

Elle glissa à son annulaire gauche une bague ornée d'une énorme émeraude. Puis, pendant qu'Helsa la chaussait, elle contempla son reflet dans le grand miroir du boudoir qui faisait suite à sa chambre.

— Vraiment, on n'y voit goutte ici ! s'exclama-t-elle avec mauvaise humeur. Comment voulez-vous que je puisse me préparer dans ces conditions ?

Arrangez-vous pour que le lustre soit allumé demain.

— Je m'en occuperai, milady.

— J'y compte bien !

Lady Busset la regarda – pour la première fois.

— Par qui étiez-vous employée avant que l'on ne vous engage à mon service ?

Helsa, qui s'était préparée à une semblable question, répondit :

— J'étais chez moi, milady.

— Où ?

— À Medwell, le village dépendant du château. Il fallait que je m'occupe de ma mère qui était gravement malade. •

— Vous ne devez pas être fâchée d'avoir cette place. Vous allez pouvoir gagner de l'argent.

— Je suis très contente, milady, assura la jeune

— Donc, vous avez toujours habité près du château ?

— Oui, milady.

— Vous connaissez son histoire ?

— Oui, milady.

— Si j'ai bien compris, le comte et la comtesse qui habitaient ici sont morts tous les deux ?

— Oui, milady.

— Le comte actuel ne peut pas se permettre de vivre ici, faute d'argent ?

— C'est bien cela, milady.

— J'ai pu admirer le parc en arrivant. Et à première vue, cette demeure me semble très belle et bien meublée...

— Elle l'est, milady.

— Tous les visiteurs doivent rester bouche bée devant les objets d'art que contiennent certaines pièces.

Helsa demeura silencieuse pour la bonne raison qu'elle ne savait que répondre...

— J'espère que la cuisine est aussi raffinée qu'on me l'a promis, reprit lady Busset. J'espère aussi que l'argenterie dans laquelle on nous servira est de bonne qualité.

— L'argenterie est dans la famille depuis des générations, milady. Les comtes d'Irwindale possèdent l'une des plus belles collections d'argenterie de toute l'Angleterre. Elle est digne d'un musée !

— Vraiment ?

— Oui, milady. Quant aux tableaux de la grande galerie, ils sont eux aussi dignes d'un musée.

— Tant mieux ! Je veux que tous ceux qui viennent ici soient pleins d'admiration !

— Ils le seront certainement, milady.

Helsa ne put s'empêcher d'ajouter avec une pointe d'amertume :

— Quel dommage que le comte actuel ne puisse se permettre de vivre ici !

— C'est le chef d'une très ancienne famille aristocratique, m'a-t-on dit ?

— Oui, milady.

— Il paraît que je ne pourrai pas le voir pendant mon séjour ici ?

— Je crains que ce ne soit pas possible, milady.

Helsa se demandait où voulait en venir lady Busset.

« Pendant que je l'habillais, elle ne m'a pratiquement pas adressé la parole, sauf pour me donner des ordres... Et maintenant elle ne cesse de me poser des questions. Je la trouve bien curieuse ! »

— Comment était le défunt comte ? interrogea lady Busset. Y a-t-il un portrait de lui au château ?

— Bien sûr, milady. Vous verrez dans la salle à manger le portrait du défunt comte et de la défunte comtesse d'Irwindale. Ces portraits se trouvent de chaque côté de la cheminée. Les autres portraits qui sont dans la salle à manger représentent tous les comtes d'Irwindale qui se sont succédé au cours des siècles.

— Tout cela est fort intéressant...

Lady Busset s'admira une dernière fois dans le miroir avant d'ajouter :

— Maintenant, il faut que je descende. Mes amis doivent m'attendre... Vous me parlerez encore des Irwindale pendant que vous m'aidez à m'habiller demain.

— Dois-je attendre que milady remonte pour l'aider à se préparer pour la nuit ?

— Non, surtout pas ! Il vous suffit de mettre sur mon lit une chemise de nuit et un peignoir.

— À quelle heure milady veut-elle que je la réveille demain ?

— A neuf heures.

— Bien, milady.

Lady Busset chassa une poussière imaginaire sur sa jupe en moire avant de sortir de sa chambre.

Juste au moment où elle arrivait sur le palier, l'invité qui était logé dans la chambre des comtes d'Irwindale en sortit. Helsa reconnut l'homme brun très séduisant qui avait aidé lady Busset à descendre de voiture.

— Êtes-vous bien installé, mon cher duc ? lança cette dernière d'un ton badin.

— Merveilleusement, chère amie !

— Quelle ravissante demeure...

— N'est-ce pas ? Ne m'en veuillez pas trop si les choses ne sont pas aussi parfaites que je le souhaiterais... Les circonstances, malheureusement, ne m'ont pas permis de passer beaucoup de temps à Irwindale au cours de ces dernières années.

— C'est bien dommage. Si je possédais un aussi beau domaine que le vôtre, j'y passerais la plus grande partie de mon temps.

— C'est mon intention, désormais.

— Comme je vous comprends !

Le duc sourit en offrant son bras à lady Busset et tous deux commencèrent à descendre l'escalier d'honneur.

— Vous êtes une magicienne ! reprit le duc avec galanterie. Quand vous avez parlé de votre propriété à la campagne, qui aurait pu deviner qu'un château historique nous attendait ?

— J'aime faire des petites surprises à mes amis, et...

Helsa n'en entendit pas davantage car ils étaient déjà arrivés en bas.

« Pourquoi prétend-elle que cette maison lui appartient ? se demanda la jeune fille, sidérée. C'est insensé ! Avant son arrivée, à peine plus d'une heure auparavant, elle n'avait jamais vu Irvindale ! »

Quelle était la raison d'un pareil mensonge ?

« Je suppose qu'elle veut tout simplement impressionner le duc ! »

Puisqu'elle avait tenu à loger celui-ci dans la chambre des comtes d'Irvindale, elle devait le considérer comme un invité de marque.

Helsa pensa avec ironie que lady Busset allait maintenant se vanter d'être la descendante des aristocrates dont les portraits s'alignaient dans la salle à manger...

« Mais si le pot aux roses est découvert, elle sera bien embarrassée ! » se dit-elle tout en brossant les vêtements de voyage que cette étrange locataire portait à son arrivée.

La jeune fille ouvrit ensuite le lit et disposa sur les draps en lin brodé une chemise de nuit diaphane en soie et en dentelle ainsi qu'un déshabillé assorti.

— Que manque-t-il ? fit-elle à mi-voix. Oh ! Des pantoufles...

Tout en mettant des mules blanches bordées de cygne sur la descente de lit, elle se souvint qu'il existait une porte de communication entre cette chambre et celle du duc...

« Ce n'est pas très correct qu'une dame et un monsieur n'étant pas mariés occupent ces deux pièces. »

La jeune fille se dit ensuite que lady Busset ignorait probablement l'existence de cette porte...

« Elle risque de se sentir fort gênée si elle la découvre... D'autant plus qu'elle ne semble pas connaître le duc si bien que cela puisqu'elle ne l'appelle même pas par son prénom. »

Jugeant ne plus rien avoir à faire dans la chambre de lady Busset, Helsa descendit. En passant devant la porte de la salle à manger, elle entendit un brouhaha de conversations que punctuaient

des éclats de rire.

« Tiens, ils sont déjà en train de dîner ! Les retardataires sont probablement arrivés... »

La jeune fille espérait trouver M. Martin dans son bureau. Craignant que des ennuis ne surgissent à la dernière minute, l'ancien maître d'école avait en effet jugé plus prudent de dormir au château, laissant sa femme seule dans le joli cottage qu'ils occupaient un peu à l'écart du village.

— Je suis contente que vous soyez encore là, monsieur Martin, dit la jeune fille en ouvrant la porte du bureau.

— Tout va bien ? demanda-t-il avec anxiété, tout en se levant pour avancer un siège à sa visiteuse.

— Pour le moment, oui. Mais il est arrivé beaucoup plus de monde que nous ne le pensions !

— J'avais été prévenu par l'agence : *Attendez-vous à ce qu'un assez grand nombre d'invités accompagnent lady Busset*, m'avait-on écrit.

— Je l'ignorais...

— Je n'ai pas voulu vous ennuyer avec tous ces détails.

— Vous aviez donc pu mettre M^{me} Cosnet au courant ? ;

— Mais oui.

— Dans ce cas, il n'y a pas eu trop d'affolement aux cuisines.

— Je ne le pense pas. Et pour vous... Mary, tout s'est-il bien passé jusqu'à présent ?

— Très bien. Mais j'ai remarqué quelque chose de très bizarre...

— Quoi donc ?

— Quand lady Busset a quitté sa chambre, un homme qu'elle a appelé « mon cher duc » est sorti de l'appartement voisin – celui des comtes d'Irvindale.

M. Martin hocha la tête.

— Nous avons des instructions pour que les plus belles chambres de la maison soient réservées au duc de Mervinston et à lady Busset.

— Soit ! Mais figurez-vous que j'ai entendu lady Busset laisser entendre au duc que le château lui appartenait, et que si elle n'avait pas pu l'occuper depuis déjà un certain temps, elle était bien décidée désormais à s'y établir !

Il y eut un silence. Puis M. Martin soupira.

— J'espérais que vous n'apprendriez pas cela...

La jeune fille ouvrit de grands yeux.

— Vous étiez donc au courant ?

— Plus ou moins.

— Et vous ne m'avez rien dit ?

— Je n'ai pas voulu vous contrarier. Je n'avais pas l'intention

de parler des idées de grandeur de milady à âme qui vive.

— Et dès le premier jour, j'ai tout découvert !

— Je pensais qu'il n'y avait aucune raison pour que vous soyez au courant des prétentions de lady Busset. Il est certain que si vous n'aviez pas été obligée de remplacer M^{lle} Emerson à la dernière minute, vous n'en auriez rien su !

— Mais pourquoi lady Busset prétend-elle que le château est à elle ?

Le secrétaire soupira.

— Où la vanité ne va-t-elle pas se nicher ?

— Elle est capable d'affirmer être la descendante des comtes d'Irvindale ! s'exclama Helsa, choquée.

— Elle va probablement s'en vanter, admit M. Martin.

— Mais pourquoi ?

— On ne m'a donné aucune explication. On m'a seulement dit que milady cherchait une belle demeure aristocratique. Et lorsqu'on lui a parlé du château de votre père, elle a immédiatement déclaré être apparentée aux comtes d'Irvindale.

— C'est faux ! protesta Helsa.

— Soit, mais personne n'a voulu la contrarier, vous pensez bien...

— Je n'ai jamais entendu parler d'elle de ma vie ! Vous savez aussi bien que moi que mon père tient l'arbre généalogique de la famille avec le plus grand soin. Je peux vous assurer qu'il n'y a jamais eu la moindre connexion entre les Irvindale et les Busset !

M. Martin parut embarrassé. Après s'être éclairci la gorge, il déclara :

— Le directeur de l'agence m'a appris en confidence que lady Busset voulait faire croire qu'elle avait des liens avec les aristocrates britanniques. Elle a refusé de louer plusieurs châteaux sous prétexte que leurs propriétaires n'étaient pas assez importants.

Helsa éclata de rire.

— Comme vous l'avez dit un peu plus tôt : où la vanité ne va-t-elle pas se nicher ?

Avec un haussement d'épaules, elle ajouta :

— Au fond, cela ne nous gêne en rien qu'elle prétende nous être apparentée... Mais je ne peux pas m'empêcher de trouver cela bien ridicule.

— Je suis de votre avis. Et j'étais loin de m'imaginer que vous alliez découvrir les fanfaronnades de lady Busset !

M. Martin soupira.

— Comment aurais-je pu deviner, aussi, que vous alliez vous trouver forcée de jouer le rôle de sa femme de chambre ?

— La vie réserve des surprises...

— Vous n'auriez même pas dû la rencontrer !

— C'est vrai...

Helsa se remit à rire.

— Laissons-la à ses rêves de grandeur ! Mais je me demande comment vous allez vous arranger pour que les domestiques ne vendent pas la mèche ?

— Je leur ai déjà demandé de dire oui à tout. Comme ils tiennent à leur emploi autant qu'à la prune de leurs yeux, ils ne risquent pas de commettre d'impairs.

— Espérons-le ! Ce serait dramatique si lady Busset se mettait en colère et partait sans payer...

— Je lui ai remis une première facture mais elle ne m'a encore rien versé.

— Mon père compte sur cet argent pour aider les fermiers. Si ces derniers pouvaient avoir des semences de qualité pour leurs champs, ils feraient de bonnes récoltes et tout irait mieux sur le domaine.

— Il faudrait aussi renouveler le cheptel...

— Je le sais bien ! Dès qu'il aura quelques capitaux, mon père a l'intention d'acheter des têtes de bétail. Monsieur Martin, il faut que nous nous arrangions pour que lady Busset reste au château très longtemps, car plus son séjour se prolongera, plus nous aurons d'argent !

— C'est certain !

— J'aimerais cependant que mon père ne sache pas qu'elle raconte des sornettes. Vous savez combien il déteste les menteurs !

— C'est bien fâcheux que vous ayez l'ouïe trop fine, mademoiselle Helsa !

— On m'a déjà accusée d'avoir beaucoup de défauts... mais jamais encore d'avoir celui-là !

Le secrétaire sourit.

— Des défauts ? Vous, mademoiselle Helsa ? Vous n'avez que des qualités.

— Ne me flattez pas ! J'ai des défauts comme tout le monde, je le sais. Nul n'est parfait !

Elle le menaça gentiment du doigt.

— Quant à vous, monsieur Martin, c'est la mémoire qui vous fait défaut !

— Comment cela ?

— Vous m'avez traitée de *mademoiselle Helsa*. Auriez-vous oublié que je m'appelle dorénavant Mary ?

Le secrétaire eut la bonne grâce de paraître confus.

— Excusez-moi, Mary.

La jeune fille prit un air pensif.

— Au fond, nous jouons tous un rôle ici ! Vous celui du parfait secrétaire, moi celui de la parfaite femme de chambre, lady Busset celui d'une châtelaine... Ses invités devraient tous nous applaudir !

— Ils applaudiront certainement milady, car elle leur a apporté des cadeaux si coûteux qu'elle a demandé qu'on les mette dans le coffre-fort.

— Elle doit être très riche !

— Pourvu qu'elle le soit en réalité... et qu'il ne s'agisse pas d'une autre mise en scène !

— Ne me faites pas peur ! Imaginez qu'elle ne puisse pas nous payer, alors que nous avons engagé tant de dépenses ?

— Espérons que tout se passera bien, soupira le secrétaire.

Dès qu'Helsa fut libre le lendemain matin, elle troqua son uniforme de camériste contre l'une de ses robes en mousseline et courut jusqu'au village ^{ma}.

Plutôt que d'avouer à son père le rôle qu'elle jouait auprès de lady Busset, elle s'était contentée de lui dire qu'elle serait obligée de passer la nuit au château, parce que de nombreux invités allaient arriver et que les domestiques risquaient d'être débordés.

« Pour rien au monde, je ne voudrais que mon père apprenne que je me suis transformée en domestique... Cela le rendrait très malheureux. Mais je me demande comment je vais réussir à le convaincre qu'il me faut passer la plus grande partie de mon temps loin du presbytère ! »

Elle avait eu tort de s'inquiéter, pour la bonne raison que son père était – comme toujours ! - pris par de multiples tâches.

— Je dois célébrer un mariage à Hordon aujourd'hui à onze heures, ma chère enfant. Ce n'est pas tout ! J'ai également un baptême à cinq heures du soir à Leakard.

— Tout cela dans une seule journée ? C'est trop, père !

— Bah ! J'ai l'habitude !

— Vous allez vous tuer à la tâche.

— Mais non ! Raconte-moi plutôt comment vont les choses au château.

— Jusqu'à présent, tout se passe très bien. Mais il est arrivé beaucoup plus d'invités que ne le prévoyait M. Martin.

— Je ne me fais pas de souci pour cela : il y a suffisamment de chambres pour les loger.

— C'est certain !

— Ma chère Helsa, il faut que tu aides M. Martin de ton mieux.

— C'est pour cela que je vais être obligée de rester au château.

— Ah, oui ?

— Cela me semble d'autant plus nécessaire que les domestiques que nous avons engagés n'ont guère d'expérience. Songez ! Ils n'ont jamais servi de personnes appartenant à la haute société londonienne !

— Fais de ton mieux, ma chère enfant...

Le pasteur ne pensait qu'aux tâches qui l'attendaient et n'écoutait sa fille que d'une oreille – ce dont Helsa n'allait certes pas se plaindre !

La jeune fille était sur le point de retourner au château quand

George, le vieux palefrenier qui s'occupait de leurs trois chevaux, lui demanda :

— Est-ce vrai qu'il va y avoir un *steeple-chase* au château, mademoiselle Helsa ?

— Un *steeple-chase* ? Je ne suis pas du tout au courant, George.

— On ne parlait que de cela hier soir au pub. Il paraît que le parcours sera très long et très difficile...

— Personne ne m'a parlé de *steeple-chase* !

— Ces messieurs ont tous amené leurs chevaux. Il y a bien longtemps que l'on n'a vu d'aussi beaux pur-sang aux écuries du château.

— Je vais tout de suite aller me renseigner !

Tout en courant à travers le parc, la jeune fille se dit que M. Martin aurait pu la prévenir.

« Il me cache beaucoup de choses ! Tout d'abord il omet de me dire que lady Busset veut se faire passer pour une Irvindale. Ensuite, il oublie de m'avertir qu'un *steeple-chase* est prévu... Pourquoi tant de mystères ? »

Après un instant de réflexion, elle se dit que George, qui devenait dur d'oreille, avait peut-être mal compris.

« Mais peut-être est-ce parce qu'elle avait l'intention d'organiser un *steeple-chase* que lady Busset a invité autant de messieurs ? Neuf messieurs pour trois dames, cela me semble bien mal équilibré ! Mais s'il s'agit de bons cavaliers ravis de participer à un *steeple-chase*, cela change tout !

La jeune fille se dit que le duc de Mervinston devait certainement très bien monter à cheval.

« J'aimerais bien que ce soit lui qui remporte la course ! »

Helsa, qui était une excellente cavalière, montait d'ordinaire chaque matin. Malheureusement son cheval préféré, un bai brun qu'elle avait baptisé Flèche d'Or, commençait à se faire vieux...

La jeune fille arriva au château un peu avant onze heures du matin.

« Je ne pense pas que lady Busset aura besoin de moi avant le déjeuner... »

Elle avait réveillé cette dernière à neuf heures, suivant les instructions qu'elle avait reçues. Puis elle l'avait aidée à se préparer.

Lady Busset, qui semblait de très mauvaise humeur, ne lui avait pratiquement pas adressé la parole.

« Pourquoi est-elle fâchée ? N'avait cessé de se demander Helsa. J'espère que cela n'a rien à voir avec le château et les domestiques. »

Sa conversation avec George l'avait intriguée. Aussi, au lieu de monter à la nursery afin de remettre sa tenue de femme de chambre,

elle se rendit aux écuries.

Il y avait dans les stalles beaucoup plus de chevaux qu'elle n'en avait jamais vu au château. En comptant ceux des attelages, qu'elle avait déjà eu l'occasion d'admirer la veille, ils étaient maintenant au nombre d'une trentaine !

Un palefrenier qu'elle ne connaissait pas était en train de panser un magnifique étalon noir dans la cour.

— Bonjour, lui dit Helsa.

— Bonjour, Madame.

— Quel magnifique pur-sang ! A qui appartient-il ?

— Au duc de Mervinston.

Helsa flatta l'encolure de l'animal.

— Tous ces messieurs sont allés se promener dans la forêt, dit le palefrenier.

La jeune fille ouvrit de grands yeux.

— Cela signifie qu'il y a encore plus de chevaux que tous ceux que je vois ici ?

— Mais oui, Madame. Milord n'en a pas fait venir moins de deux. Il vient de sortir avec un jeune cheval encore mal débourré.

— J'espère que c'est un bon cavalier !

— Le meilleur, Madame ! S'il ne gagne pas le *steeple-chase* demain, je jure que je mangerai ma casquette !

Helsa éclata de rire.

— Cela vous donnera une belle indigestion. Aussi, pour vous éviter d'être malade, espérons que votre maître gagnera le *steeple-chase* !

La jeune fille se rendit ensuite directement dans le bureau de M. Martin.

— Bonjour, Mary, lui dit ce dernier. Je me demandais justement où vous étiez passée.

— Je suis allée voir mon père. Et figurez-vous que George, notre palefrenier, m'a appris que nous allions avoir un *steeple-chase* !

— En effet.

— Vous ne m'aviez pas mise au courant !

— Je n'en ai pas eu le temps, pour la bonne raison que lorsque vous êtes venue me voir hier, je ne savais encore rien. C'est seulement beaucoup plus tard que j'ai appris que milady attendait douze invités de plus !

— Est-ce possible ? Cela va faire vingt-quatre personnes en tout ! Il va falloir engager du personnel supplémentaire – surtout aux cuisines.

— Je m'en suis déjà occupé. Outre les cavaliers, il y aura un expert en *steeple-chases* qui va tracer le parcours.

— Je vois qu'il s'agit d'une course très sérieuse si un expert est

convié !

— D'autres chevaux doivent arriver...

— Je suis passée aux écuries. Il y en a déjà beaucoup !

— J'ai dû faire préparer en hâte de nouvelles chambres...

— Pauvre monsieur Martin ! Vous êtes débordé !

— Je commence à en avoir l'habitude ! Grâce au ciel, le château est assez grand. Si c'était nécessaire, on pourrait y héberger une armée.

— Je comprends enfin pourquoi il y avait autant de messieurs et si peu de dames ! s'exclama Helsa. C'était parce que lady Busset avait prévu un *steeple-chase* !

— On s'amuse comme on peut ! fit le secrétaire avec une moue.

— Cela ne vous passionne donc pas de voir un *steeple-chase*, monsieur Martin ?

— Pas du tout.

— Vous m'étonnez.

— J'ai reçu un coup de pied de cheval quand j'avais quinze ans et, depuis, je vous assure que je préfère voir les chevaux de loin que de près.

— Il ne faut pas se laisser décourager par une mauvaise expérience.

— Hum !

Après un silence, le secrétaire reprit :

— Donc, vous êtes descendue au presbytère ? Le révérend ne vous a pas posé trop de questions ?

— Mon père est débordé – comme toujours. Nous n'avons guère eu le temps de bavarder.

— Entre nous, cela vaut mieux !

— Il comprend parfaitement que vous ayez besoin de moi et trouve tout à fait normal que je reste au château.

— Que le ciel en soit remercié ! s'exclama M. Martin avec ferveur. Je craignais beaucoup qu'il n'insiste pour que vous retourniez près de lui...

— Je m'arrangerai pour lui rendre une petite visite chaque jour. Ainsi, cela le dissuadera peut-être de monter au château.

— Il faut à tout prix éviter cela ! Le révérend Alfred d'Irwindale serait horrifié en découvrant que vous êtes devenue femme de chambre...

— Espérons qu'il ne le saura jamais !

Helsa était déjà à la porte.

— Je vais maintenant aller vérifier si la chambre de milady a été faite correctement. J'aimerais mieux retourner aux écuries afin d'admirer tous les chevaux qui sont arrivés pour le *steeple-chase*...

M. Martin leva les yeux au ciel.

— Ah ! Ce fameux *steep-chase* ! Depuis hier, il n'est plus question que de cela !

— Je trouverai bien le moyen de le voir. J'y tiens absolument ! Certes, je n'aurai pas droit à la tribune d'honneur, je devrai me contenter de me tenir derrière les barrières avec les domestiques et les villageois...

M. Martin soupira sans mot dire.

— Si vous me permettez un conseil, mademoi... euh, Mary, attendez que les invités de milady soient tous à table pour aller aux écuries.

— Vous avez raison.

Helsa monta ensuite chez lady Busset. Les femmes de ménage avaient fait la chambre et M^{me} Walters avait apporté des fleurs fraîches.

« Tout me semble parfait... »

La robe en moire verte qu'avait portée lady Busset la veille avait été suspendue dans une armoire.

« Je n'aurai même pas besoin de la repasser ! se dit Helsa en l'inspectant. C'est l'avantage de ces toilettes couvertes de fanfreluches... »

En entendant un petit bruit, elle se retourna et vit un homme debout devant la porte qui menait à la chambre voisine. Le premier instant de stupeur passé, Helsa comprit qu'il s'agissait d'un valet, car il portait une discrète livrée bleu marine à fin lisérés dorés.

— Excusez-moi, mademoiselle, dit-il. Je croyais que cette chambre était celle de lady Busset.

— C'est bien cela.

— Mais...

Pour dissiper toute équivoque, la jeune fille déclara :

— Je suis la femme de chambre de milady.

Cette réponse parut surprendre le valet. Helsa ne portait-elle pas une toilette en mousseline au lieu de la robe noire et du tablier en broderie anglaise de la parfaite soubrette ?

Après un silence, il déclara :

— Vous allez peut-être pouvoir m'aider. Je cherche la clé de cette porte.

— Est-ce important ? Je vous dirai que jamais je ne l'ai vue fermée.

Helsa se souvint qu'un jour, alors qu'elle était au chevet de sa grand-mère, le défunt comte d'Irvindale était venu les rejoindre – en passant justement par cette porte.

— Il me semblait bien avoir entendu ta voix, Helsa. Tu es gentille de rendre une petite visite à ta grand-mère.

— Je lui ai apporté des herbes médicinales que maman a récoltées spécialement à son intention.

Le comte avait souri avec indulgence.

— Ta mère croit que les plantes peuvent tout guérir... Elle a si bien réussi à en convaincre les villageois que certains refusent de se faire soigner autrement.

— Les tisanes ou les cataplasmes n'ont jamais fait de mal à personne ! Ce qui n'est pas le cas de certains remèdes...

Le comte avait tapoté l'épaule de l'enfant.

— C'est bien de chercher à aider les autres. Tu ressembles à ta mère. Elle est très bonne et les malheureux savent qu'ils seront toujours bien accueillis s'ils viennent frapper à sa porte... Prends-la en exemple !

Là-dessus, le défunt comte d'Irvindale était retourné dans ses appartements – en passant par cette porte que le valet du duc de Mervinston examinait avec un visible agacement.

— Il faut bien qu'il y ait quelque part une clé pour cette serrure !

— Je le suppose ! Vous devriez la demander à M. Martin, le secrétaire.

— C'est ce que j'ai l'intention de faire. Ces portes de communication entre les chambres sont toujours source de complications.

— Je ne comprends pas pourquoi.

Il la toisa avec ironie.

— Non ?

— Mais non ! Étant donné que seule milady dort ici, personne ne peut passer. N'ayez crainte, votre maître ne sera pas dérangé !

Le valet la regarda comme s'il n'en croyait pas ses oreilles. Puis il éclata de rire.

— Vous êtes encore si jeune et si candide ! Mais je vous conseille, si par hasard vous vous trouviez un jour dans une chambre comme celle-ci, de veiller à vous enfermer à clé.

— Pourquoi ?

— Hum... fit le valet, qui paraissait à la fois gêné et amusé.

— Pourquoi ? insista la jeune fille.

Il s'éclaircit la voix avant de déclarer :

— Voyez-vous, mon petit, un monsieur aussi séduisant que mon maître a intérêt à veiller à ce que sa porte soit bien close.

— Ah, je comprends ! Vous avez peur que quelqu'un n'entre dans la chambre de milord pendant la nuit pour voler son argent ?

Le valet se remit à rire.

— C'est plutôt lui en personne qu'on essaierait de voler !

— Comment cela ?

— Sachez que je dois m'arranger pour tenir les femmes à distance. Sinon elles seraient toutes autour de lui comme un essaim de guêpes autour d'un pot de confiture !

— Vraiment ? murmura Helsa, perplexe.

Le valet hocha la tête.

— Ah, on apprend beaucoup de choses au sujet des êtres humains quand on fait un métier comme le mien – ou comme le vôtre ! Mais je persiste à dire que vous êtes trop jeune, trop candide et trop jolie pour être femme de chambre dans une grande maison.

— Quoi qu'il en soit, je pense que vous avez tort de vous inquiéter. Personne n'osera entrer sans frapper dans la chambre de milord pendant la nuit. Et si par hasard cela arrivait, il n'aura qu'à refuser d'ouvrir.

— Tsst, tsst ! Si vous n'êtes pas au courant de... euh, de certaines choses, ce n'est pas à moi de vous les apprendre. Sachez seulement, mon petit, que si l'on vous attribue une chambre dont la porte est dépourvue de clé, vous avez intérêt à aller dormir ailleurs.

— J'aurais très peur si quelqu'un entraît dans ma chambre pendant la nuit. Je doute que cela risque d'arriver à votre maître...

Le valet eut un sourire narquois que la jeune fille ne sut comment interpréter.

— Mais pour vous tranquilliser, je vais aller demander une clé à M. Martin, promit-elle.

— C'est très gentil de votre part.

Helsa jugeait les craintes de ce serviteur plus qu'exagérées. Elle ne voyait absolument aucune raison pour que lady Busset se rende dans la chambre du duc.

— Vous êtes bien trop jolie pour faire ce genre de travail, répéta le valet. Vous ne pouvez pas choisir un autre métier ? Vous n'aimeriez pas devenir maîtresse d'école ? Ou bien couturière ?

Jugeant qu'elle devait lui fournir une explication quelconque, Helsa déclara enfin :

— J'ai pris cet emploi de femme de chambre pour rendre service à M. Martin. Avant l'arrivée de milady, il y avait très peu de domestiques au château. Ce pauvre M. Martin a eu toutes les peines du monde à trouver suffisamment de serviteurs en aussi peu de temps !

Le valet hocha la tête.

— Ah ! Vous n'êtes pas une *vraie* femme de chambre !

— Pas tout à fait, répondit Helsa, à la fois amusée et touchée par sa sollicitude.

— Quoi qu'il en soit, n'oubliez pas de toujours bien fermer votre porte le soir.

« Décidément, c'est une obsession ! » pensa la jeune fille.

— Comme cela, poursuivit-il, si un monsieur... trop poli veut venir vous dire bonsoir, il ne pourra pas entrer.

La jeune fille éclata de rire.

— Cela ne risque pas d'arriver. Mais je vous remercie de vos conseils.

— Et si vous ne trouvez pas la clé de cette porte, je me verrai obligé de la condamner en traînant devant quelque chose de très lourd.

— Je vais tout de suite aller voir M. Martin.

— Merci !

Helsa descendit d'un pas léger.

« Je trouve qu'il fait beaucoup d'histoires pour pas grand-chose ! S'il croit que lady Busset aura l'idée saugrenue d'aller dire bonsoir au duc ! »

Comme M. Martin ne se trouvait pas dans son bureau, la jeune fille pensa qu'il s'était peut-être rendu aux écuries pour vérifier si tout avait été préparé afin d'accueillir les nouveaux chevaux.

« Je vais aller le rejoindre là-bas. »

Elle suivait un sentier étroit bordé de rhododendrons quand elle vit arriver en sens inverse un homme de haute taille en tenue d'équitation : le duc de Mervinston.

— J'ai dû me tromper de chemin, lui dit-il.

— En effet. Ce sentier mène aux cuisines... Il faut que vous fassiez demi-tour et que vous tourniez à gauche.

— Je vous remercie. Je suppose que vous venez d'arriver au château ? Vous n'avez pas dîné avec nous hier...

— Je ne suis pas une invitée, mais la femme de chambre de lady Busset.

— Une femme de chambre ! s'exclama le duc. Vous n'avez pas du tout l'air de...

Il s'interrompit brusquement.

« J'ai failli lui dire qu'elle n'avait pas l'air d'une domestique. Peut-être n'aurait-elle pas pris cela comme un compliment... Quelle ravissante jeune fille ! »

— Etes-vous de la région ? demanda-t-il après une pause.

— Oui. Je suis venue travailler au château pour rendre service à M. Martin, le secrétaire. Il a dû engager beaucoup de serviteurs en très peu de temps et a fait appel à toutes les bonnes volontés.

— Comment vous appelez-vous ?

— Helsa, répondit la jeune fille sans réfléchir.

S'apercevant immédiatement de son erreur, elle s'empressa de la rectifier :

— Mais tout le monde m'appelle Mary.

— Je préfère Helsa... Quelle drôle d'idée, quand on a la chance

d'avoir un très joli prénom, d'en utiliser un autre !

— Les gens ont parfois du mal à le prononcer, et encore plus à l'épeler, prétendit la jeune fille. Aussi, quand je travaille, je juge plus simple de me faire appeler Mary.

— Ah, bon ! Et maintenant, puisque vous allez par là, pouvez-vous m'indiquer comment regagner l'entrée principale du château, s'il vous plaît ? Ces allées sont un véritable labyrinthe...

Ils se mirent à marcher côte à côte.

— Où allez-vous ? demanda le duc chemin faisant. Chez vous, au village ?

— Non, aux écuries.

Sans réfléchir, elle ajouta :

— J'ai vu l'un de vos chevaux ce matin, un étalon noir magnifique.

— C'est vrai, Samson est superbe ! Mais Saturne, celui que j'ai monté aujourd'hui, sera aussi bon - du moins quand il sera suffisamment débourré !

— Vous vous chargez de cette tâche vous-même ?

— Quand j'en ai le temps... Je trouve que le cheval que l'on a mis soi-même en condition vous reste attaché toute la vie, à condition naturellement que le dressage ait été fait de manière correcte !

— C'est ce que mon père dit toujours. Si l'on a des affinités avec son cheval, on le contrôle beaucoup plus aisément.

— Vous avez raison.

— Nous arrivons à l'embranchement où vous vous êtes trompé. Voyez, c'est cette allée que vous auriez dû prendre pour rejoindre le perron.

— Merci beaucoup de m'avoir remis dans le droit chemin, dit-il en riant. J'espère avoir l'occasion de vous revoir, jolie Helsa.

La jeune fille pâlit.

« Jamais une femme de chambre n'aurait dû rencontrer le duc de Mervinston – et encore moins avoir une conversation avec lui ! D'autant plus que, oubliant ma condition, je me suis adressée à lui d'égal à égal... Cela a certainement dû lui paraître bizarre ! Il est capable de parler de moi à ses amis, la curiosité de ceux-ci risque de s'éveiller... »

Surpris de son silence, le duc répéta :

— J'espère que nous nous reverrons.

— Puis-je vous demander de ne pas parler de notre rencontre ?

Le duc parut surpris.

— Pourquoi donc ?

Très gênée, la jeune fille balbutia :

— Il... il y a des raisons pour cela. En réalité, je... je ne devrais pas être au château dans... dans ces conditions. Et... et encore moins

bavarder avec l'un des invités !

Le duc la toisa sans mot dire.

— Je vous en supplie ! demanda-t-elle en levant vers lui ses grands yeux bleus frangés de cils interminables. Oubliez-moi !

— Je ne vous oublierai pas, répondit-il enfin. Mais puisque vous m'en priez, j'éviterai de dire que j'ai rencontré une charmante femme de chambre habillée comme une demoiselle de la bonne société et prétendant s'appeler Mary alors qu'elle se prénomme en réalité Helsa.

La jeune fille baissa la tête avec confusion.

— Tout cela est fort mystérieux et vous ne pouvez pas m'empêcher d'être intrigué, ajouta le duc.

— Je vous en supplie, gardez cela pour vous.

— Ne vous l'ai-je pas promis ?

Estimant pouvoir compter sur sa parole, Helsa lui adressa un délicieux sourire.

— Merci. Merci infiniment !

Le duc s'éloigna. Quant à la jeune fille, au lieu de se diriger vers les écuries, elle revint vers la maison.

« J'ai été bien sotte d'aller voir les chevaux au moment où les cavaliers rentrent ! Il faut que je reste à ma place, sinon tout cela arrivera aux oreilles de mon père, qui se mettra très en colère. Et ce serait plus terrible encore si lady Busset se fâchait et refusait de payer la fortune que M. Martin lui a demandée pour louer le château ! »

Elle retourna dans le bureau du secrétaire et s'assit en attendant son retour.

Il revint cinq minutes plus tard.

— Tiens ! Mary... Que faites-vous ici ?

— Le valet du duc de Mervinston a demandé la clé afin de fermer la porte de communication entre la chambre de son maître et celle de lady Busset.

— Ils veulent la clé ? Par exemple ! J'aurais pensé au contraire que c'était la dernière chose dont ils avaient besoin !

Il parut très gêné en voyant la jeune fille ouvrir de grands yeux.

— Mais si milord veut une clé, je lui en trouverai une, se hâta-t-il d'ajouter. Il y en a une quantité ici. Je vais vous les donner et le valet n'aura qu'à les essayer.

M. Martin prit une grosse boîte en fer sur l'une des étagères.

— C'est lourd, je vous préviens !

Helsa éclata de rire en voyant les dizaines de clés qui s'entassaient dans la boîte.

— S'il doit toutes les essayer, il n'est pas au bout de ses peines ! Tout cela me semble assez ridicule... Comme je l'ai dit au

valet du duc, qui aurait l'idée saugrenue de venir déranger son maître quand il dort ?

M. Martin parut sur le point de dire quelque chose. Puis il pinça les lèvres.

— Si le valet ne trouve pas la bonne clé, il pourra toujours changer la serrure, murmura Helsa. Mais s'il fait du bruit et de la poussière, lady Busset ne sera pas contente.

— Elle sera peut-être encore plus mécontente si le valet réussit à fermer la porte.

— Je me demande bien pourquoi !

— Hum !

— Vous conviendrez avec moi, monsieur Martin, que...

Pour la première fois de sa vie, le secrétaire commit l'incorrection de couper la parole à la jeune fille.

— Donnez tout simplement cette boîte au valet de milord, et demandez-lui de me la rapporter plus tard.

Helsa ne se froissa pas.

« Il doit avoir du travail et je lui fais perdre son temps. »

— Je vais lui porter tout cela immédiatement. Merci, monsieur Martin.

La jeune fille était sur le point de sortir quand le secrétaire déclara :

— Mieux vaut ne pas dire à milady que milord a demandé que l'on ferme la porte de communication.

— Pourquoi ?

— Parce que cela risquerait de lui déplaire.

— Je me demande en quoi ! Mais n'ayez crainte, je ne dirai rien.

Après le départ d'Helsa, M. Martin dut prendre son mouchoir pour s'éponger le front.

Une fois de retour dans la chambre de lady Busset, la jeune fille voulut ouvrir la fameuse porte, mais cela lui fut impossible : comme il en avait eu l'intention, le valet avait dû la condamner en traînant un meuble très lourd devant.

Helsa alla ensuite frapper chez le duc. Personne ne répondit... Alors elle ouvrit, déposa la boîte remplie de clés sur un meuble et regagna la chambre de lady Busset.

Cette pièce était envahie par l'odeur du parfum capiteux dont la prétendue descendante des Irvindale s'aspergeait généreusement avant de s'habiller.

« Je ferais mieux de monter mettre ma tenue de femme de chambre, se dit la jeune fille. J'ai tort de me promener partout en robe

de mousseline... »

Avant de quitter la chambre, elle ouvrit les fenêtres pour l'aérer.

« Je n'aime pas ce parfum... Il est trop fort. Lady Busset doit l'utiliser pour attirer les messieurs. Or le duc de Mervinston est très séduisant. Je comprends aisément que les femmes soient après lui... »

Elle ne put s'empêcher de rire.

« ... comme un essaim de guêpes autour d'un pot de confiture ! »

Et soudain, elle comprit tout.

« Lady Busset court après le duc, c'est évident ! Pourquoi n'ai-je pas pensé à cela plus tôt ? »

Après un instant de réflexion, elle se dit que c'était parce que lady Busset lui semblait trop âgée pour s'intéresser encore aux jeux de l'amour.

« Elle a au moins trente ans ! Je ne serais pas étonnée d'apprendre qu'elle est veuve... »

Mais pouvait-on empêcher une veuve de songer à se remarier ? Et quand une femme était aussi riche que lady Busset, elle pouvait se permettre de viser très haut !

La jeune fille s'approcha d'une fenêtre et vit plusieurs des invités se diriger vers la fontaine en marbre qui se trouvait au milieu d'une pelouse. Un jardinier, mécanicien à ses heures, avait réussi à la faire fonctionner. Les jets d'eau s'élevaient très haut dans le ciel pour retomber dans le bassin en gouttelettes irisées.

Quatre jeunes gens discutaient en riant de bon cœur. Le duc s'était approché de la fontaine qu'il contemplait d'un air songeur. Alors lady Busset le rejoignit et posa la main sur son bras dans un geste possessif.

« Une guêpe de plus ! » se dit Helsa, qui – enfin ! -y voyait clair.

Elle fronça les sourcils.

« Mais cette guêpe-là est prête à tout pour arriver à ses fins. Voilà pourquoi elle raconte que le château lui appartient... Elle veut faire croire au duc qu'elle est de haute naissance et qu'il ne fera pas une mésalliance en l'épousant. Elle veut devenir duchesse ! »

Le lendemain matin, Helen, l'une des femmes de chambre, vint réveiller Helsa à sept heures et demie.

— C'est l'affolement en bas ! dit-elle en posant le plateau du petit déjeuner sur une table.

— Que se passe-t-il ?

— Tout est sens dessus dessous... Ah, si vous pouviez voir cela !

— Mais que se passe-t-il donc ? insista Helsa.

— M. Cosnet va venir vous le raconter.

Et elle partit sans laisser à la jeune fille le temps de lui poser une autre question.

Nanny secoua la tête.

— Qu'y a-t-il encore ? En ce moment, nous vivons dans une vraie maison de fous...

Helsa s'empressa de se préparer tout en se demandant avec inquiétude ce qui suscitait un pareil branle-bas.

« Et le jour du *steeple-chase*, pour tout arranger ! »

Elle était en train de se brosser les cheveux quand elle entendit le majordome entrer.

— M^{lle} Helsa est-elle là, Nanny ?

— Bien sûr, monsieur Cosnet. Elle...

La jeune fille sortit de sa chambre.

— En ce moment, je m'appelle Mary, *monsieur* Cosnet !

— Excusez-moi, mademoiselle... euh, Mary.

— Il paraît que vous avez des ennuis ?

— Et comment ! Je vous assure que jamais cela ne se serait produit du temps du défunt milord !

— Mais que se passe-t-il donc ? Helen n'a rien voulu me dire...

— Ils viennent de découvrir que plusieurs arbres sont tombés pendant la nuit sur le parcours prévu, si bien que le *steeple-chase* ne pourra pas avoir lieu aujourd'hui !

La jeune fille ne cacha pas sa surprise.

— Il y a eu un peu de vent, certes, mais pas au point de faire tomber des arbres !

— C'est pourtant ce qui est arrivé. Ils avaient dû être déjà à moitié déracinés par la dernière tempête.

— Quand je pense que tout était arrangé...

— M. Watson, le spécialiste venu organiser la course, a dit qu'il refusait d'en être responsable tant que l'on n'aurait pas dégagé le

parcours. Il va falloir débrancher les arbres pour pouvoir les emporter... Même si plusieurs hommes sont dessus, ce travail ne sera pas terminé avant ce soir.

— Le *steeple-chase* se déroulera donc demain ?

— Demain, nous serons dimanche, mademoiselle Helsa.

— Mary ! corrigea la jeune fille avec lassitude.

— Je ne m'y ferai jamais ! soupira M. Cosnet. Donc, demain c'est dimanche... Mary. Et les villageois seraient choqués si une manifestation de ce genre se déroulait le jour du Seigneur.

— Vous avez raison ! Mon père désapprouverait tout à fait cela. Mais les invités de milady pourront-ils rester jusqu'à lundi ?

— Ils y sont bien obligés s'ils veulent participer au *steeple-chase*. Et il paraît que les prix sont si beaux qu'aucun d'entre eux ne voudra partir avant d'avoir tenté d'en décrocher un... De plus, pour les occuper, M. Watson va mettre des obstacles dans le pré qui se trouve près des écuries.

— Quelle bonne idée ! Les cavaliers pourront faire travailler leurs chevaux.

— Je crois même que M. Watson a l'intention d'organiser un concours hippique.

— Vraiment ? S'il y a un concours, je tiens à y assister !

Pendant ce temps, le duc de Mervinston s'entretenait avec M. Watson.

— N'auriez-vous pas pu modifier tout simplement le parcours du *steeple-chase* ?

— C'était impossible à cause de la rivière dont les bords ont été rendus très glissants après les dernières pluies, milord.

— Ah !,

— Un *steeple-chase* doit présenter des difficultés, mais pas des dangers.

— Je vous l'accorde.

— De plus, les bois n'ont pas été entretenus depuis des années.

— Vraiment ?

— J'ai essayé de prendre plusieurs allées. La plupart sont barrées par des arbres tombés au cours des tempêtes. Certains sont là depuis cinq ou dix ans – pour ne pas dire plus !

— Et il est impossible de passer ?

— Si, mais il faut mettre pied à terre pour les contourner. Avez-vous déjà vu un *steeple-chase* où le cavalier est obligé de descendre de sa monture ?

— Jamais, je l'avoue.

Le duc ne cachait pas son agacement.

— Je regrette que ce *steeple-chase* ne puisse pas avoir lieu aujourd'hui comme prévu. J'aurais pu alors partir tout de suite après... Maintenant, je dois attendre lundi soir !

— Je suis navré, milord. Mais je ne veux pas risquer de mettre la vie des cavaliers en danger.

— Je le comprends parfaitement.

Le duc eut un mouvement agacé.

— Même si je trouve un peu irritant de devoir modifier mon emploi du temps !

— Je m'en doute, milord.

M. Watson s'efforçait de paraître désolé, alors qu'en réalité il avait peine à cacher sa satisfaction. Il était ravi de prolonger son séjour, car cela signifiait qu'il partirait avec quelques souverains de plus dans sa poche !

— Vous ne vous plaindrez plus quand vous verrez les prix qu'a choisis lady Busset, milord ! J'ai rarement vu une course dotée de prix aussi fabuleux ! On peut parler de *steeple-chase* pavé d'or !

Cela ne dérida pas le duc.

— Nous verrons cela lundi...

— J'ai découvert dans un hangar des obstacles que j'ai fait peindre et installer dans le grand pré qui se trouve derrière les écuries.

— Je vois...

— Le terrain est bon : je l'ai reconnu pas à pas. Vous pourrez ce matin, avec vos amis, essayer vos chevaux sur ces obstacles en toute sécurité.

Cette fois, le duc parut intéressé.

— Saturne, un pur-sang de trois ans, n'a encore jamais été mis à l'obstacle... Je ne serais pas mécontent de voir ce qu'il donne.

— Vous aurez tout le temps ce matin de le faire travailler. Et l'après-midi, j'ai l'intention d'organiser un concours hippique.

Le duc était maintenant tout à fait rasséréné.

— Quelle excellente idée !

Lady Busset avait envoyé chercher Helsa qui arriva quelques minutes plus tard, sa taille fine mise en valeur par la large ceinture du tablier blanc.

— Vous m'avez fait appeler, milady ?

— Oui, Mary.

Lady Busset, qui était encore en négligé, bâilla.

— Quelle matinée ! Quand j'ai appris que le *steeple-chase* ne pouvait pas avoir lieu aujourd'hui, j'ai été obligée de tout réorganiser...

— Tout est maintenant arrangé, d'après ce que j'ai entendu dire.

— Heureusement ! Mary, je voudrais que vous m'aidiez à

m'habiller et à me coiffer. Vous savez très bien arranger mes cheveux.

— Je suis contente que milady soit satisfaite.

Lady Busset paraissait d'excellente humeur.

« C'est bien étrange... se dit la jeune fille. Elle devrait au contraire être furieuse parce que ses plans ont dû être modifiés à la dernière minute. »

Mais après un instant de réflexion, elle comprit.

« Suis-je sotte ! Elle est ravie parce que le duc va être obligé de rester plus longtemps que prévu ! »

Lady Busset choisit une robe en soie sauvage d'un rose très vif.

— Je vais mettre cela ce matin...

— Quelle jolie toilette ! s'exclama Helsa avec sincérité.

Lady Busset se rengorgea.

— Je l'ai achetée à Paris.

Helsa eut envie de rire en voyant lady Busset faire des mines devant la glace.

— Vous êtes très jolie, milady.

— N'est-ce pas ?

« Quelle hypocrite je suis ! pensa la jeune fille. Je lui fais des compliments, alors que je trouve ses simagrées d'un ridicule achevé ! »

Quelques instants plus tard, lady Busset quitta la pièce d'un air important.

Après avoir rangé les brosses en argent sur la coiffeuse, Helsa descendit à la cuisine.

— Tous ces changements me rendront folle ! lui dit M^{me} Cosnet. D'abord on m'apprend qu'il faut préparer un déjeuner pour au moins trente convives... Et après cela, on me prévient que ce sera lundi qu'il y aura beaucoup de monde ! Comment voulez-vous que je m'y retrouve ?

— C'est tout simplement parce que le *steeple-chase*, qui devait avoir lieu samedi, a été reporté au lundi.

— Je le sais ! Mais si vous croyez que les plats que j'ai préparés se conserveront jusqu'à lundi ! Il va falloir tout recommencer !

— N'ayez crainte, madame Cosnet, la nourriture ne sera pas perdue ! Je suis sûre qu'il y aura beaucoup plus de monde que prévu à déjeuner pour la bonne raison que ceux qui devaient participer au *steeple-chase* n'ont certainement pas pu être tous prévenus à temps.

— C'est bien possible, fit la cuisinière.

Elle retrouva son sourire.

— Je n'avais pas pensé à cela !

La jeune fille se rendit ensuite dans le bureau de M. Martin.

— Que de changements de dernière minute ! s'exclama celui-ci. Que de complications ! Mais je vous dirai que je suis très étonné que milady prenne tout cela aussi bien.

Helsa vérifia que la porte était bien fermée avant de déclarer à mi-voix :

— Cela vous surprend ? Pas moi... Lady Busset est ravie parce que le duc de Mervinston est obligé de prolonger son séjour.

Une petite lueur amusée brilla dans les yeux de M. Martin.

— Je n'avais pas pensé à cela ! Mais vous avez certainement raison !

— Je me demande comment ces messieurs vont s'occuper jusqu'à lundi.

— Je doute qu'ils aillent à l'office du dimanche au village ! Mais sait-on jamais ?

— Sait-on jamais... fit Helsa en écho. Certes, ils peuvent toujours se promener à cheval.

— Il paraît que M. Watson leur a préparé un parcours d'obstacles.

— C'est ce que l'on m'a dit. Je regrette de ne pas pouvoir l'essayer moi-même.

— J'en suis désolé pour vous. Mais a-t-on jamais vu une femme de chambre de bonne maison à cheval ?

M. Martin poursuivit :

— Il est bien dommage que vous ne puissiez pas participer au *steeple-chase*.

— Je le regrette beaucoup, moi aussi !

— Vous seriez capable de le gagner ! Cela ferait sensation ! Le *steeple-chase* du château d'Irvindale a été remporté par une femme !

La jeune fille soupira.

— Pourquoi les femmes ne peuvent-elles pas se mesurer aux hommes ? La vie est injuste...

D'un air désabusé, elle ajouta :

— De toute manière, je ne pourrais même pas envisager de prendre le départ de cette course avec Flèche d'Or. Il est trop vieux, maintenant, pour sauter des obstacles importants.

Helsa remonta ensuite à la nursery. Elle avait tout d'abord pensé à se rendre aux écuries, puis elle avait jugé plus sage de renoncer à ce projet.

« Tous ces messieurs risquent de vouloir monter à cheval après avoir pris leur petit déjeuner. Mieux vaut éviter des rencontres qui pourraient s'avérer embarrassantes. Je ferais mieux de descendre au village pour dire à mon père que tout se passe bien... mais qu'il aurait tort d'espérer voir lady Busset et ses hôtes à l'office du dimanche ! » se dit-elle en troquant sa tenue de femme de chambre contre l'une des robes en plumetis que la véritable Mary l'avait aidée à confectionner quelques mois auparavant.

Puis elle prit le chemin du presbytère.

Les invités de lady Busset étaient réunis dans la jolie pièce en rotonde où l'on servait les petits déjeuners.

Le duc fut le premier à se lever.

— Je vais aller jeter un coup d'œil aux obstacles qu'a érigés Watson. Je ne voudrais pas qu'ils soient trop hauts, car j'ai un jeune cheval à mettre dessus... Mais en même temps, cela m'ennuierait qu'ils soient ridiculement bas.

— Toujours aussi difficile à satisfaire, Mervinston ! lança un jeune homme avec une pointe d'insolence.

Le duc se contenta de hausser les épaules.

— Mervinston a entièrement raison, protesta un autre. Pour un jeune cheval qui n'a encore jamais sauté, la hauteur des obstacles doit être étudiée avec soin.

— Watson a promis de nous préparer un concours hippique cet après-midi... ajouta un troisième.

— Watson est le meilleur quand il s'agit d'organiser une course de chevaux.

— C'est vrai. Je me souviens d'avoir participé à un *steeple-chase* dont il avait dessiné le parcours près de Liverpool. Malheureusement, le temps était abominable et ce n'était pas aussi réussi que je l'espérais...

— Probablement parce que vous n'avez pas remporté le premier prix ! lança l'un des invités.

— Je me suis hautement distingué en arrivant bon dernier. Tout le monde éclata de rire.

Le duc se dirigeait d'un bon pas vers les écuries. Il trouva son groom en train de mettre de la paille dans la stallé de Samson, son grand étalon noir.

— Quand je pense que j'avais déjà préparé Samson pour le *steeple-chase*, milord ! s'exclama le groom. Les autres concurrents ont de bons chevaux, mais vous seriez sûrement arrivé le premier avec lui !

— Ce sera partie remise puisque le *steeple-chase* aura lieu lundi. Et entre-temps, nous aurons des obstacles dans un pré pour faire travailler nos chevaux... J'aimerais que vous y jetiez un coup d'œil pour voir s'ils ne sont pas trop hauts pour Saturne.

— Saturne n'a encore jamais sauté, milord. Mais les obstacles me paraissent parfaits pour un jeune cheval... J'ai eu tout le temps de les voir, car M. Watson les a fait sortir des hangars hier après-midi pour qu'on les repeigne.

— Hier après-midi ? répéta le duc.

Cela lui parut fort étrange...

« Il n'était pas question, alors, de reporter le *steeple-chase* à lundi. Tous les hommes auraient dû être sur le parcours pour vérifier le terrain au lieu de perdre du temps à repeindre des obstacles ! »

— Quel cheval voulez-vous monter ce matin, milord ?
demanda le groom.

— Sellez-moi Saturne, s'il vous plait.

— Bien, milord.

Le duc s'était toujours intéressé à l'équitation. Son père possédait une écurie de courses mais ne s'en occupait guère. Quand les chevaux devenaient trop âgés pour courir, il les faisait mettre au vert sans se soucier de les remplacer.

En moins de deux ans, le duc actuel avait réussi à avoir l'une des plus belles écuries de courses du royaume. Il avait fait acheter les meilleurs pur-sang qui soient et, sous ses couleurs, ceux-ci remportaient tous les grands prix.

— Tu perds ton temps sur les champs de courses, lui disait sa grand-mère. Tu ferais mieux d'aller dans les salons !

— L'un n'empêche pas l'autre, ma chère grand-mère.

La duchesse douairière soupirait.

— Victor, mon cher enfant, quand vas-tu enfin te décider à te marier ?

— Bah ! J'ai bien le temps !

— J'aimerais quand même savoir si tu as l'intention d'épouser une charmante jeune fille... ou bien un cheval !

— J'avoue que je préférerais épouser un cheval plutôt que l'une de ces petites oies blanches qui pouffent sans raison lorsqu'on leur adresse la parole !

— Tu auras bientôt vingt-huit ans, Victor. Il est temps que tu te maries et que tu fondes une famille.

— Je ne suis pas pressé...

— Victor, me donneras-tu un jour des petits-enfants ?

— Je l'espère, ma chère grand-mère.

— Quand ?

— Il faudrait pour cela que je rencontre une jeune fille différente des autres. Si, au bout de cinq minutes, je m'ennuie avec ces débutantes que l'on me pousse dans les bras, imaginez ce que ce serait au bout de cinq mois ! Pour ne pas dire cinq ans... Où est celle qui sera assez intelligente et cultivée pour que j'aie envie de passer ma vie à ses côtés ? Je me demande si elle existe !

— Tu es d'une exigence ! Tu devrais savoir qu'il ne faut pas trop demander à une débutante à peine sortie de pension qui ignore tout du monde et de la vie. Ce sera à toi d'en faire une femme que

chacun t'enviera.

— À condition encore qu'elle ait un certain potentiel ! Or je ne pense pas qu'il soit possible de transformer une jolie idiote en une femme captivante.

— Victor, tu me désespères !

— Laissez-moi choisir ma future femme moi-même, ma chère grand-mère. Mais je vous préviens ! Cela risque de prendre du temps...

— Si tu continues ainsi, tu seras toujours célibataire à quarante ans !

— Et pourquoi pas ?

— N'oublie pas que tu as un titre, une fortune et des domaines à transmettre !

— Je le sais, ma chère grand-mère. Je le sais... et vous ne cessez de me le rappeler.

— Je n'ai pas encore compris pourquoi tu ne t'es pas davantage intéressé à Carolyn de Wigston. Fille de comte, nièce de marquis, elle est même apparentée à la famille royale ! Elle peut être fière de ses ancêtres ! Il coule dans ses veines un sang aussi bleu que le tien et elle n'aurait pas déparé notre arbre généalogique, bien au contraire.

— J'attache beaucoup moins d'importance à tout cela que vous, ma chère grand-mère.

— C'est pourtant primordial !

— Carolyn de Wigston n'était pas vilaine, mais elle avait peur des chevaux et ne s'intéressait à rien, sinon à ses toilettes. Quand je lui parlais d'architecture, d'art ou d'histoire, elle bâillait à s'en décrocher la mâchoire !

— Je ne te crois pas ! Carolyn de Wigston est beaucoup trop bien élevée pour bâiller devant toi !

— Savez-vous quelles étaient ses seules lectures ? Les journaux de mode !

— Tu me désespères, Victor ! Quand donc admettras-tu que *toutes* les jeunes filles sont ainsi ?

— C'est désolant.

— Dis-toi que ces débutantes deviendront des femmes mariées intelligentes et spirituelles.

— Qui s'empresseront de tromper leur mari dès qu'il aura le dos tourné !

— Ne sois pas cynique, mon cher Victor. Cela te ressemble si peu...

— Je désapprouve totalement la conduite de certaines femmes mariées.

— C'est ce que tu prétends... Mais cela ne t'empêche pas d'être le premier à en profiter !

— Je serais bien bête de ne pas prendre ce qui m'est offert d'aussi bon cœur !

Après un instant de réflexion, le duc avait ajouté d'un ton sans réplique :

— Quant à moi, jamais je n'accepterai que ma future femme me soit infidèle !

La duchesse douairière avait laissé échapper un profond soupir.

— Ce que je crains, mon cher enfant, c'est que tu ne te laisses un jour prendre à l'un de ces pièges que savent si bien tendre certaines aventurières... Un scandale serait alors inévitable !

— N'ayez crainte, ma chère grand-mère. Celle qui réussira à me circonvenir n'est pas encore née !

Le duc de Mervinston avait tout de suite compris que lady Busset le poursuivait de ses assiduités.

Mais il avait l'habitude de se voir assailli par les femmes... Lorsqu'il ne voulait pas aller plus loin, il se contentait de les traiter avec un détachement amusé. Estimant que lady Busset n'était ni assez jeune, ni assez jolie, il ne lui avait guère accordé d'attention dans les premiers temps.

Quand elle l'avait invité à passer quelques jours dans son château à la campagne, il avait tout d'abord refusé, prétextant avoir trop à faire.

Lady Busset avait insisté.

— Le domaine familial se trouve à relativement peu de distance de Londres... Et j'ai l'intention d'organiser un *steeple-chase* doté de prix fabuleux !

Le duc, qui venait d'acheter deux chevaux exceptionnels, Samson et Saturne, avait été alors tenté.

— Je vais demander à Watson, le meilleur expert qui soit, d'en tracer le parcours, avait ajouté lady Busset.

Cette dernière précision avait balayé les dernières hésitations du duc. Et non seulement il avait accepté l'invitation, mais il avait poussé lady Busset à convier également quelques-uns de ses amis, excellents cavaliers eux aussi.

James d'Ingleton, avec lequel il était allé à Eton, avait été ravi d'apprendre qu'ils allaient participer à un *steeple-chase* organisé par Watson.

— C'est le meilleur spécialiste qui soit, aussi vous pensez bien que je ne vais pas dire non. Merci mille fois, Victor ! Mais qui est cette lady Busset ? Je n'ai jamais entendu parler d'elle de ma vie.

— Avant de faire sa connaissance, moi non plus. Si j'ai bien compris, elle vivait surtout à l'étranger et son mari est mort peu de temps après son mariage, lui laissant une énorme fortune. C'est une descendante des comtes d'Irvindale.

— Tiens !
— Et c'est dans le château familial qu'elle nous convie.
— Le domaine d'Irwindale se trouve, si je ne me trompe, dans le Hertfordshire ?
— C'est bien cela, James.
— Il doit y avoir de bons chevaux là-bas... et une bonne cave !
— Espérons-le !
Les deux amis avaient éclaté de rire.

Le duc n'était cependant pas dupe. Il savait parfaitement que lady Busset avait organisé ce *steeple-chase* à son intention.

Cela le laissait complètement indifférent. N'avait-il pas l'habitude de voir les femmes se jeter à sa tête ?

Mais comme il l'avait répété maintes fois à sa grand-mère, il n'était absolument pas pressé de se marier. Certes, il connaissait son devoir... Et il espérait découvrir un jour celle qui lui était destinée de toute éternité.

« Nous serons très heureux ensemble, nous aurons des fils qui monteront à cheval avec nous, qui nous accompagneront dans nos voyages et sauront apprécier autant que nous la vie à la campagne. »

Le duc, qui demeurait lucide, craignait fort que ce rêve ne se réalise jamais.

« Il est probable que je ne rencontrerai jamais la femme de ma vie, pour la bonne raison que la perfection incarnée n'existe pas... A défaut, j'espère au moins épouser une jeune personne auprès de laquelle je ne périrai pas d'ennui ! »

L'un de ses amis lui avait dit un jour :

— Mon cher Victor, votre problème est que tout a toujours été trop facile pour vous. Si vous aviez des soucis d'argent, par exemple, vous verriez l'existence d'une manière différente.

— Comment cela ?

— Vous sauriez ce que c'est que de désirer vraiment quelque chose. Cela ne vous arrive jamais, ce qui est très mauvais pour vous !

— Expliquez-vous mieux.

— En prenant de l'âge, vous allez devenir blasé, car vous n'aurez jamais lutté pour obtenir quoi que ce soit. Vous pensez que l'argent permet de tout acheter. Tout vous tombe dans les bras – même les femmes – sans que vous ayez à lever le petit doigt.

— Je ne m'en plains pas !

Son ami l'avait menacé du doigt.

–. Méfiez-vous ! Un jour, vous vous retrouverez peut-être pris dans un piège dont il vous sera impossible de sortir – même en offrant toute votre fortune !

Victor avait ri de bon cœur.
— Prophète de mauvais augure !

En revenant des écuries, le duc se demanda s'il aurait l'occasion de revoir la ravissante jeune fille avec laquelle il avait échangé quelques mots au lendemain de son arrivée.

« Elle prétend n'être que femme de chambre, mais elle a des manières de demoiselle de bonne famille. Et, Dieu, qu'elle est jolie ! »

Victor ne cessait de penser à celle qu'il avait rencontrée dans un étroit sentier bordé de rhododendrons.

Pourquoi l'avait-elle supplié de ne pas mentionner cette rencontre ? Pourquoi, après lui avoir donné son vrai nom, s'était-elle empressée de lui dire qu'on l'appelait Mary ?

— Helsa... fit-il à mi-voix.

Il eut un geste agacé.

« Que m'arrive-t-il ? »

Il était tellement perdu dans ses réflexions qu'il prit le mauvais tournant et se retrouva à l'endroit exact où il avait vu la jeune fille. Mais cette fois -hélas ! - elle n'y était pas.

« Elle doit prendre ses repas avec les autres domestiques... se dit-il tout en rebroussant chemin. Mais je ne peux tout de même pas demander à Datkins, mon valet, s'il la connaît ! »

Datkins lui avait annoncé avec fierté qu'il avait trouvé une clé pour fermer la porte qui communiquait avec la chambre de lady Busset.

Le duc ne savait que trop où cela pouvait mener... Et il se doutait bien que ce n'était pas par hasard qu'on lui avait attribué justement les appartements voisins de ceux de lady Busset !

Au lieu de monter dans sa chambre, il se rendit dans la galerie de tableaux.

« Je ne me lasse pas de les admirer. Lady Busset doit être très fière de cette superbe collection... »

Mais à sa grande surprise, son hôtesse s'était arrangée pour détourner la conversation chaque fois qu'il avait parlé de ces œuvres de grands maîtres.

« C'est curieux. On dirait qu'elle s'y connaît si peu en peinture qu'elle ne sait même pas ce qu'elle possède ! »

Lady Busset ne s'intéressait pas davantage au mobilier de ses salons.

« De très beaux meubles français du XVIII^e siècle ! Ses ancêtres ont dû acheter cela au moment de la Révolution... et elle ne semble même pas au courant ! »

De même, lady Busset n'avait su que répondre quand il lui

avait demandé comment ses ancêtres avaient pu réunir une aussi splendide collection de porcelaine de Sèvres.

« Je me demande pourquoi elle manifeste si peu d'intérêt envers de pareils trésors. La plupart des gens ne cesseraient d'en parler... Son indifférence n'est peut-être que de l'ignorance ? »

Victor avait haussé les épaules.

« De toute manière, je me moque bien de lady Busset ! se dit-il tout en se dirigeant vers le hall. Si je suis venu ici, c'est pour participer à un *steeple-chase*. Un point, c'est tout ! Lady Busset n'est pas assez jolie ni assez intelligente pour mon goût. Je la regarde tendre ses filets avec amusement, mais il n'y a aucun risque pour que je tombe dedans ! »

Lorsqu'il arriva dans le hall, la prétendue châtelaine vint à sa rencontre, les mains tendues.

— Cher ami, je suis absolument navrée que le *steeple-chase* ait dû être reporté à lundi. Mais nous ne pouvions pas prendre de risques.

— Je le comprends.

— J'espère que vous ne vous ennuierez pas trop... M. Watson a l'intention d'organiser un concours hippique cet après-midi. Et je ferai venir ce soir un orchestre de la ville voisine pour nous faire danser !

— Vous pensez à tout, dit courtoisement le duc.

Lady Busset glissa son bras sous le sien.

— Je souhaite seulement vous rendre heureux... murmura-t-elle en battant des paupières.

Le duc ne s'y trompa pas. Il connaissait ce ton, ces mimiques...

« Je ne sais que trop où elle veut en venir. Désolé, je ne suis pas partant ! »

Helsa était bien déterminée à voir le concours hippique, mais elle se rendait compte qu'elle ne pouvait pas s'approcher du pré où il devait se tenir, pour la bonne raison que la plupart des villageois se trouveraient là.

« Et ils me salueraient avec beaucoup de respect, tout en m'appelant M^{lle} Helsa, ce qui serait bien embarrassant ! »

Elle monta donc dans la tour de l'aile ouest. Celle-ci dominait le château et l'on avait de là-haut une vue imprenable sur l'ensemble du domaine.

« Il y a bien longtemps que je ne suis pas allée ici », se dit la jeune fille en gravissant les marches poussiéreuses.

Elle ne tarda pas à arriver dans la pièce circulaire située tout en haut. Des fenêtres, placées à chacun des points cardinaux, donnait sur des lieues à la ronde.

Une lucarne percée dans le plafond permettait d'admirer le ciel et un lit en bois à la charpente assez grossière était placé juste dessous.

On racontait que le comte d'Irindale qui avait fait construire cette tour quelques centaines d'années auparavant était un passionné d'astronomie. Souvent, il venait dormir sous la tabatière pour observer les étoiles.

La tête du lit pouvait être utilisée comme un escabeau pour accéder au sommet de la tour. Etant enfant, Helsa s'était souvent amusée à grimper sur le toit.

Cette fois, jugeant inutile de se livrer à cet exercice, elle se contenta de regarder le pré où M. Watson avait disposé les obstacles colorés.

« D'ici, j'ai une bien meilleure vue que ceux qui sont derrière les barrières », pensa-t-elle avec satisfaction.

Il y avait beaucoup de spectateurs et les cavaliers étaient tous déjà là. Le duc, qui montait Samson, ne semblait faire qu'un avec sa monture.

« Quel superbe cavalier ! » se dit la jeune fille avec admiration.

Watson était en train d'expliquer aux concurrents comment se déroulerait la compétition. Quand celle-ci commença, Helsa comprit que chaque cavalier devait effectuer le parcours trois fois de suite.

Le duc ouvrit la compétition.

« Je suppose que, de cette manière, Watson a voulu stimuler les autres cavaliers », pensa Helsa.

En voyant le duc passer les obstacles et reprendre son cheval avec maestria, elle se dit qu'il serait certainement le gagnant...

Les autres cavaliers furent appelés chacun à leur tour. Ils étaient nettement moins expérimentés que le duc – à l'exception d'un jeune homme blond qui réussit son parcours haut la main.

Helsa, qui devinait à distance ce qui se passait, comprit que Watson organisait maintenant une compétition entre les deux meilleurs cavaliers.

Ceux-ci se placèrent sur la ligne de départ et Watson donna le signal.

Tous deux partirent au grand galop vers le premier obstacle qu'ils franchirent en même temps.

« La lutte va être serrée ! » se dit la jeune fille en retenant sa respiration.

Chacun des cavaliers était bien décidé à gagner, mais ce fut le duc qui l'emporta de quelques longueurs.

Aussitôt, lady Busset se précipita pour le féliciter et caresser Samson. Cela dura un bon moment...

« Elle ne se rend donc pas compte qu'elle en fait trop, se demanda Helsa. Le duc doit trouver cela fort embarrassant – pour ne pas dire irritant. »

Quand elle vit les cavaliers se diriger vers l'écurie, la jeune fille se dit qu'elle serait bien inspirée de descendre.

« Cela va être l'heure du thé. Milady va peut-être vouloir se changer... »

Elle ne s'était pas trompée. A peine était-elle arrivée dans la chambre occupée par lady Busset que cette dernière l'y rejoignait.

— Le duc de Mervinston a gagné ! annonça-t-elle. J'ai un très beau prix pour lui... Il va être content.

— Je croyais que les prix consistaient en d'importantes sommes d'argent, milady.

— Pour les autres cavaliers, en effet. Mais le duc aura droit à quelque chose de beaucoup mieux.

Lady Busset semblait très satisfaite d'elle-même.

— Je vais changer de robe. Je dois sentir le crottin... Pouah, quelle horreur !

Pendant qu'Helsa l'aidait à s'habiller, lady Busset poursuivit :

— Après le thé, Watson organisera une autre course pour occuper mes invités. Personnellement, je trouve qu'il n'y a rien de plus ennuyeux que les chevaux.

Elle haussa les épaules avant d'ajouter :

— Mais puisque cela distraît ces messieurs...

La jeune fille se garda bien de faire le moindre commentaire – même si elle n'en pensait pas moins.

Une fois maquillée et recoiffée, lady Busset se dirigea vers la porte en lançant :

— Je ne pense pas avoir besoin de vous avant l'heure de me préparer pour le dîner, Mary.

Avec hauteur, elle ajouta :

— Vous pouvez disposer de votre temps.

— Bien, milady. Merci, milady.

Au lieu de retourner dans la tour pour voir les autres épreuves, Helsa jugea plus sage de rendre une petite visite au pasteur.

« Mais avant cela, il faut que j'ôte ma tenue de femme de chambre... Mon père aurait une attaque s'il me voyait ainsi vêtue ! »

Après s'être changée, elle traversa le parc d'un bon pas. Il faisait un temps magnifique. Le soleil filtrait à travers les branches des arbres et les trois biches semi-apprivoisées la regardèrent passer sans songer à fuir.

En arrivant au presbytère, la jeune fille apprit que son père était absent.

— Je ne sais absolument pas à quelle heure il va revenir, mademoiselle Helsa, lui dit Bessie.

— Quel dommage... Je ne vais pas pouvoir m'attarder : il y a tant à faire au château !

— Le révérend m'a dit que vous aidiez M. Martin, mademoiselle Helsa ?

— C'est cela, Bessie.

La jeune fille écrivit un petit mot à son père pour lui dire que tout allait bien au château, mais qu'elle avait beaucoup de travail.

« Pauvre père, il n'en manque pas lui non plus ! » se dit-elle en voyant l'agenda du pasteur.

Ce dernier n'aurait pas moins de trois offices à célébrer le lendemain matin dans trois villages différents. Comme si cela ne suffisait pas, il avait organisé dans l'après-midi du dimanche des réunions de prière !

Après avoir placé son message bien en évidence sur le bureau du pasteur, Helsa alla voir son cheval, Flèche d'Or. Elle sortait de l'écurie au moment où George arrivait pour distribuer les rations de foin du soir.

— Le révérend est sorti avec Prince Noir et Lolita, mademoiselle Helsa.

— C'est ce que j'ai vu... S'il a pris la voiture, il a dû se rendre dans l'un des autres villages.

— Il allait à Hordon, je crois, mademoiselle Helsa.

— Je suis allée dire un petit bonjour à Flèche d'Or...

— Votre Flèche d'Or aurait besoin de prendre un peu d'exercice. Il a l'habitude que vous le sortiez tous les matins et cela lui

manque, mademoiselle Helsa !

— Je vais m'arranger pour venir le monter demain de très bonne heure.

— Cela lui fera du bien.

La jeune fille regagna ensuite le château. Les nouvelles allaient vite et elle savait déjà qu'il y aurait un orchestre pour faire danser les invités de lady Busset.

Quand le majordome lui avait appris cela, elle avait ouvert de grands yeux.

— Danser ? Quand il y a neuf messieurs pour trois dames – dont deux déjà âgées ?

— Milady a non seulement fait venir un orchestre, mais aussi six danseuses qui se produiront en spectacle.

— Ah ! Je comprends mieux ! Lady Busset a eu là une idée très originale...

Cosnet avait baissé la voix.

— Avant de venir ici, elle s'était renseignée pour connaître toutes les possibilités de divertissement offertes dans la région. Apparemment, elle était bien décidée à ce que ses invités ne s'ennuient pas un instant si par hasard leur séjour se trouvait prolongé.

— Comment aurait-elle pu deviner avant de venir que des arbres allaient tomber sur le parcours du *steeple-chase* et qu'il faudrait reporter celui-ci ?

La voix du majordome n'était plus qu'un murmure.

— Entre nous, mademoiselle Helsa...

— Mary !

— Entre nous... Mary, je crois bien qu'elle avait prévu tout cela de longue date.

— Comment serait-ce possible ?

— Son intention, voyez-vous, était de garder le duc le plus longtemps possible.

— Croyez-vous que cette histoire d'arbres tombés ne serait qu'un prétexte ?

— J'en mettrais ma main au feu.

La jeune fille se remémorait cette conversation tout en se hâtant vers le château.

Lady Busset ne manquait pas d'obstination lorsqu'elle voulait arriver à ses fins !

« Elle est prête à recourir au mensonge pour cela ! Elle a des visées sur le duc, c'est évident... Mais je doute que ce dernier s'intéresse sérieusement à elle ! Elle n'est pas assez jolie ni assez spirituelle pour le captiver. »

Soit, elle était très riche ! Mais pourquoi le duc serait-il attiré

par l'argent de lady Busset alors qu'il possédait lui-même une énorme fortune ?

La jeune fille se demanda si le duc était conscient du piège ourdi par son hôtesse.

« Il doit deviner confusément quelque chose. Un homme qui sent si bien les chevaux possède vraisemblablement une espèce de sixième sens pour juger les êtres humains. Comme mon père... et comme moi ! »

Qu'espérait donc lady Busset ? Se faire épouser ?

« Probablement ! Tant de femmes rêvent d'avoir un beau titre ! Et qu'y a-t-il de mieux que celui de duchesse ? »

Helsa esquissa une petite grimace.

« Les titres, l'argent... Tout cela a si peu d'importance, au fond ! Moi, je voudrais faire un mariage d'amour et être aussi heureuse que l'ont été mes parents... »

Lorsque la jeune fille arriva au château, Cosnet lui apprit que l'orchestre et les danseuses étaient arrivés.

— La salle de bal aurait été trop vaste. Je leur ai donc proposé de s'installer dans le salon de musique. Ils ont trouvé cela très bien, d'autant plus que les danseuses peuvent se changer dans la pièce voisine.

— J'aimerais bien voir leur spectacle !

— Moi aussi ! Mais je crains que tout cela ne soit réservé aux invités de milady !

— Quel dommage... Je pourrais peut-être aller dans la pièce qui se trouve juste au-dessus du salon de musique ? Ainsi, à défaut de les voir, je pourrais au moins les entendre.

— Voilà une bonne idée ! J'ouvrirai toutes les fenêtres et vous n'aurez qu'à en faire autant là-haut.

— Merci beaucoup, Cosnet.

— Si vous me permettez de vous donner mon avis, mademoiselle Helsa, c'est vous qui devriez habiter au château avec le révérend et organiser un grand bal !

La jeune fille éclata de rire.

— Vous savez bien que nous n'avons pas un *penny* à dépenser pour de pareilles frivolités !

— Un jour, j'espère que ce sera possible. Je l'espère de tout mon cœur !

Helsa lui adressa un sourire avant de gravir l'escalier.

« J'aimerais bien que l'on donne un bal en mon honneur ! Mais je ne me fais pas d'illusions : il n'en sera jamais question. Jamais non plus je n'irai à Londres, jamais je ne serai présentée à la Cour... »

Elle soupira.

« Il faut savoir se contenter de ce que l'on a ! Mais ce serait

merveilleux si nous pouvions découvrir un trésor dans l'une des caves du château ! Alors tous nos soucis s'envoleraient ! »

La jeune fille s'empressa d'aller revêtir sa tenue de femme de chambre avant de se rendre chez lady Busset.

Quand elle arriva, les femmes de chambre étaient en train de monter des brocs d'eau chaude pour le bain que lady Busset prenait tous les soirs avant le dîner. La baignoire était disposée devant une cheminée. L'hiver, un grand feu y aurait été allumé, mais comme c'était l'été, Helsa y avait disposé un magnifique bouquet de fleurs.

Selon les instructions que lui avait données sa locataire, Helsa versa dans l'eau quelques gouttes d'une huile au parfum capiteux.

Elle était en train de refermer le flacon quand lady Busset fit son entrée dans la pièce.

— Il faut que je me dépêche, car j'ai à parler aux danseuses avant qu'elles ne donnent leur spectacle. J'ai l'intention de les prier de danser avec mes invités...

— Comme elles sont seulement six, et que vos invités sont neuf, ils vont devoir attendre leur tour, milady.

Lady Busset éclata de rire.

— Lord Miller et sir James sont trop vieux pour danser. Mais les autres messieurs seront ravis de pouvoir se dégourdir les jambes.

La prétendue châtelaine contempla son reflet dans le miroir avant d'ajouter d'un ton triomphal :

— Quant à moi, je danserai avec le duc !

Helsa demeura silencieuse.

« Je me demande si un homme comme le duc peut trouver attirante une femme aussi autoritaire que lady Busset ! »

Cette dernière voulait absolument tout mener... Et la jeune fille devait admettre qu'elle organisait les choses à la perfection.

« Mais comme elle est dure ! Quand elle donne des ordres, on dirait un officier s'adressant à ses troupes... Elle pourrait diriger une école ou un bateau. Je doute qu'un homme comme le duc se laisse faire ! »

Lady Busset semblait cependant tellement déterminée que tout était possible...

Après avoir dîné, Helsa se rendit dans la chambre qui se trouvait juste au-dessus du salon de musique et en ouvrit les fenêtres en grand. Cosnet avait dû faire la même chose en bas, car dès que l'orchestre se mit à jouer, la jeune fille eut l'impression d'être près des musiciens...

Elle se pencha et écouta de toutes ses oreilles, en admirant le parc baigné par la lueur argentée du clair de lune.

Lorsque des applaudissements éclatèrent, elle comprit que les danseuses venaient de commencer leur spectacle.

« Comme j'aimerais les voir ! »

Elles devaient très bien danser car des applaudissements enthousiastes retentirent à plusieurs reprises.

L'orchestre se mit ensuite à jouer un air très entraînant.

« Je parie qu'ils vont tous danser maintenant », se dit la jeune fille.

Son pied se mit à battre la mesure et elle se pencha pour tenter de voir ce qui se passait en bas.

Toutes les portes-fenêtres donnant sur la terrasse étaient ouvertes. Soudain, à la grande surprise d'Helsa, le duc sortit et partit droit devant lui sur la pelouse.

Il avait déjà disparu dans l'ombre des grands arbres quand, quelques instants plus tard, lady Busset sortit à son tour et regarda autour d'elle.

De toute évidence, elle cherchait le duc... Lorsqu'elle s'aperçut qu'il n'était nulle part en vue, elle fit quelques pas sur la pelouse et s'immobilisa.

« Quelle jolie vision ! » se dit Helsa avec admiration.

Au clair de lune, la merveilleuse robe en soie ivoire que lady Busset, avec son aide, avait revêtue un peu auparavant paraissait d'argent.

« Elle doit attendre que le duc vienne la rejoindre... Elle n'a donc pas compris que celui-ci s'est éloigné pour échapper à ses griffes ? Il n'a certainement pas l'intention de revenir de sitôt ! »

Les pensées de lady Busset avaient dû suivre le même cours... Soudain elle se mit à taper du pied.

Helsa, qui avait l'oreille fine, l'entendit jurer...

Puis lady Busset fit brusquement demi-tour et revint vers le salon de musique, tandis que l'orchestre jouait toujours.

« La soirée risque de se prolonger, se dit Helsa. Si je veux monter Flèche d'Or demain de bonne heure, je ferais bien d'aller dormir. »

Après avoir fermé les fenêtres, elle regagna la nursery. En se penchant au-dessus des balustrades du palier, elle s'aperçut que Cosnet était dans le hall.

Le majordome finissait de donner des instructions aux valets. Se sentant observé, il leva la tête et aperçut la jeune fille. Il gravit les marches pour la rejoindre.

— Merci d'avoir ouvert les fenêtres pour me permettre d'écouter la musique. C'était très beau !

— Vous allez déjà dormir ?

— Oui, je suis un peu fatiguée et demain il faudra que je me lève de bonne heure.

— Les invités de milady seront encore plus fatigués que vous

s'ils dansent jusqu'à minuit ou davantage après avoir passé la journée à cheval ! J'ai oublié de vous dire que milady a demandé qu'on ne la réveille pas avant dix heures.

— Dix heures ! s'exclama Helsa, ravie. J'aurai donc tout mon temps pour monter Flèche d'Or !

L'espace d'un instant, elle avait oublié qu'elle n'était que Mary. Confuse, elle mit sa main devant sa bouche.

— N'ayez crainte, personne ne vous a entendue, mademoiselle Helsa, fit Cosnet à mi-voix.

— Tant mieux ! Bonsoir, Cosnet.

— Bonsoir... Mary.

D'un pas léger, la jeune fille monta dans la nursery. Nanny s'était déjà retirée dans sa chambre, mais elle avait préparé le lit de la jeune fille et disposé sur l'oreiller une chemise de nuit en linon fraîchement repassée.

Après avoir fait sa toilette, Helsa s'allongea et souffla la bougie. Mais le sommeil refusa de venir.

« Je me demande si le duc est revenu danser... »

Elle réussit enfin à s'endormir. Et elle rêva qu'elle montait Samson pour faire le parcours dessiné par M. Watson. Le grand étalon noir volait littéralement au-dessus des obstacles...

La jeune fille avait laissé ses rideaux ouverts pour être réveillée par les premiers rayons du soleil.

Un peu après six heures du matin, elle sauta hors du lit et mit la jupe d'équitation et la légère blouse en mousseline blanche qu'elle avait apportées à tout hasard. Après avoir chaussé ses bottes, elle se contenta d'attacher ses cheveux d'or à l'aide d'un étroit ruban en velours noir.

Un silence total régnait dans le château. Tout le monde devait encore dormir... Même le valet de faction pendant la nuit ronflait dans l'un des fauteuils du hall – alors qu'il aurait dû veiller sur la maison.

La jeune fille traversa le parc en courant et arriva au presbytère.

« Mon père est déjà parti ! » pensa-t-elle, quelque peu désappointée.

Elle se souvint qu'il passait tous les dimanches matin de bonne heure chez un infirme auquel il sortait la bonne parole avant de célébrer l'office à l'église.

« Pauvre père ! soupira-t-elle. Il se tue à la tâche... »

Helsa se rendit à l'écurie et, sans perdre une seconde, sella Flèche d'Or.

Pour gagner du temps, elle traversa le parc du château au petit trot, alors qu'elle avait eu tout d'abord l'intention de le contourner pour arriver jusqu'au bois d'ormes et de bouleaux qu'elle aimait tant.

« Cela m'aurait fait perdre au moins un quart d'heure de passer par la route ! Personne ne risque de me voir à cette heure matinale... Ils sont encore tous au lit. »

Une fois arrivée dans les champs, elle mit Flèche d'Or au galop. Elle ignorait que le duc, qui lui aussi avait décidé de monter de bonne heure, l'avait aperçue en sortant des écuries et la suivait en s'appliquant à laisser une certaine distance entre eux.

« C'est Helsa ! se disait-il. Je l'ai retrouvée... Je reconnais sa chevelure dorée... »

Il se laissa emporter par l'enthousiasme.

« Quelle élégance à cheval ! Ah, quelle merveilleuse cavalière ! Jamais je n'ai vu une femme monter aussi bien ! »

Lorsque la jeune fille entra dans le bois d'ormes et de bouleaux, il éperonna son cheval.

« Je ne veux pas la perdre une seconde fois ! »

Helsa avait ralenti son allure pour mieux rêver sous les feuilles argentées que la brise agitait doucement. Un épais tapis de mousse assourdissait les pas de Flèche d'Or, et on n'entendait que le bruit du vent et le chant des oiseaux.

Au pas, rênes longues, la jeune fille arriva près de l'étang entouré de roseaux et d'iris qui se trouvait au milieu du bois. Des libellules faisaient du surplace au-dessus de la surface de l'eau. Un martin-pêcheur fila comme un trait couleur émeraude.

« C'est toujours si joli, ici », pensa Helsa avec émotion.

Autrefois, elle croyait qu'il y avait des fées dans le bois de bouleaux et des nymphes dans l'étang...

Elle respirait à pleins poumons l'air frais du matin quand elle aperçut un autre cheval dans l'allée. Sa première réaction fut celle-ci :

« Quel ennui ! »

Mais lorsqu'elle reconnut le duc, elle se sentit absurdement heureuse.

Victor arriva à sa hauteur.

— J'avais l'intuition que c'était vous, lui dit-il avec chaleur. Et je ne m'étais pas trompé... Vous êtes une excellente cavalière !

La jeune fille sourit.

— Merci... Permettez-moi de vous présenter Flèche d'Or. Il n'est peut-être pas aussi beau que votre Samson, mais je l'aime de tout mon cœur.

Le duc répondit à son sourire.

— Flèche d'Or a bien de la chance !

Sans comprendre qu'il flirtait, Helsa contempla l'eau d'un air

songeur.

— Cet endroit est très spécial pour moi, fit-elle à mi-voix, comme pour elle-même.

— Pourquoi ?

— Je viens toujours ici lorsque je me sens triste...

— Triste, vous ?

Sans tenir compte de l'interruption, elle poursuivit :

— L'étang est si beau que je me sens bien vite rassérénée.

D'ailleurs les nymphes qui habitent au fond de l'eau ne cessent de me dire d'avoir confiance, car tout s'arrangera un jour.

Le duc fronça les sourcils.

— Auriez-vous des soucis ?

Comme la jeune fille demeurait silencieuse, il insista :

— Je ne demande qu'à vous aider ! Parlez-moi de vos ennuis.

Je pourrai peut-être y trouver une solution ?

— Vous avez déjà assez à faire sans prendre en charge mes difficultés.

— Je voudrais que vous me fassiez confiance.

Helsa soupira.

— Malheureusement je suis la seule à pouvoir résoudre mes propres problèmes... avec l'aide des nymphes, quand elles veulent bien m'écouter – ce qu'elles ne font pas toujours.

En la voyant contempler l'eau d'un air rêveur, le duc se dit qu'il n'avait jamais rencontré une femme aussi différente des autres.

« Elle est si belle qu'elle semble irréelle... Serait-elle l'une des nymphes de cet étang ? Va-t-elle soudain s'évanouir comme un songe ? »

Il mit pied à terre et attacha Samson aux branches flexibles d'un saule. Helsa se laissa glisser à bas de sa selle à son tour. Sachant que Flèche d'Or ne s'éloignerait pas, elle se contenta de nouer les rênes sur son encolure pour qu'il ne se prenne pas les pieds dedans.

Elle alla s'asseoir sur un tronc d'arbre et le duc vint s'installer à côté d'elle.

— Venez-vous souvent ici ? demanda-t-il.

— Depuis que j'ai eu la permission de monter seule, l'étang qui se trouve au centre de ce bois d'ormes et de bouleaux a été ma destination favorite.

Après un silence, elle ajouta :

— C'est un endroit magique... Cette magie, jamais je ne l'ai retrouvée ailleurs.

Sans autre préambule, le duc lança :

— Je suppose que vous n'avez jamais été amoureuse ?

— Pas dans le sens où vous l'entendez, répondit-elle avec simplicité. Cela ne m'empêche pas d'aimer beaucoup de monde : mon

père, Flèche d'Or, ma mère que j'ai perdue il y a deux ans... et que je sens toujours si proche !

Une émotion nouvelle gagna le duc.

« Est-ce un être humain ou un ange ? »

Au contraire des autres femmes, cette ravissante créature ne semblait lui accorder aucun intérêt particulier. Elle ne le regardait pas en soupirant ou en battant des cils...

« Elle est assise tout près de moi, et j'ai l'impression que son esprit est si loin ! C'est un peu comme si nous habitions des planètes différentes ! »

Helsa se leva et brossa sa jupe d'un geste machinal.

— Il faut rentrer.

— Déjà ?

— Oui. S'il vous plaît, ne parlez à personne de notre rencontre !

— Je sais que vous tenez à garder votre mystère.

— Ne dites pas non plus aux autres invités que vous êtes venu ici.

Le duc sourit.

— N'ayez crainte ! De toute manière, je doute qu'ils seraient intéressés par les nymphes... Ils hausseraient les épaules si je leur en parlais.

— Je savais que vous comprendriez, murmura la jeune fille.

— Pourquoi ?

— Je l'ignore... La première fois que je vous ai vu, j'ai senti que vous étiez différent des autres.

Elle fronça ses sourcils à l'arc parfait.

— Vous cherchez quelque chose que vous n'avez pas encore trouvé... dit-elle à mi-voix.

— Pourquoi dites-vous cela ?

Comme si on lui dictait ses paroles, elle poursuivit :

— Vous découvrirez un jour ce que vous cherchez, car vous gagnez toujours. Mais vous risquez de rencontrer de grandes difficultés... Ne perdez jamais confiance, n'abandonnez jamais la partie !

Le duc était tellement stupéfié par cette étonnante prédiction qu'il ne trouva rien à répondre.

Comme dans un rêve, il suivit Helsa qui rejoignait Flèche d'Or. Il la laissa dénouer les rênes, puis il la saisit par la taille et, sans effort apparent, la hissa sur la selle.

En silence, elle prit le chemin du retour. Le duc la suivit. Ce fut seulement lorsqu'ils sortirent du bois qu'il lui demanda :

— Où allez-vous maintenant ?

— Il faut d'abord que je ramène Flèche d'Or chez moi. Puis je

retournerai au château... Surtout, ne dites à personne que vous m'avez vue.

— Vous en avez ma promesse.

La jeune fille lui adressa un petit sourire avant de s'éloigner au grand trot. Il la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle disparaisse derrière un bosquet. Alors il réunit ses rênes et partit à son tour au pas.

« Quelle étrange rencontre ! » ne cessait-il de se répéter 》.

Le lundi matin, Helsa eut l'impression qu'un vent de folie passait sur le château. Les domestiques couraient en tous sens, des cavaliers et des voitures ne cessaient de se présenter au bas du perron...

C'était enfin le jour du *steeple-chase* !

Lady Busset semblait très pressée ce matin-là. Mais grâce au ciel, Helsa était vive et put lui donner tout ce qu'elle désirait sans la faire attendre.

— Je vous laisse ranger les bijoux que j'ai portés hier soir, Mary, lança lady Busset avant de quitter sa chambre en grande hâte.

— Bien, milady.

La jeune fille était ravie que la prétendue châtelaine ne lui ait pas donné de tâche supplémentaire à accomplir. Comme tout le monde, elle souhaitait naturellement voir le *steeple-chase* !

Les spectateurs seraient soit au poteau de départ — qui était également celui d'arrivée —, ou bien disséminés le long du parcours.

« Mais moi, je connais le meilleur poste d'observation qui soit ! » se dit Helsa, qui avait l'intention de monter une nouvelle fois au sommet de la tour.

En grande hâte — car elles aussi voulaient être de la fête —, les servantes étaient déjà en train de faire le lit et de passer le plumeau dans l'appartement de lady Busset quand la jeune fille sortit.

Sans perdre de temps, elle se dirigea vers l'aile ouest et monta en haut de la tour.

« Pour avoir une vue sur tout le parcours, je vais aller sur le toit », se dit-elle.

Elle grimpa sur les solides barreaux en chêne de la tête du lit et atteignit sans peine la lucarne. Elle craignait que celle-ci ne se soit bloquée au cours des années, mais grâce au ciel, ce n'était pas le cas : il lui suffit de la pousser pour qu'elle s'ouvre sans même grincer.

D'un souple rétablissement, Helsa se hissa sur le toit.

« On a vraiment une vue magnifique de là-haut ! Ah ! Quel superbe domaine... »

Elle laissa échapper un profond soupir avant de déclarer à mi-voix :

— Quel dommage que mon père n'ait pas d'argent pour l'entretenir — et l'habiter !

Les chevaux étaient déjà réunis dans le pré où avait eu lieu le concours hippique. Tous les obstacles avaient été enlevés et entassés

dans un coin.

« Je me demande quand ils auront l'occasion d'être utilisés une nouvelle fois ! » se dit la jeune fille avec une pointe d'amertume.

M. Watson, qui semblait très affairé, donnait ses instructions aux cavaliers. Quant à lady Busset, elle ne cessait de tourner autour de Samson.

— Exactement comme une guêpe autour d'un pot de confitures ! murmura Helsa avec un petit rire.

Maintenant, M. Watson faisait s'aligner les concurrents à côté du poteau de départ. Les cavaliers étaient très nombreux et Helsa, qui prit la peine de les compter, en dénombra exactement trente-trois. Il y avait, en plus des invités de lady Busset, quelques voisins qui n'auraient pour rien au monde voulu manquer cette manifestation.

La course, semée d'obstacles naturels ou artificiels, devait être très longue – la plus longue que l'on ait jamais vue à Irvindale. Mais le parcours était relativement aisé à reconnaître et, en principe, nul ne devait se tromper de chemin.

Le grand pur-sang noir du duc piaffait sur place, prêt à s'élancer.

« Avec leurs solides chevaux de chasse peu rapides, les cavaliers du voisinage ont bien peu de chances de gagner, se dit la jeune fille. Bah ! L'essentiel n'est-il pas de participer ? »

M. Watson leva son revolver. Un coup de feu retentit et les chevaux partirent tous en même temps. Très vite, Samson prit la tête.

Après avoir assisté au départ de la course, lady Busset pivota sur elle-même dans un envol de jupons blancs et se dirigea d'un bon pas vers le château. Plusieurs personnes tentèrent de lui parler, mais elle semblait très pressée et ne s'arrêta même pas.

« Où va-t-elle ? se demanda Helsa, surprise. J'espère qu'elle n'a pas eu l'idée de venir voir le steeple-chase du sommet de la tour ! »

De toute manière, lady Busset ne pourrait pas monter sur le toit !

« Elle n'est pas assez mince pour passer par la lucarne ! Je ne risque pas de la voir arriver ici ! » Les cavaliers avaient disparu dans les bois. Quand ils réapparurent beaucoup plus loin, la jeune fille constata que Samson avait déjà pris une bonne avance.

« Comme je voudrais que le duc gagne ! »

Elle regrettait que son père ne puisse pas être parmi les spectateurs.

— Tu penses bien que je ferai tout ce que je pourrai pour assister à cette course, avait-il dit à sa fille.

Il y a si longtemps que l'on n'a pas eu de *steeple-chase* à Irvindale !

Apparemment, le pasteur n'avait pas pu se libérer.

« On a dû l'appeler au chevet d'un malade. Et comme il ne sait pas dire non... »

A ce moment-là, quelqu'un ouvrit brusquement la porte de la pièce située au sommet de la tour.

— Venez, milady, dit une voix d'homme. Vous verrez très bien d'ici.

Helsa se raidit.

« Mon Dieu ! C'est lady Busset ! Quand je l'ai vue se diriger vers le château, j'ai eu le pressentiment qu'elle allait monter ici... »

La jeune fille se dit qu'elle avait bien fait de s'installer sur le toit.

« Elle ne saura pas que je suis là. Nul ne peut se douter de ma présence ! »

— Montrez-moi exactement où je suis censée me rendre, demanda lady Busset avec autorité.

— C'est très simple, milady. Vous quittez le château, vous traversez le parc, puis ce verger...

— Très bien.

— Et enfin le champ en friche qui se trouve juste à côté.

— Jusqu'à présent, cela ne me semble pas présenter de difficultés.

— Arrivée au bout du champ, vous prenez ce chemin bordé de haies...

Helsa devina qu'il le montrait du doigt.

— Jusqu'à présent, cela me paraît assez simple, déclara lady Busset.

— Ce chemin vous conduira dans un petit bois que l'on aperçoit d'ici.

— Oui, oui.

— C'est là que mes hommes vous attendent.

Helsa fronça les sourcils.

« Que signifie tout cela ? »

— Vous êtes certain que l'on ne me verra pas ? demanda lady Busset.

— Et même si l'on vous voit, cela n'aura aucune importance, milady. Tout le monde comprendra aisément que vous ayez envie de vous rendre à, l'endroit où les cavaliers font demi-tour avant de revenir à leur point de départ en effectuant un grand périple.

— Mais arriverai-je là-bas à temps ?

L'homme laissa échapper un ricanement bref.

— Vous aurez dix fois plus de temps qu'il n'en faut, milady ! D'après Watson, il faut au moins une heure et demie aux cavaliers pour arriver à mi-chemin. Vous serez déjà dans la carrière d'ardoise, pieds et poings liés !

« Pieds et poings liés ? Qu'est-ce que tout cela signifie ? » se demanda Helsa avec stupeur.

Car elle n'avait pas perdu un mot de cette étrange conversation...

— Oui, il faudra que vous me ligotiez, grommela lady Busset.

— C'est indispensable, milady !

— Mais cela ne me plaît guère...

— Pour que cela semble plausible, mes hommes seront bien obligés de vous attacher, milady.

— Pourvu qu'ils ne me fassent pas de mal !

— N'ayez crainte, milady, il n'y a aucun danger pour cela.

— Espérons-le.

— En revanche, ils risquent de brutaliser le duc. Watson m'a dit que celui-ci allait sûrement vouloir se défendre. Mais à quatre contre un, il n'a guère de chances ! D'autant plus que l'effet de surprise jouera en notre faveur.

Helsa crispa ses mains l'une sur l'autre avec tant de violence que ses ongles pénétrèrent dans sa paume.

« Est-ce possible ? Ils ont l'intention d'attaquer le duc avec la complicité de lady Busset ! Mais pourquoi, mon Dieu ? Pourquoi ? »

— Une fois qu'ils auront maîtrisé le duc dans le chemin qui longe la carrière d'ardoise, poursuivait l'homme, ils n'auront plus qu'à le transporter près de vous.

Helsa était tellement terrorisée qu'elle n'osait plus respirer.

« Je ne dois faire aucun bruit... Car si ce bandit s'apercevait de ma présence, ma vie ne vaudrait pas cher ! Ne l'ai-je pas entendu dévoiler tout son plan en détail ? »

Ce que la jeune fille ne comprenait cependant pas, c'était où une semblable mise en scène pouvait mener lady Busset et ses complices – quatre autres hommes, apparemment, plus Watson qui semblait mêlé lui aussi à tout cela.

— Répétez-moi ce qui se passera ensuite, monsieur Tybolt, demanda lady Busset. Je veux être sûre de ne pas commettre d'erreurs.

— Eh bien, après vous avoir laissés enchaînés et bâillonnés pendant une bonne demi-heure – le temps de laisser le duc s'inquiéter sur son sort et sur le vôtre, je...

Lady Busset lui coupa la parole.

— Une demi-heure, c'est bien long !

— Il vous faudra prendre votre mal en patience. L'enjeu en vaut la peine, ne le pensez-vous pas ?

— Certes. Mais je n'envisage pas avec plaisir de rester allongée pendant si longtemps sur un sol certainement très dur sans pouvoir bouger !

— C'est nécessaire pour que tout paraisse plausible. Au bout

d'une demi-heure, j'apparaîtrai, je vous arracherai votre bâillon et je me mettrai à rire – d'un rire de dément...

— C'est alors que je m'exclamerai : « Silas ! Vous ? » dit lady Busset.

— Très bien. Quant à moi, je continuerai à rire...

— Et je dirai : « Silas, que faites-vous ici ? Jamais je n'aurais pensé vous voir au domaine... »

— « N'ai-je pas juré de me venger ? » répondrai-je. Alors vous commencerez à me supplier de vous épargner. Et je me remettrai à rire.

— « Qu'allez-vous faire de moi, Silas ? » crierai-je avec désespoir.

— Je me frotterai les mains en déclarant : « Je vais vous laisser tous les deux mourir de faim ! »

Lady Busset laissa échapper un murmure satisfait.

— Jusqu'à présent, notre mise en scène me paraît absolument parfaite !

— Vous continuerez à me supplier de vous épargner, et en guise de réponse, je me contenterai de ricaner.

Lady Busset eut un petit rire amusé avant de se mettre à geindre :

— « Silas, pardonnez-moi d'avoir refusé de vous épouser, mais comment aurais-je pu devenir votre femme quand j'en aimais un autre ? »

— Très bien ! Vous êtes une excellente comédienne ! Quant à moi, je cesserai brusquement de rire pour déclarer : « Sachez que l'on ne se moque pas de Silas ! Et maintenant, Dorothy, vous allez mourir de faim et de soif en compagnie de l'homme que vous aimez ! » Vous ferez mine de pleurer, puis vous vous mettrez à tousser...

— Je prétendrai avoir mal à la gorge à cause de la poussière d'ardoise.

— C'est cela, milady.

— À ce moment-là, vous sortirez un petit flacon de votre poche...

— Et je dirai : « Comme je ne suis pas la brute que vous pensez, je vais vous donner quelque chose pour apaiser votre gorge. » Puis je me remettrai à rire avant d'ajouter : « En réalité, Dorothy, ce n'est pas par bonté d'âme que je vous offre ce remède, c'est tout simplement parce que je ne veux pas vous voir mourir trop vite. Ne vous ai-je pas avertie que ma vengeance serait terrible ? »

— Je me remettrai à tousser en disant que vous êtes un homme sans cœur.

— Je vous porterai alors le flacon aux lèvres, mais, surtout, n'avez pas une seule goutte de son contenu !

— Oh, n'ayez crainte !

— Ensuite, je me tournerai vers le duc. « Puisque j'ai été charitable envers elle, il n'y a aucune raison pour que je ne le sois pas avec vous également. » Je lui arracherai son bâillon et je le forcerai à boire un peu de cette potion qui m'a coûté une fortune.

— Et s'il refuse de l'ingurgiter ? demanda lady Busset avec inquiétude.

— Comment serait-ce possible ? Il aura les poings solidement liés ! Je ne pense pas avoir beaucoup de mal à lui faire avaler quelques gouttes de cette mixture. Pas davantage car une trop forte dose l'empêcherait de parler ! Or il faut absolument qu'il soit capable de s'exprimer.

— Cela, c'est indispensable ! s'exclama lady Busset.

— Seul son esprit doit refuser de fonctionner normalement. Il aura l'impression de se trouver en plein rêve...

— De toute manière, il n'aura qu'à répéter les paroles du pasteur. Mais où sera celui-ci pendant que vous nous jouerez cette comédie dans la carrière ?

— Tout près de là. Je lui ai demandé d'attendre mon signal pour nous rejoindre.

— C'est-à-dire dès que la drogue aura produit son effet ?

— Exactement.

— Combien de temps faudra-t-il compter pour cela ? interrogea lady Busset.

— D'après le pharmacien véreux qui me l'a vendue, pas plus de trois ou quatre minutes.

Avec satisfaction, lady Busset déclara :

— Et alors, le pasteur n'aura plus qu'à célébrer notre mariage !

— Je serai votre témoin, et l'un de mes hommes sera celui du duc. Pendant la célébration du mariage, je ne cesserai de ricaner... Puis à la fin, je m'exclamerai : « Dorothy, je vous avais juré de me venger ? Ma vengeance s'est enfin accomplie. » J'éclaterai de rire avant d'ajouter : « Vous avez épousé l'homme que vous aimiez... et vous allez mourir à ses côtés ! »

— C'est parfait ! Jamais le duc n'aura le moindre doute...

— Comment voulez-vous qu'il soupçonne votre participation à cet enlèvement ?

— Cela me semble impossible. Monsieur Tybolt, je ne sais comment vous remercier. Vous avez tout arrangé à la perfection !

— Je n'ai fait que suivre vos ordres, milady.

— Combien de temps faudra-t-il pour que le duc retrouve ses esprits ?

— Pas plus d'une journée. Mais il aura le lendemain un terrible mal de tête.

Il pouffa avant d'ajouter :

— Il ne vous restera plus qu'à l'entourer de tendres attentions !

— Voici la moitié de l'argent promis, monsieur Tybolt.

— Merci.

— Comme convenu, le reste vous sera remis après mon mariage avec le duc de Mervinston !

Il y eut un silence pendant lequel Helsa devina que lady Busset remettait à son homme de main une enveloppe bourrée de billets.

La jeune fille, à la fois horrifiée et médusée, demeurait toujours clouée sur place. Mais son esprit ne cessait de travailler.

« Il faut absolument que je trouve le moyen de sauver le duc de l'horrible traquenard que lui a tendu cette femme ! »

La voix de lady Busset se fit de nouveau entendre.

— J'ai cependant quelques doutes...

— Lesquels, milady ?

— Etes-vous sûr qu'il s'agit d'un véritable pasteur et pas d'un aigrefin ?

— N'ayez crainte, milady. Le pasteur qui célébrera votre mariage est bien un pasteur. Mais il a d'énormes difficultés d'argent et est prêt à tout pour s'en sortir...

— C'est ce que je vois. Il a réclamé une fortune pour donner une rapide bénédiction ! lança lady Busset d'un ton aigre.

— Il faut ce qu'il faut, milady.

— J'espère, monsieur Tybolt, que vous n'oublierez pas d'envoyer Watson nous délivrer !

Il se mit à rire.

— Bien sûr ! D'ailleurs, j'y ai tout intérêt si je veux toucher le reste de mon argent.

— C'est certain !

— Et maintenant, il faut que vous partiez, milady. Un cheval tout sellé vous attend devant le perron.

— Moi qui déteste monter à cheval...

— Pour obtenir ce que l'on désire, il faut faire parfois quelques efforts.

— Espérons que tout se passera bien.

— Il n'y a aucune raison pour que nous rencontrions la moindre difficulté, milady. Notre plan n'aurait pas pu être plus soigneusement étudié.

— C'est certain. Espérons qu'un grain de sable ne viendra pas tout coincer...

— Il n'y a aucun risque pour cela ! Venez, milady...

Le cœur battant à tout rompre, Helsa entendit le bruit de leurs pas décroître dans l'escalier. Puis ce fut le silence.

« Maintenant, je dois agir, se dit la jeune fille. Je n'ai pas une

seconde à perdre ! »

Mais comme elle craignait que lady Busset et son complice ne se soient attardés dans les parages, elle attendit pendant une bonne dizaine de minutes, tout en surveillant les abords du château.

L'espace d'un instant, elle oublia son angoisse quand elle vit lady Busset se hisser péniblement sur une jument placide et partir au pas en s'accrochant au pommeau de la selle.

« Quelle piètre cavalière ! Comme si cette vieille jument risquait de la faire tomber ! »

Celui que lady Busset appelait M. Tybolt partit à pied en coupant à travers champs en direction de la carrière d'ardoise qui n'était plus exploitée depuis près d'un siècle.

La voie était libre ! Aussi la jeune fille se laissa glisser par la tabatière et descendit l'escalier en colimaçon au pas de course.

Le hall du château était désert... Tous les domestiques devaient être allés voir le *steep-le-chase*.

Helsa courut vers les écuries où il n'y avait pas un seul palefrenier de faction, ce qui ne la surprit pas autrement : eux aussi s'intéressaient à la course !

Elle ne perdit pas de temps à choisir un cheval parmi ceux qui étaient restés dans les stalles et sella le premier qu'elle vit. Ce fut seulement en lui passant la bride qu'elle s'aperçut qu'il s'agissait de Saturne, le jeune cheval à peine débourré du duc de Mervinston.

« Je n'ai pas le temps de changer de monture. J'espère que ce pur-sang ne sera pas trop nerveux et que je pourrai le tenir... »

Elle avait étudié le parcours du *steep-le-chase* et savait exactement où les cavaliers allaient être obligés de ralentir leurs montures. Elle connaissait si bien le domaine qu'elle aurait été capable de s'y orienter les yeux fermés. Aucun champ, aucun bois, aucun sentier n'avait de secrets pour elle...

« Je ne suis pas allée à la carrière d'ardoise depuis des années, mais je sais très bien où celle-ci se trouve. »

Elle n'avait pas eu besoin de pousser Saturne pour qu'il se mette au grand galop ! Il allait comme le vent... Mais Helsa était beaucoup trop angoissée pour apprécier comme il le convenait le plaisir de monter un aussi bon cheval.

« Pourvu que le duc ajoute foi à mes dires ! » pensa-t-elle soudain.

Il était capable de s'imaginer qu'il s'agissait de billevesées !

« Voudra-t-il seulement s'arrêter en me voyant ? S'il n'a pas pris suffisamment d'avance sur les autres concurrents, il est très possible qu'il éperonne son cheval au lieu de le retenir ! Il faut absolument que je trouve le moyen de l'obliger à m'écouter ! »

La jeune fille avait l'intention de se poster en haut de la

montée des Moines.

« Un bon cavalier comme le duc ne la prendra pas au galop. Il comprendra qu'il lui faut ménager sa monture s'il veut arriver au sommet de cette colline escarpée..., »

En arrivant à la montée des Moines, Helsa s'aperçut que Watson avait fait placer des rubans rouges du haut en bas. Cela signifiait que deux cavaliers ne pouvaient pas l'aborder de front.

« C'est un point en ma faveur, pensa la jeune fille. Au moins, je peux être sûre que personne d'autre que le duc ne m'entendra révéler l'incroyable complot que le hasard m'a permis de surprendre ! » Jugeant qu'il lui serait plus facile de parler au duc si elle n'était pas à cheval, elle se laissa glisser à terre et alla attacher Saturne au tronc d'un arbre, un peu à l'écart du parcours.

Ce fut seulement à ce moment-là qu'elle s'aperçut qu'elle avait gardé son uniforme de femme de chambre...

Elle devint écarlate.

« J'aurais pu au moins prendre le temps de passer ma jupe d'amazone ! Tant pis... De toute manière, il est trop tard pour que je retourne au château me changer. »

Elle haussa les épaules en se disant que sa tenue avait bien peu d'importance dans d'aussi dramatiques circonstances.

« J'ai peine à croire ce que j'ai entendu de mes propres oreilles ! Le duc risque de se dire que je suis devenue folle... »

Lady Busset voulait à tout prix devenir duchesse et avait mis au point un stratagème insensé pour obliger le duc de Mervinston à l'épouser...

« Une fois que le mariage sera célébré par un véritable pasteur, le duc ne pourra rien faire ! A moins de divorcer... Mais alors, quel scandale dans la haute société ! »

La jeune fille ferma les yeux et se mit à prier avec ferveur.

« Mon Dieu, aidez-moi à le sauver des griffes de cette femme ! Aidez-moi, je vous en supplie... »

Soudain, elle entendit un cheval hennir dans la montée des Moines. Le premier cavalier arrivait...

Etait-ce le duc ?

Avec anxiété, Helsa se pencha...

« Oui, c'est bien lui ! Le moment est venu... »

Sans hésiter, elle alla se placer au milieu du chemin qu'elle barra en écartant les bras.

Le duc ne la vit pas immédiatement car il gardait les yeux baissés pour reconnaître les difficultés de ce terrain semé de pierres glissantes.

Samson marqua une brusque halte, les naseaux frémissants. Alors le duc leva les yeux.

— Helsa ! s'exclama-t-il. Quelle surprise !

Il sourit.

— Excusez-moi, Helsa, mais je n'ai pas le temps de m'arrêter ! Les autres auraient vite fait de me rattraper, ce qui serait fort dommage quand j'ai déjà une belle avance. Je tiens à la garder !

Il poussa son cheval, s'attendant à ce que la jeune fille s'écarte pour le laisser passer.

Mais elle resta debout devant Samson dont elle prit la bride.

— Voyons, Helsa...

— Ecoutez-moi ! Il ne faut pas que vous alliez plus loin. Quatre hommes vous attendent dans le sentier qui longe la carrière d'ardoise. Ils veulent vous faire prisonnier.

— Quoi ? Que racontez-vous là ? demanda le duc avec incrédulité.

— Lady Busset est déjà dans la carrière d'ardoise. Et il y a aussi un pasteur qui va célébrer votre mariage.

— Avec lady Busset ?

Le duc laissa échapper un rire bref.

— C'est une plaisanterie ?

— Non, hélas ! C'est l'entière vérité. Je vous jure sur tout ce qu'il y a de plus sacré au monde que si vous poursuivez votre chemin, vous allez être victime d'un complot ourdi par lady Busset.

Il haussa les épaules.

— Cela me semble du plus haut ridicule. Comment pourrait-elle me forcer à l'épouser ?

— Ses complices vont vous droguer de manière que vous ne sachiez plus ce que vous faites.

— Ce n'est pas possible !

— Hélas, si ! Tout a été prévu, même les témoins du mariage. Vous répéterez les paroles du pasteur sans savoir ce que vous dites, et lorsque vous retrouverez vos esprits...

— Lady Busset m'apprendra avec la satisfaction que je peux imaginer qu'elle est devenue ma femme !

Le duc examina la jeune fille en silence.

— Je suppose que je dois vous croire, déclara-t-il enfin d'un ton dubitatif. Même si cette histoire me paraît bien invraisemblable... Des choses pareilles arrivent dans les romans, pas dans la vie !

— Pourtant, c'est ainsi, hélas ! J'ai entendu lady Busset mettre tout cela au point dans les moindres détails avec un certain Tybolt. Et Watson serait dans le complot !

Elle joignit les mains.

— Je vous en supplie, retournez au château et partez immédiatement pour Londres ! Car si vous restez, elle est capable d'inventer un autre stratagème pour vous contraindre à l'épouser.

Le duc fronça les sourcils.

— Je suis très en avance sur les autres. J'aimerais bien remporter ce *steeple-chase*.

— Je m'en doute ! Mais il y a un peu plus loin quatre hommes bien déterminés à ce que vous n'atteigniez jamais le poteau d'arrivée.

— Mes amis vont s'inquiéter en ne me voyant pas.

— Ils penseront que vous êtes tombé et referont tout le parcours pour vous chercher. Aucun ne songera à aller dans la carrière d'ardoise où, ligoté, bâillonné et drogué, vous serez à la merci de lady Busset.

Le duc soupira.

— Si vous me dites la vérité, Helsa, je vous suis très reconnaissant de m'avoir évité ce mariage forcé.

— Je vous dis la vérité !

Il y eut un silence.

— Je vous crois... déclara enfin le duc.

— Comment pourriez-vous épouser une femme capable d'ourdir un pareil complot ?

— Que faire ? Nous risquons maintenant d'être rejoints par mon ami James d'Ingleton. Son cheval est le seul capable de rivaliser avec Samson.

Il regarda en arrière.

— Je ne peux pas rebrousser chemin... Et je ne connais pas assez bien la région pour regagner le château par un autre chemin que celui par lequel je suis venu.

— Suivez-moi. Je vais vous montrer comment aller aux écuries sans que l'on vous voie. Vous n'aurez qu'à dire aux palefreniers que Samson s'est mis à boiter et que vous avez jugé plus sage de rentrer.

— Vous pensez à tout !

La jeune fille alla chercher son cheval. Quand il la vit se mettre en selle, Victor ne cacha pas sa stupeur.

— Vous êtes venue avec Saturne ?

— Comme le temps pressait, je n'ai pas réfléchi une seconde. J'ai pris le cheval dont la stallé était la plus proche de la sellerie.

— Saturne n'est pas facile...

— Nous nous sommes bien entendus. Il semblait content de galoper et nous sommes arrivés très vite ici.

Tous deux partirent sous le couvert des grands arbres. Une fois arrivée à la lisière du bois, Helsa s'arrêta.

— Vous n'avez plus qu'à suivre ce chemin qui passe à travers champs.

— Et ensuite ?

— Vous arriverez à un carrefour et vous n'aurez alors qu'à prendre la première route à droite. Celle-ci vous amènera directement

au château.

— Et vous, où allez-vous ?

— Mieux vaut que l'on ne nous voie pas ensemble. Je rentrerai un peu plus tard.

— Les palefreniers ne seront pas surpris en vous voyant à cheval ?

La jeune fille laissa échapper un frais éclat de rire.

— Ils en ont l'habitude !

— Mais ont-ils l'habitude de vous voir monter à cheval en tenue de femme de chambre ?

Helsa soupira.

— Ils ont vu tant de choses si bizarres ces derniers temps qu'ils ne s'étonneront pas.

Le duc la contempla d'un air perplexe.

— Je me demande si je ne rêve pas. Etes-vous un être humain ou...

— Chut !

La jeune fille tendit l'oreille.

— Je crois que les autres cavaliers arrivent.

Le duc soupira.

— Il faut donc que je me résigne à perdre la course...

— Vous l'auriez perdue de toute façon puisque vous auriez été assailli par les hommes de main de lady Busset.

— Je suis capable de me défendre.

— Comme l'a dit lui-même le complice de lady Busset, vous n'avez aucune chance contre quatre hommes déterminés. De plus, l'effet de surprise joue !

— Vous avez raison. J'ai bien tort de regretter un *steeple-chase* quand, grâce à vous, j'échappe au plus mal assorti des mariages !

— Vous avez réussi à vous dégager du piège tendu par lady Busset, mais mieux vaut que vous ne vous attardiez pas : cette femme n'est pas de celles qui abandonnent facilement la partie. Elle serait capable de trouver un autre moyen pour arriver à ses fins...

— Au revoir, Helsa. Et merci ! Du fond du cœur, merci !

— Adieu !

Le cheval que montait la jeune fille voulut suivre celui du duc, mais elle le retint et attendit, pour partir à son tour, que les cavaliers abordent la montée des Moines.

« Maintenant, je peux regagner les écuries », se dit-elle en pressant légèrement les flancs de Saturne.

Tout en le maintenant au pas, elle se dirigea vers le château.

« Tout ce que je souhaite, c'est que le duc soit déjà en route pour Londres ! »

Personne ne s'en étonnerait vraiment. Il arrivait souvent que

des chevaux s'abîment un ligament au cours d'un *steeple-chase* difficile. Les amis du duc comprendraient que ce dernier soit parti, très vexé d'avoir dû abandonner une course qu'il était pratiquement sûr de gagner.

Un palefrenier âgé vint au-devant de la jeune fille quand elle arriva dans la cour des écuries.

— Je m'inquiétais, mademoiselle Helsa ! Je craignais que Saturne ne se soit échappé...

Jugeant inutile de lui rappeler qu'il était censé l'appeler Mary et non M^{lle} Helsa, la jeune fille lui adressa un sourire contraint.

— Il avait besoin de prendre un peu d'exercice. Vous n'êtes donc pas allé voir le *steeple-chase*, Ben ?

— A cause de mes rhumatismes, j'évite de trop marcher, mademoiselle Helsa.

— Pauvre Ben ! Il faudra que je vous apporte une pommade.

— Ce serait très gentil de votre part, mademoiselle Helsa.

— Donc, vous n'avez pas pu voir le *steeple-chase* ?

— Mais si ! Je suis monté dans le grenier qui se trouve au-dessus de la sellerie et j'ai suivi la course aussi bien que si j'étais dans la tribune !

— Le *steeple-chase* va être bientôt fini. Savez-vous qui est en tête ?

— En tout cas, ce n'est pas le duc de Mervinston !

La jeune fille fit mine d'être étonnée.

— Non ?

— Il est revenu voici peut-être un quart d'heure. Il avait été obligé de déclarer forfait car son cheval s'était abîmé un ligament. C'est bien dommage : milord était pratiquement assuré de gagner la course ! Il va falloir mettre Samson au repos pendant une ou deux semaines...

Ben secoua la tête.

— Enfin, ce sont des choses qui arrivent ! Le groom du duc de Mervinston, qui avait vu de loin son maître revenir, est arrivé en courant. « Je rentre à Londres. Préparez immédiatement ma voiture ! » lui a ordonné le duc.

La jeune fille laissa échapper un soupir de soulagement.

« Il a suivi mes conseils ! Il est parti et n'a désormais plus rien à craindre ! »

— Le groom était dans tous ses états, reprit Ben. Songez : Saturne avait disparu ! Il devait craindre que son maître ne l'accuse de ne pas l'avoir surveillé suffisamment. Mais le duc ne semblait pas du tout inquiet. « Je compte sur vous pour ramener mes chevaux sans vous attarder, Jack. » Le groom a paru alors très embarrassé. « Milord, c'est que Saturne... » Le duc lui a coupé la parole : « Saturne sera là

dans moins d'une demi-heure. »

Le visage ridé de Ben se craquela dans un sourire.

— Il avait raison ! Saturne n'était pas loin et Jack va pouvoir maintenant faire monter tous les chevaux de milord dans le fourgon spécial qui les a amenés ici !

A ce moment-là, des exclamations et des applaudissements se firent entendre. Le gagnant du *steeple-chase* venait d'atteindre le poteau d'arrivée.

— C'est sûrement M. James d'Ingleton qui a gagné, dit Ben.

« Lady Busset va être doublement furieuse ! pensa Helsa. Non seulement son plan aura échoué, mais le duc sera parti sans même lui dire au revoir ! »

La jeune fille se dit qu'il ne lui restait plus qu'à retourner au château.

« M^{me} Cosnet doit être prête à servir le déjeuner et les cavaliers ne vont pas tarder à arriver, affamés. Mais avant de se mettre à table, ils vont attendre leurs prix... Lady Busset, qui avait prévu de ne pas revenir de sitôt, a certainement dû charger Watson de leur distribution. »

Tout en coupant à travers les pelouses, Helsa se dit qu'elle avait eu bien de la chance que le duc consente à l'écouter.

« Au moment où je l'ai arrêté, il ne pensait qu'à la course et aurait très bien pu m'écarter avec impatience ! »

Grâce au ciel, tout s'était bien passé. Maintenant le duc était en route pour Londres et il était probable que lady Busset ne le reverrait jamais !

« Et moi non plus ! » pensa la jeune fille avec un soudain désespoir.

Les larmes lui vinrent aux yeux.

« Que m'arrive-t-il ? se demanda-t-elle avec étonnement. Je devrais être heureuse et, au lieu de cela, jamais de ma vie je ne me suis sentie aussi triste ! »

Tête basse, les épaules voûtées, elle gravit l'étroit escalier qui conduisait à la nursery.

Elle ne vit pas immédiatement la jeune fille qui était assise près de la fenêtre.

— Helsa ? murmura celle-ci.

La fille du pasteur leva les yeux.

— Mary ! Vous voilà de retour ?

— Oui. On a enterré ma grand-mère hier et je ne me suis pas attardée là-bas, car je savais que vous aviez besoin de moi.

— Comme vous êtes bonne, Mary ! Vous pensez toujours aux autres... J'espère, en votre absence, avoir rempli comme il convenait mon rôle de femme de chambre.

— Je suis sûre que vous avez été parfaite !

— J'ai fait de mon mieux, mais j'avoue que je ne suis pas fâchée que vous soyez venue me remplacer.

— Je m'en doute ! Eh bien, ma chère Helsa, il ne vous reste plus qu'à retourner auprès de votre père, qui doit se sentir terriblement seul sans vous.

— Vous devez être bien triste d'avoir perdu votre grand-mère, ma chère Mary, dit la jeune fille. Je suis navrée pour vous...

— Elle était très âgée et le médecin qui la soignait a dit à mon père qu'il n'y avait plus d'espoir. Elle est morte dans son sommeil, sans avoir souffert.

Mary essuya une larme.

— Ne parlons plus de cela, murmura-t-elle.

Et, avec un sourire forcé :

— Je ne m'attendais pas à trouver le château sens dessus dessous aujourd'hui ! Je croyais que le *steep-chase* devait avoir lieu samedi...

— La date a été changée.

— Savez-vous qui a gagné ?

— Non.

— Vous n'étiez donc pas là-bas, vous qui aimez tant les chevaux ?

— Eh bien... non.

Mary lui adressa un coup d'œil stupéfait.

— Pourquoi ?

— Je craignais que les villageois ne me traitent avec trop de déférence, ce qui n'aurait pas manqué d'éveiller la curiosité de lady Busset et de ses invités.

Mary hocha la tête.

— Oui, bien sûr...

Après un moment de silence, elle demanda :

— Dites-moi vite comment est milady ? Est-elle gentille ou désagréable ? Capricieuse ? Autoritaire ?

— Je ne l'ai pas trouvée spécialement difficile. Il suffit de l'aider à s'habiller, de veiller à ce que son bain soit prêt à l'heure, de la coiffer – vous serez beaucoup plus adroite que moi pour cela !

Helsa se mordit la lèvre inférieure avant d'ajouter :

— C'est une organisatrice-née. Elle est tout le temps en train de manigancer ceci ou cela...

— Vraiment ?

— Oh, n'ayez crainte, cela ne vous concerne en rien ! N'empêche que je trouve ses façons assez agaçantes et que je ne suis pas fâchée de retourner au presbytère.

— Helsa... Vous ne m'en voulez pas trop d'être partie ?

— Ma chère Mary, il s'agissait d'un cas de force majeure !
Comment auriez-vous pu faire autrement ?

— C'est certain... N'empêche que je me sentais fort gênée de vous mettre dans une telle situation !

— N'ayez aucun remords : tout s'est bien passé.

— Combien de temps pensez-vous que milady va rester au château ?

Helsa pinça les lèvres.

— A mon avis, elle ne devrait pas tarder à retourner à Londres.

— A-t-elle payé la location ? demanda Mary. Mon père craignait que vous ne soyez tombés sur des aigrefins...

« Le docteur Emerson n'avait pas tort du tout ! » pensa Helsa.

Elle adressa un petit sourire à son amie.

— Au début, je vous avoue qu'il m'est arrivé de craindre qu'elle ne parte sans payer. Mais M. Martin m'a dit qu'elle avait enfin réglé le prix de location et tous les frais du personnel.

— J'espère cependant que milady va rester un certain temps... Je ne serais pas mécontente de gagner un peu d'argent et d'étudier de près ses toilettes !

— Maintenant que le *steeple-chase* est terminé, cela m'étonnerait qu'elle reste encore longtemps au château.

— Quel dommage !

Helsa demeura silencieuse. Elle se serait bien passée de cette conversation... Mais d'un autre côté, elle n'était pas mécontente que son amie vienne la remplacer auprès de lady Busset.

— Peut-être milady s'ennuie-t-elle à la campagne ? suggéra Mary.

— C'est bien possible.

— Si elle est si riche que cela, elle peut voyager à l'étranger...
Ce que je rêve de faire !

— Moi aussi, dit Helsa.

— Je suppose que milady s'est installée dans la chambre des comtes d'Irwindale ?

— Non, elle est dans l'appartement voisin, celui des comtesses d'Irwindale.

— Qui occupe donc la chambre des comtes ?

— Le duc de Mervinston.

— Oh ! Il y a un duc ! s'exclama Mary, éblouie.

— Et vous savez bien que les ducs ont droit à tout ce qu'il y a de mieux !

— L'avez-vous vu ?

— Oui.

Mary éclata de rire.

— Vous ne semblez pas avoir été très impressionnée par votre

rencontre avec un duc !

Sans mot dire, Helsa se mit en devoir de troquer sa tenue de femme de chambre contre l'une de ses robes très simples en mousseline. Puis elle fit sa valise et embrassa son amie.

— Vous êtes un ange d'être venue si vite, Mary !

— Tout ce que j'espère maintenant, c'est pouvoir passer assez de temps auprès de milady pour voir de près comment vivent les dames de la haute société.

Cinq minutes plus tard, sa valise à la main, Helsa traversa le parc du château en direction du presbytère.

Des larmes insidieuses lui picotaient les yeux et pour la première fois, elle ne songeait pas à admirer les pelouses veloutées, les massifs fleuris et les grands chênes de l'allée.

Soudain, elle eut l'impression qu'un voile se déchirait devant ses yeux et l'incroyable réalité lui apparut.

« Mon Dieu ! Je suis tombée amoureuse du duc de Mervinston ! »

Helsa traversa le jardin fleuri du presbytère. Après avoir laissé sa valise en bas du perron, elle se dirigea vers la petite écurie où elle pensait trouver Flèche d'Or.

Mais il n'y avait aucun de leurs trois chevaux dans les stalles que George, le palefrenier, avait recouvertes d'une bonne épaisseur de paille odorante.

« Mon père a dû sortir et Flèche d'Or se trouve sûrement au pré. »

Quant à George, il n'était nulle part en vue...

« Le connaissant, je suis sûre qu'il est allé voir le *steeple-chase* ! Maintenant, il doit être au pub en train de discuter avec ses amis. »

La jeune fille regrettait que Flèche d'Or ne soit pas là. Elle se serait appuyée contre son flanc et lui aurait confié tous ses secrets... Son cheval aurait henni doucement comme s'il comprenait.

Elle s'assit sur une botte de paille et se prit la tête entre les mains.

« Que vais-je devenir ? »

Elle ne le savait que trop ! Elle se voyait déjà passant toute sa vie à Medwell...

« Je vieillirai doucement... et il est probable que je ne me marierai jamais ! En effet, comment pourrais-je m'intéresser à un autre homme après avoir connu quelqu'un comme le duc de Mervinston ? »

En soupirant, elle se leva et se décida à regagner la maison. Avant de monter dans sa chambre, elle se rendit tout d'abord dans le bureau de son père afin de voir si ce dernier lui avait par hasard laissé un message.

Un homme était assis dans l'un des fauteuils encadrant la cheminée. Comme il se trouvait à contre-jour, Helsa ne le reconnut pas immédiatement.

« Cela doit être un paroissien... »

Mais quand le visiteur se leva, la jeune fille se figea sur place en se demandant si elle ne rêvait pas.

L'homme qui se tenait devant elle n'était autre que le duc de Mervinston !

— Vous ? murmura-t-elle d'une voix blanche.

Il sourit.

— Oui, c'est bien moi, Helsa.

— Mais je... je pensais que... que vous étiez en route pour Londres...

— Helsa ! fit-il d'un ton plein de reproche. Vous m'avez sauvé d'un destin pire que la mort, et vous auriez voulu que je m'en aille sans même vous dire au revoir ?

— Ben, le vieux palefrenier du château, m'a dit que... que vous aviez fait atteler votre voiture et que... que vous étiez parti...

— Ma voiture m'attend à la sortie du village.

— Co... comment avez-vous su que j'habitais ici ?

Le duc laissa échapper un petit rire.

— Il m'a suffi de demander où vivait une très jolie cavalière qui s'appelait Helsa et montait un cheval prénommé Flèche d'Or.

— Et... et les gens vous ont dit que... que...

— Que vous étiez la fille du pasteur.

— Et alors... alors vous êtes venu ici pour me dire au revoir, balbutia la jeune fille.

Quand le duc s'approcha d'elle, elle sentit les battements de son cœur s'accélérer follement.

— Vous êtes si jolie, murmura-t-il. Et quelle intelligence ! Quelle présence d'esprit ! Sans vous, où serais-je, en ce moment ?

— Dans la carrière d'ardoise. Drogué, ligoté...

Il frissonna.

— Et devenu l'époux d'une femme que je méprise ! Seigneur, cette lady Busset est donc capable de tout pour devenir duchesse ?

— Ne pensez plus à cela. Tout est fini ! Vous allez retourner à Londres, retrouver vos amis...

La jeune fille pâlit brusquement.

— Vous êtes encore en danger !

— Comment cela ?

— Lady Busset est la plus opiniâtre des femmes. Jamais elle n'abandonnera la partie... Elle va s'acharner jusqu'à ce qu'elle arrive à ses fins. Elle peut très bien vous tendre un autre piège !

— C'est possible. C'est même probable – à moins que vous ne me sauviez de nouveau.

La jeune fille ouvrit les mains dans un geste impuissant.

— Comment le pourrais-je quand vous serez à Londres ?

— Il y a une solution.

— Laquelle ? Et, surtout, s'agit-il d'une solution sûre ?

— Oh, oui ! Je vais vous en parler dans un instant, et j'espère que vous accepterez.

— Pour vous aider, je suis prête à tout ! fit la jeune fille avec élan.

— Mais tout d'abord, laissez-moi vous exprimer ma reconnaissance, Helsa.

— Je vous en prie...

— Vous m'avez sauvé, et la tâche n'était pas facile ! Car

j'aurais très bien pu penser que vous aviez une imagination trop fertile quand vous m'avez arrêté pour me raconter que lady Busset avait ourdi une machination diabolique afin de me forcer à l'épouser.

— Je craignais beaucoup que vous n'ajoutiez pas foi à mes dires.

— Mais je vous ai crue. Et lorsque Watson m'a vu revenir, son expression de stupeur m'a fait comprendre que vous m'aviez dit la vérité.

— Il était dans le complot, lui aussi. Je suis sûre qu'aucun arbre n'était tombé sur le parcours ! Le vent n'était pas assez fort pour cela... Il s'agissait d'un prétexte pour reporter le *steeple-chase* du samedi au lundi.

— Afin de permettre à lady Busset d'être plus longtemps avec moi !

— Vraisemblablement. Mais je pense que celui que lady Busset appelait M. Tybolt a eu également quelques difficultés pour trouver un pasteur acceptant de célébrer un mariage dans de telles conditions.

— C'est probable ! Quoi qu'il en soit, j'ai eu raison de vous écouter, et je ne vois qu'une seule manière de vous remercier d'être venue à mon secours... Celle-ci !

Là-dessus, le duc prit la jeune fille dans ses bras et l'attira contre lui. L'instant d'après, leurs lèvres se rencontrèrent dans un baiser tout d'abord très doux, qui se fit de plus en plus passionné.

Les yeux clos, le cœur battant à tout rompre, Helsa répondit à ce baiser avec un élan venu du plus profond d'elle-même.

Le duc resserra son étreinte. Ce qu'il éprouvait pour Helsa n'avait rien à voir avec les brusques flambées de désir qu'il avait ressenties pour de séduisantes femmes peu farouches.

« C'est cela, l'amour », pensa-t-il, très ému.

Il releva la tête et contempla la jeune fille avec ferveur.

— Je vous aime, avoua-t-il simplement.

— Moi aussi, je vous aime, fit-elle dans un souffle. Et... et c'est merveilleux !

— Vous êtes si belle... et vous avez tant de qualités ! Une fois de plus, je me demande si vous êtes réelle. Je crains toujours que vous ne disparaissiez comme un songe...

— N'ayez crainte, je suis bien réelle, bien réelle ! Mais...

Elle s'interrompit brusquement, tandis qu'une ombre passait sur son visage.

— Mais ? insista le duc.

— Comment pouvez-vous m'aimer, alors que vous me connaissez à peine ?

— Vous êtes la femme qui m'est destinée de toute éternité, mon double, ma moitié d'orange, celle que je cherchais en vain depuis

de longues années – en craignant de ne jamais la rencontrer.

Un pli barra son front haut.

— Je comprends maintenant pourquoi toutes les femmes me décevaient !

La jeune fille se blottit contre lui.

— J'espérais faire un jour la connaissance d'un homme... comme vous. Mais je me disais que jamais le prince charmant de mes rêves ne viendrait à Medwell...

Elle soupira.

— Tout à l'heure, en rentrant au presbytère, j'ai compris que je vous aimais... Et je pleurais car je pensais ne jamais vous revoir.

— Helsa, mon amour, je vous ai demandé tout à l'heure de m'aider à échapper aux manigances de lady Busset – ou d'autres femmes !

— Je ne demande que cela ! Mais comment ?

— En m'épousant, mon amour.

La jeune fille ouvrit de grands yeux.

— Vous... vous voulez m'épouser ? Moi ?

— Oui, vous, mon amour ! Vous me protégerez des entreprises d'aventurières comme lady Busset... Et je sais que nous serons merveilleusement heureux.

De nouveau, leurs lèvres se rencontrèrent. Puis ils restèrent tendrement enlacés, joue contre joue, jusqu'à ce que la porte du bureau s'ouvre sur le pasteur.

— Helsa !

La jeune fille eut toutes les peines du monde à redescendre sur terre. Ce fut au prix d'un réel effort qu'elle se dégagea des bras du duc.

— Je... je vous attendais, père.

— Oui, c'est ce que j'ai vu ! répondit le pasteur en réprimant un sourire.

Après avoir embrassé sa fille, il se tourna vers le duc.

— Vous devez être Victor de Mervinston ! Eh bien, vous avez beaucoup grandi depuis la dernière fois que je vous ai rencontré !

Il tendit la main au duc qui la serra avec un visible étonnement.

— J'ignorais que vous étiez au château, poursuivit le pasteur. Mais sachant qu'il y avait un *steeple-chase*, j'aurais dû m'en douter... L'avez-vous gagné ?

— Non...

L'embarras du duc disparut soudain et un grand sourire éclaira son visage.

— Mais je vous reconnais ! Vous êtes Alfred d'Irvindale, l'un des meilleurs amis de mon père !

— C'est bien cela.

— Suis-je stupide ! Pas un seul instant je n'ai pensé à faire le rapprochement entre vous et le château d'Irvindale !

— Ce qui n'a rien de surprenant, car, après la mort de mon père, c'est à mon frère aîné Henry qu'aurait dû revenir le titre et le domaine...

— Henry est mort en Crimée, si je ne me trompe ?,

— Hélas ! Et si je suis désormais devenu comte d'Irvindale, mes moyens ne me permettent malheureusement pas de vivre au château.

— Le château d'Irvindale vous appartiendrait ?

Le pasteur se mit à rire.

— Il n'y a aucun doute là-dessus !

— J'étais persuadé qu'il était la propriété de lady Busset !

— Lady Busset n'est que ma locataire.

Avec indulgence, Alfred d'Irvindale poursuivit :

— Je suppose qu'elle a cherché à vous impressionner. Mais je ne peux pas trop lui en vouloir. Au contraire, cela m'arrange bien qu'elle paie un bon loyer, termina-t-il avec simplicité.

— Grâce à cet argent, mon père va pouvoir aider les fermiers à acheter des semences de qualité et des têtes de bétail, dit Helsa.

Enfin revenu de sa surprise, le duc déclara :

— Je me souviens maintenant que mon père m'a dit que vous étiez devenu comte d'Irvindale !

— Pour ce que cela vaut ! fit le père d'Helsa en haussant les épaules. Les villageois me considèrent tout bonnement comme leur pasteur et je ne vais pas compliquer les choses en me prévalant de mon titre. Helsa et moi vivons sans façon ici, comme vous pouvez le constater.

— Helsa est donc la fille du comte d'Irvindale !

— Mais... oui !

Encore sous le choc de cette révélation à laquelle il était bien loin de s'attendre, le duc demeura silencieux.

— J'ai pourtant eu l'impression en entrant que vous connaissiez bien ma fille, fit le pasteur avec une pointe d'ironie.

Victor sourit.

— Je venais tout juste de lui demander de m'épouser.

— Quelle excellente nouvelle ! Mon cher Victor, vous représentez pour moi le gendre rêvé !

— J'aime votre fille. Non seulement elle est jolie et intelligente... mais elle a réussi à me sauver d'une incroyable machination.

Le duc prit la main d'Helsa dans les siennes.

— Nous allons vous raconter tout cela...

La jeune fille leva vers Victor des yeux étincelants.

— Oui, il faut tout raconter à mon père. Je suis sûre qu'il doit trouver fort étrange que vous ignoriez que j'étais sa fille.

Le regard du pasteur alla de l'un à l'autre.

— J'avoue en effet que cela me semble assez bizarre...

Après un silence, il ajouta :

— Comme Helsa séjournait au château pour aider M. Martin, le secrétaire, je suppose que c'est là que vous vous êtes rencontrés ?

La jeune fille laissa échapper un petit rire.

— Tout est si compliqué, père ! Nous ferions mieux de commencer par le commencement...

Elle parut soudain confuse.

— Vous risquez de vous fâcher lorsque vous apprendrez ce que je vous ai caché... Mais je n'ai pas trouvé d'autre solution !

— Si tu t'expliquais mieux, ma chère enfant ?

— Ce n'est pas seulement pour veiller à ce que tout aille bien au château que je suis allée m'y installer pendant le séjour de lady Busset...

Elle devint cramoisie avant d'ajouter :

— Je suis devenue sa femme de chambre.

Le pasteur sursauta.

— Femme de chambre ? *La femme de chambre de lady Busset ?* Toi ? Mais enfin, Helsa, comment as-tu pu...

Il était sidéré à un point tel qu'il en demeura sans voix.

— Mary Emerson, la fille du docteur Emerson, avait promis de remplir ce rôle, expliqua la jeune fille. Malheureusement, l'état de sa grand-mère s'est brusquement aggravé et elle a dû se rendre avec son père à son chevet.

— Comment va cette pauvre M^{me} Emerson ?

— Elle est morte, père.

— Considérons cela comme une délivrance. Elle ne souffrait pas, certes, mais elle est restée paralysée pendant de si longues années !

— Comme Mary était absente et qu'aucune villageoise n'était capable de la remplacer... je me suis dévouée !

— Par exemple ! Moi qui m'imaginai que tu supervisais tout au château, et que tu y étais considérée comme la demoiselle de la maison !

— Cela aurait été difficile, étant donné que lady Busset prétendait que le domaine lui appartenait !

— Quel aplomb !

— Seul le hasard m'a fait rencontrer Helsa, dit le duc. Dès le premier instant que je l'ai aperçue, j'ai été ébloui.

Le pasteur sourit.

— Exactement comme je l'ai été lorsque j'ai été présenté à sa

mère, dont elle est le vivant portrait !

— Puis je l'ai vue à cheval, reprit le duc. Quelle merveilleuse cavalière !

— C'est moi qui l'ai mise à cheval quand elle avait quatre ans. Je dois dire que je ne suis pas trop mécontent de mon élève, admit le pasteur avec une légitime fierté. Donc, vous êtes tombé amoureux d'elle ?

Helsa se tourna vers le duc.

— Il faudrait d'abord raconter à mon père ce qui s'est passé.

Le pasteur les regarda d'un air interrogateur.

— Je vous écoute, mes enfants !

— Vous allez trouver cela bien difficile à croire, père !

s'exclama la jeune fille. Et pourtant, c'est *vraiment* arrivé !

— Quoi donc, ma chère enfant ? Mais nous n'allons pas rester debout ! Si nous nous installions un peu plus confortablement ?

Il s'assit dans l'un des fauteuils qui encadraient la cheminée, tandis que le duc prenait place sur le canapé avec Helsa.

Celle-ci raconta à son père comment elle était montée en haut de la tour pour voir le *steeple-chase*.

— J'ai grimpé sur le toit...

— Tsst, tsst ! Toujours aussi casse-cou !

— Vous savez parfaitement qu'il n'y a rien à craindre là-haut, père !

— Une demoiselle comme il faut ne devrait pas se livrer à ce genre d'exercices, déclara le pasteur d'un ton sévère.

— Peut-être, père. Mais si je ne l'avais pas fait, je n'aurais pas surpris la conversation que je vais vous rapporter presque mot pour mot.

— Je t'écoute, ma chère enfant.

Helsa raconta à son père comment elle avait entendu lady Busset et un certain Silas Tybolt s'entendre pour enlever le duc au cours du *steeple-chase*, l'emmener dans la carrière d'ardoise et le droguer de manière qu'il devienne un véritable pantin.

— Mais pourquoi une telle mise en scène ? demanda Alfred d'Irwindale avec stupeur.

— Lady Busset avait trouvé ce moyen pour devenir duchesse. Un pasteur, amené spécialement de Londres pour l'occasion, devait célébrer son mariage avec le duc.

— Quelle honte ! Comment un pasteur a-t-il pu accepter de se prêter à cette parodie de cérémonie religieuse ?

Le duc soupira.

— Il avait besoin d'argent, apparemment !

— Moi aussi. Mais certains procédés sont indignes !

— Je vous l'accorde.

Helsa reprit la parole.

— Après le départ de lady Busset et de son complice, j'ai couru jusqu'aux écuries, j'ai sellé le premier cheval que j'ai vu – en l'occurrence l'un des chevaux du duc –, puis je suis allée l'attendre dans la montée des Moines.

Le pasteur hocha la tête.

— Bien vu ! Il était forcément obligé de ralentir son cheval pour aborder cette montée. Mais tu as eu de la chance que Victor consente à t'écouter ! Il était en tête de la course, je suppose ?

— Il devançait tous les autres concurrents de loin !

— Beaucoup, à sa place, n'auraient songé qu'à terminer un *steeple-chase* aussi bien commencé et auraient refusé de perdre une seconde !

— Victor s'est arrêté...

— Et il t'a crue ?

Le duc sourit.

— Cette histoire était si invraisemblable que j'avoue avoir eu quelques doutes. Mais je savais qu'une aussi jolie personne que votre fille était incapable de mentir...

— Hum ! grommela le pasteur. Il lui arrive de dissimuler la vérité, je m'en aperçois maintenant ! J'étais loin de penser qu'elle s'était transformée en domestique !

Helsa prit un air confus.

— Il fallait que lady Busset soit contente, père. Sinon elle serait partie sans payer le loyer. Comment aurions-nous fait, alors, pour payer tous les frais engagés ? Nous nous serions retrouvés avec d'énormes dettes !

— Cette seule perspective me donne des sueurs froides ! s'exclama Alfred d'Irvindale. Revenons-en plutôt à ton récit. Victor a donc ajouté foi à tes dires ?

— Oui, dit le duc. Suivant les conseils d'Helsa, je suis revenu aux écuries en prétendant que mon cheval boitait et que j'avais dû abandonner la course. Puis j'ai fait atteler ma voiture, j'ai demandé à mon valet de préparer mes bagages... et au lieu de prendre la route pour Londres, je suis venu ici attendre votre fille.

— Quant à moi, dit Helsa, je suis retournée au château, où j'ai eu la surprise de trouver Mary !

— Mary Emerson ?

— C'est cela, père. Elle ne demande qu'à me remplacer auprès de lady Busset...

La jeune fille laissa échapper un petit rire.

— Elle est ravie de gagner un peu d'argent -mais surtout de voir de près comment sont confectionnées les toilettes des meilleurs couturiers londoniens ou parisiens !

— Mary a toujours été très coquette, fit le pasteur avec amusement.

— Quant à moi, père, étant donné que je n'avais plus rien à faire au château, je suis rentrée au presbytère... où Victor m'attendait.

Le pasteur secoua la tête.

— Cette histoire est absolument invraisemblable ! Comment cette femme a-t-elle eu l'audace de se faire passer pour une Irvindale ? Quelle prétention ! Je n'en reviens pas !

Il se tourna vers le duc.

— Qu'avez-vous pensé du château, Victor ? Il est encore très beau, n'est-ce pas ? Même s'il n'est pas aussi bien entretenu que je le souhaiterais...

— Pourquoi n'y vivez-vous pas vous-même ?

Alfred d'Irvindale ouvrit les mains dans un geste impuissant.

— Certes, je le voudrais bien ! Mais comment pourrais-je me le permettre quand je n'ai pas de fortune ?

— En tant que comte d'Irvindale, mon père est censé payer les traitements des pasteurs des trois paroisses dépendant du domaine, expliqua Helsa. Mais, faute d'argent, il est obligé de s'occuper lui-même de ces trois paroisses, ce qui représente beaucoup trop de travail pour un seul homme !

Le duc fronça les sourcils.

— Oncle Alfred – me permettez-vous de vous appeler ainsi, comme je le faisais étant enfant ?

— Je vous en prie, mon cher Victor.

— Oncle Alfred, vous pouvez gagner beaucoup d'argent !

— Et comment cela ?

— Vous possédez une carrière d'ardoise ? Il faut l'exploiter.

— Croyez-vous ?

— La demande en ardoise est considérable actuellement.

— Est-ce vrai ?

— Les prix ont énormément monté ces derniers temps. Je possède moi-même une petite carrière sur mes terres et elle me rapporte beaucoup d'argent.

— Celle d'Irvindale est importante...

— De plus, vous n'êtes pas loin de Londres, vous aurez tout de suite des acheteurs.

— Je n'ai jamais pensé à cela, avoua le pasteur. Je savais que je ne pouvais pas songer à vendre des tableaux ou des objets d'art, car tout cela figure à l'inventaire des trésors qui m'ont été transmis par mon père et que je dois transmettre intacts au futur comte d'Irvindale...

— Vous avez bien de la chance que de telles lois existent ! assura le duc. Lorsque lady Busset m'a fait visiter le château, j'ai été

émerveillé en voyant les merveilles qu'il contient – merveilles qui, disait-elle, lui avaient été léguées par ses ancêtres !

— Des ancêtres qui n'existaient que dans son imagination ! fit le pasteur. Merci infiniment pour votre idée, Victor. Je vais immédiatement m'occuper de l'exploitation de la carrière d'ardoise... Je doute cependant que cela m'apporte la fortune nécessaire à l'entretien du domaine !

— J'ai une autre idée.

— Je vous écoute.

— Depuis un certain temps déjà, je cherche un endroit assez proche de Londres pour y installer mes chevaux de course.

— Le château de Mervinston...

— ... se trouve beaucoup trop loin de la capitale. J'ai des vues sur une propriété aux environs de Newmarket, mais je me rends compte que le château d'Irwindale me conviendrait beaucoup mieux !

— Que proposez-vous ? demanda le pasteur.

— Voilà... Le château est très vaste. Vous pourriez en occuper la moitié tandis qu'Helsa et moi nous installerions dans l'autre... Mais il faudra que vous gériez le domaine seul. Je vous préviens dès maintenant que nous ne serons pas là toute l'année pour la bonne raison que nous partagerons notre temps entre Londres, Irwindale, Mervinston – et de longs voyages à l'étranger.

La jeune fille ouvrit de grands yeux émerveillés.

— Des voyages !

Le duc lui pressa tendrement la main.

— Je veux vous faire découvrir le monde, mon amour.

— Victor... votre proposition est-elle sérieuse ? demanda le pasteur qui ne semblait pas en croire ses oreilles.

— Oui. A une seule condition.

— Laquelle ?

— Que vous me donniez votre fille en mariage le plus vite possible. Je ne peux pas vivre sans elle... Et elle m'empêchera de devenir la proie de femmes du genre de lady Busset.

Le pasteur éclata de rire.

— J'admets que c'est une parade comme une autre !

Il examina le duc et Helsa qui ne cessaient d'échanger des regards passionnés.

— Je vais vous proposer quelque chose qui ne rencontrera pas forcément votre accord, Victor...

— Dites !

— Vous semblez vous aimer vraiment... Dans ce cas, à quoi bon attendre ? La cérémonie pourrait être célébrée sans tarder, ce qui stopperait net toutes les tentatives de cette lady Busset. Après avoir constaté l'échec d'un complot qui a dû lui coûter une fortune, elle peut

très bien nourrir des idées de vengeance...

— Je suis sûr qu'en ce moment elle ne doit rêver que de cela !
s'exclama le duc.

Sans même marquer une pause, il demanda :

— Quand pouvez-vous nous marier, oncle Alfred ?

Le pasteur n'hésita pas.

— Ce soir ou demain matin.

— Ce soir ! décida le duc.

Helsa retint sa respiration.

— Si vite ! Victor, vous me connaissez à peine ! Êtes-vous sûr de vouloir m'épouser ?

Le duc éclata de rire.

— S'il y a une chose dont je suis sûr au monde, c'est bien de celle-ci, mon amour !

Il se leva.

— Oncle Alfred, je vous en prie, mariez-nous sans tarder !

— Très bien. Je célébrerai la cérémonie ce soir dans l'église de Medwell. Vous pourrez passer la nuit au presbytère et partir le lendemain pour Londres.

— Lady Busset... commença Helsa avec angoisse.

— Elle ne pourra rien faire pour le moment : ne s' imagine-t-elle pas que Victor est déjà arrivé à Londres ?

— Peut-être s'est-elle déjà mise en route pour Londres elle-même, murmura le duc.

— Avec ses hommes de main et ce pasteur trop cupide !
renchérit Helsa.

Le pasteur se tourna vers le duc.

— Après le mariage, je vous conseille, au lieu de vous attarder en Angleterre, de partir immédiatement en voyage de noces.

— Mon yacht est au port, prêt à appareiller ! Nous irons en Italie et en Grèce... si du moins cela vous convient, mon amour.

Les yeux d'Helsa brillaient comme des étoiles.

— La Grèce, l'Italie... Je n'ose y croire ! Moi qui pensais que je ne quitterais jamais Medwell de ma vie, j'ai l'impression de vivre un rêve !

— Lorsque vous reviendrez en Angleterre, il est probable que vous n'entendrez plus jamais parler de lady Busset, déclara le pasteur. Plus je réfléchis à tout cela, plus je pense que cette femme n'est qu'une aventurière...

— C'est bien possible, fit le duc.

— Dès qu'elle aura quitté le château, j'irai moi-même m'y installer, déclara Alfred d'Irwindale. Je commencerai à le remettre en état...

— Vous avez carte blanche pour cela, assura le duc. Il faudra

aussi prévoir un champ de courses...

Le visage du père d'Helsa s'illumina.

— Un champ de courses à Irvindale ! Savez-vous, Victor, que cela a toujours été l'un de mes rêves ?

— Si vous arrivez à gagner assez d'argent grâce à la carrière d'ardoise, père, vous pourrez faire venir des pasteurs à Medwell, à Hordon et à Leakard et prendre une retraite méritée, dit Helsa.

— Je me sens parfois bien fatigué pour m'occuper de trois paroisses, je l'avoue !

— A partir de maintenant, l'argent ne représente plus aucune difficulté, oncle Alfred, déclara le duc avec chaleur.

— J'ai peine à y croire. Le miracle que j'appelais de tous mes vœux s'est donc produit ?

— C'est un miracle, oui, murmura Helsa.

Elle se leva.

— Trêve de discours ! Il y a beaucoup de choses à faire ! Si je dois me marier ce soir, il faut que je trouve une robe ! Et aussi que je dise à Bessie que nous serons trois à dîner...

Le duc éclata de rire.

— Ma future femme pense à tout !

— Helsa est un ange ! assura le pasteur. Elle veillera sur vous comme elle a veillé sur moi... avec beaucoup de tendresse et de compréhension.

— Père, il faudrait dire à George de mettre Prince Noir et Lolita au pré avec Flèche d'Or pour faire de la place aux chevaux de Victor.

— Tu as raison, ma chère enfant. Où est votre voiture, Victor ?

— A la sortie du village. Datkins, mon valet doit venir se présenter au presbytère à trois heures. Il ne devrait pas tarder...

— Vous pensez à tout, vous aussi ! fit Helsa en souriant.

— Je demanderai à Datkins de dire au cocher qu'il peut amener la voiture ici. Je suppose que mes domestiques pourront loger au pub ?

Le pasteur hocha la tête.

— Oui, il y a des chambres au Lion d'Or. Ma fille a raison, Victor, vous pensez à tout !

Tout en se dirigeant vers la porte, il ajouta :

— Vous me rappelez votre père, qui était un organisateur-né. Sur ce, je vous laisse, mes enfants : il faut que j'aille préparer l'église pour la plus émouvante, mais aussi la plus discrète des cérémonies.

— Discrète, c'est préférable, en effet ! approuva le duc. Mieux vaut que lady Busset n'ait aucun soupçon de ce qui se passera ce soir à Medwell !

Helsa frissonna.

— Elle ferait tout pour empêcher ce mariage !

Dès que le pasteur quitta la pièce, Victor enlaça la jeune fille.

— Je suis si heureuse, murmura-t-elle en levant vers lui son ravissant visage.

— Vous êtes dans mes bras. Bientôt, vous serez mienne... Moi aussi, je suis bien heureux !

— Je vous aime...

Le duc resserra son étreinte.

— Je vous aime, fit-il en écho, avant de prendre les lèvres de la jeune fille dans un baiser sans fin.

Le lundi matin, Helsa eut l'impression qu'un vent de folie passait sur le château. Les domestiques couraient en tous sens, des cavaliers et des voitures ne cessaient de se présenter au bas du perron...

C'était enfin le jour du *steeple-chase* !

Lady Busset semblait très pressée ce matin-là. Mais grâce au ciel, Helsa était vive et put lui donner tout ce qu'elle désirait sans la faire attendre.

— Je vous laisse ranger les bijoux que j'ai portés hier soir, Mary, lança lady Busset avant de quitter sa chambre en grande hâte.

— Bien, milady.

La jeune fille était ravie que la prétendue châtelaine ne lui ait pas donné de tâche supplémentaire à accomplir. Comme tout le monde, elle souhaitait naturellement voir le *steeple-chase* !

Les spectateurs seraient soit au poteau de départ — qui était également celui d'arrivée —, ou bien disséminés le long du parcours.

« Mais moi, je connais le meilleur poste d'observation qui soit ! » se dit Helsa, qui avait l'intention de monter une nouvelle fois au sommet de la tour.

En grande hâte — car elles aussi voulaient être de la fête —, les servantes étaient déjà en train de faire le lit et de passer le plumeau dans l'appartement de lady Busset quand la jeune fille sortit.

Sans perdre de temps, elle se dirigea vers l'aile ouest et monta en haut de la tour.

« Pour avoir une vue sur tout le parcours, je vais aller sur le toit », se dit-elle.

Elle grimpa sur les solides barreaux en chêne de la tête du lit et atteignit sans peine la lucarne. Elle craignait que celle-ci ne se soit bloquée au cours des années, mais grâce au ciel, ce n'était pas le cas : il lui suffit de la pousser pour qu'elle s'ouvre sans même grincer.

D'un souple rétablissement, Helsa se hissa sur le toit.

« On a vraiment une vue magnifique de là-haut ! Ah ! Quel superbe domaine... »

Elle laissa échapper un profond soupir avant de déclarer à mi-voix :

— Quel dommage que mon père n'ait pas d'argent pour l'entretenir — et l'habiter !

Les chevaux étaient déjà réunis dans le pré où avait eu lieu le concours hippique. Tous les obstacles avaient été enlevés et entassés

dans un coin.

« Je me demande quand ils auront l'occasion d'être utilisés une nouvelle fois ! » se dit la jeune fille avec une pointe d'amertume.

M. Watson, qui semblait très affairé, donnait ses instructions aux cavaliers. Quant à lady Busset, elle ne cessait de tourner autour de Samson.

— Exactement comme une guêpe autour d'un pot de confitures ! murmura Helsa avec un petit rire.

Maintenant, M. Watson faisait s'aligner les concurrents à côté du poteau de départ. Les cavaliers étaient très nombreux et Helsa, qui prit la peine de les compter, en dénombra exactement trente-trois. Il y avait, en plus des invités de lady Busset, quelques voisins qui n'auraient pour rien au monde voulu manquer cette manifestation.

La course, semée d'obstacles naturels ou artificiels, devait être très longue – la plus longue que l'on ait jamais vue à Irvindale. Mais le parcours était relativement aisé à reconnaître et, en principe, nul ne devait se tromper de chemin.

Le grand pur-sang noir du duc piaffait sur place, prêt à s'élancer.

« Avec leurs solides chevaux de chasse peu rapides, les cavaliers du voisinage ont bien peu de chances de gagner, se dit la jeune fille. Bah ! L'essentiel n'est-il pas de participer ? »

M. Watson leva son revolver. Un coup de feu retentit et les chevaux partirent tous en même temps. Très vite, Samson prit la tête.

Après avoir assisté au départ de la course, lady Busset pivota sur elle-même dans un envol de jupons blancs et se dirigea d'un bon pas vers le château. Plusieurs personnes tentèrent de lui parler, mais elle semblait très pressée et ne s'arrêta même pas.

« Où va-t-elle ? se demanda Helsa, surprise. J'espère qu'elle n'a pas eu l'idée de venir voir le steeple-chase du sommet de la tour ! »

De toute manière, lady Busset ne pourrait pas monter sur le toit !

« Elle n'est pas assez mince pour passer par la lucarne ! Je ne risque pas de la voir arriver ici ! » Les cavaliers avaient disparu dans les bois. Quand ils réapparurent beaucoup plus loin, la jeune fille constata que Samson avait déjà pris une bonne avance.

« Comme je voudrais que le duc gagne ! »

Elle regrettait que son père ne puisse pas être parmi les spectateurs.

— Tu penses bien que je ferai tout ce que je pourrai pour assister à cette course, avait-il dit à sa fille.

Il y a si longtemps que l'on n'a pas eu de *steeple-chase* à Irvindale !

Apparemment, le pasteur n'avait pas pu se libérer.

« On a dû l'appeler au chevet d'un malade. Et comme il ne sait pas dire non... »

A ce moment-là, quelqu'un ouvrit brusquement la porte de la pièce située au sommet de la tour.

— Venez, milady, dit une voix d'homme. Vous verrez très bien d'ici.

Helsa se raidit.

« Mon Dieu ! C'est lady Busset ! Quand je l'ai vue se diriger vers le château, j'ai eu le pressentiment qu'elle allait monter ici... »

La jeune fille se dit qu'elle avait bien fait de s'installer sur le toit.

« Elle ne saura pas que je suis là. Nul ne peut se douter de ma présence ! »

— Montrez-moi exactement où je suis censée me rendre, demanda lady Busset avec autorité.

— C'est très simple, milady. Vous quittez le château, vous traversez le parc, puis ce verger...

— Très bien.

— Et enfin le champ en friche qui se trouve juste à côté.

— Jusqu'à présent, cela ne me semble pas présenter de difficultés.

— Arrivée au bout du champ, vous prenez ce chemin bordé de haies...

Helsa devina qu'il le montrait du doigt.

— Jusqu'à présent, cela me paraît assez simple, déclara lady Busset.

— Ce chemin vous conduira dans un petit bois que l'on aperçoit d'ici.

— Oui, oui.

— C'est là que mes hommes vous attendent.

Helsa fronça les sourcils.

« Que signifie tout cela ? »

— Vous êtes certain que l'on ne me verra pas ? demanda lady Busset.

— Et même si l'on vous voit, cela n'aura aucune importance, milady. Tout le monde comprendra aisément que vous ayez envie de vous rendre à, l'endroit où les cavaliers font demi-tour avant de revenir à leur point de départ en effectuant un grand périple.

— Mais arriverai-je là-bas à temps ?

L'homme laissa échapper un ricanement bref.

— Vous aurez dix fois plus de temps qu'il n'en faut, milady ! D'après Watson, il faut au moins une heure et demie aux cavaliers pour arriver à mi-chemin. Vous serez déjà dans la carrière d'ardoise, pieds et poings liés !

« Pieds et poings liés ? Qu'est-ce que tout cela signifie ? » se demanda Helsa avec stupeur.

Car elle n'avait pas perdu un mot de cette étrange conversation...

— Oui, il faudra que vous me ligotiez, grommela lady Busset.

— C'est indispensable, milady !

— Mais cela ne me plaît guère...

— Pour que cela semble plausible, mes hommes seront bien obligés de vous attacher, milady.

— Pourvu qu'ils ne me fassent pas de mal !

— N'ayez crainte, milady, il n'y a aucun danger pour cela.

— Espérons-le.

— En revanche, ils risquent de brutaliser le duc. Watson m'a dit que celui-ci allait sûrement vouloir se défendre. Mais à quatre contre un, il n'a guère de chances ! D'autant plus que l'effet de surprise jouera en notre faveur.

Helsa crispa ses mains l'une sur l'autre avec tant de violence que ses ongles pénétrèrent dans sa paume.

« Est-ce possible ? Ils ont l'intention d'attaquer le duc avec la complicité de lady Busset ! Mais pourquoi, mon Dieu ? Pourquoi ? »

— Une fois qu'ils auront maîtrisé le duc dans le chemin qui longe la carrière d'ardoise, poursuivait l'homme, ils n'auront plus qu'à le transporter près de vous.

Helsa était tellement terrorisée qu'elle n'osait plus respirer.

« Je ne dois faire aucun bruit... Car si ce bandit s'apercevait de ma présence, ma vie ne vaudrait pas cher ! Ne l'ai-je pas entendu dévoiler tout son plan en détail ? »

Ce que la jeune fille ne comprenait cependant pas, c'était où une semblable mise en scène pouvait mener lady Busset et ses complices – quatre autres hommes, apparemment, plus Watson qui semblait mêlé lui aussi à tout cela.

— Répétez-moi ce qui se passera ensuite, monsieur Tybolt, demanda lady Busset. Je veux être sûre de ne pas commettre d'erreurs.

— Eh bien, après vous avoir laissés enchaînés et bâillonnés pendant une bonne demi-heure – le temps de laisser le duc s'inquiéter sur son sort et sur le vôtre, je...

Lady Busset lui coupa la parole.

— Une demi-heure, c'est bien long !

— Il vous faudra prendre votre mal en patience. L'enjeu en vaut la peine, ne le pensez-vous pas ?

— Certes. Mais je n'envisage pas avec plaisir de rester allongée pendant si longtemps sur un sol certainement très dur sans pouvoir bouger !

— C'est nécessaire pour que tout paraisse plausible. Au bout

d'une demi-heure, j'apparaîtrai, je vous arracherai votre bâillon et je me mettrai à rire – d'un rire de dément...

— C'est alors que je m'exclamerai : « Silas ! Vous ? » dit lady Busset.

— Très bien. Quant à moi, je continuerai à rire...

— Et je dirai : « Silas, que faites-vous ici ? Jamais je n'aurais pensé vous voir au domaine... »

— « N'ai-je pas juré de me venger ? » répondrai-je. Alors vous commencerez à me supplier de vous épargner. Et je me remettrai à rire.

— « Qu'allez-vous faire de moi, Silas ? » crierai-je avec désespoir.

— Je me frotterai les mains en déclarant : « Je vais vous laisser tous les deux mourir de faim ! »

Lady Busset laissa échapper un murmure satisfait.

— Jusqu'à présent, notre mise en scène me paraît absolument parfaite !

— Vous continuerez à me supplier de vous épargner, et en guise de réponse, je me contenterai de ricaner.

Lady Busset eut un petit rire amusé avant de se mettre à geindre :

— « Silas, pardonnez-moi d'avoir refusé de vous épouser, mais comment aurais-je pu devenir votre femme quand j'en aimais un autre ? »

— Très bien ! Vous êtes une excellente comédienne ! Quant à moi, je cesserai brusquement de rire pour déclarer : « Sachez que l'on ne se moque pas de Silas ! Et maintenant, Dorothy, vous allez mourir de faim et de soif en compagnie de l'homme que vous aimez ! » Vous ferez mine de pleurer, puis vous vous mettrez à tousser...

— Je prétendrai avoir mal à la gorge à cause de la poussière d'ardoise.

— C'est cela, milady.

— À ce moment-là, vous sortirez un petit flacon de votre poche...

— Et je dirai : « Comme je ne suis pas la brute que vous pensez, je vais vous donner quelque chose pour apaiser votre gorge. » Puis je me remettrai à rire avant d'ajouter : « En réalité, Dorothy, ce n'est pas par bonté d'âme que je vous offre ce remède, c'est tout simplement parce que je ne veux pas vous voir mourir trop vite. Ne vous ai-je pas avertie que ma vengeance serait terrible ? »

— Je me remettrai à tousser en disant que vous êtes un homme sans cœur.

— Je vous porterai alors le flacon aux lèvres, mais, surtout, n'avez pas une seule goutte de son contenu !

— Oh, n'ayez crainte !

— Ensuite, je me tournerai vers le duc. « Puisque j'ai été charitable envers elle, il n'y a aucune raison pour que je ne le sois pas avec vous également. » Je lui arracherai son bâillon et je le forcerai à boire un peu de cette potion qui m'a coûté une fortune.

— Et s'il refuse de l'ingurgiter ? demanda lady Busset avec inquiétude.

— Comment serait-ce possible ? Il aura les poings solidement liés ! Je ne pense pas avoir beaucoup de mal à lui faire avaler quelques gouttes de cette mixture. Pas davantage car une trop forte dose l'empêcherait de parler ! Or il faut absolument qu'il soit capable de s'exprimer.

— Cela, c'est indispensable ! s'exclama lady Busset.

— Seul son esprit doit refuser de fonctionner normalement. Il aura l'impression de se trouver en plein rêve...

— De toute manière, il n'aura qu'à répéter les paroles du pasteur. Mais où sera celui-ci pendant que vous nous jouerez cette comédie dans la carrière ?

— Tout près de là. Je lui ai demandé d'attendre mon signal pour nous rejoindre.

— C'est-à-dire dès que la drogue aura produit son effet ?

— Exactement.

— Combien de temps faudra-t-il compter pour cela ? interrogea lady Busset.

— D'après le pharmacien véreux qui me l'a vendue, pas plus de trois ou quatre minutes.

Avec satisfaction, lady Busset déclara :

— Et alors, le pasteur n'aura plus qu'à célébrer notre mariage !

— Je serai votre témoin, et l'un de mes hommes sera celui du duc. Pendant la célébration du mariage, je ne cesserai de ricaner... Puis à la fin, je m'exclamerai : « Dorothy, je vous avais juré de me venger ? Ma vengeance s'est enfin accomplie. » J'écarterai de rire avant d'ajouter : « Vous avez épousé l'homme que vous aimiez... et vous allez mourir à ses côtés ! »

— C'est parfait ! Jamais le duc n'aura le moindre doute...

— Comment voulez-vous qu'il soupçonne votre participation à cet enlèvement ?

— Cela me semble impossible. Monsieur Tybolt, je ne sais comment vous remercier. Vous avez tout arrangé à la perfection !

— Je n'ai fait que suivre vos ordres, milady.

— Combien de temps faudra-t-il pour que le duc retrouve ses esprits ?

— Pas plus d'une journée. Mais il aura le lendemain un terrible mal de tête.

Il pouffa avant d'ajouter :

— Il ne vous restera plus qu'à l'entourer de tendres attentions !

— Voici la moitié de l'argent promis, monsieur Tybolt.

— Merci.

— Comme convenu, le reste vous sera remis après mon mariage avec le duc de Mervinston !

Il y eut un silence pendant lequel Helsa devina que lady Busset remettait à son homme de main une enveloppe bourrée de billets.

La jeune fille, à la fois horrifiée et médusée, demeurait toujours clouée sur place. Mais son esprit ne cessait de travailler.

« Il faut absolument que je trouve le moyen de sauver le duc de l'horrible traquenard que lui a tendu cette femme ! »

La voix de lady Busset se fit de nouveau entendre.

— J'ai cependant quelques doutes...

— Lesquels, milady ?

— Etes-vous sûr qu'il s'agit d'un véritable pasteur et pas d'un aigrefin ?

— N'ayez crainte, milady. Le pasteur qui célébrera votre mariage est bien un pasteur. Mais il a d'énormes difficultés d'argent et est prêt à tout pour s'en sortir...

— C'est ce que je vois. Il a réclamé une fortune pour donner une rapide bénédiction ! lança lady Busset d'un ton aigre.

— Il faut ce qu'il faut, milady.

— J'espère, monsieur Tybolt, que vous n'oublierez pas d'envoyer Watson nous délivrer !

Il se mit à rire.

— Bien sûr ! D'ailleurs, j'y ai tout intérêt si je veux toucher le reste de mon argent.

— C'est certain !

— Et maintenant, il faut que vous partiez, milady. Un cheval tout sellé vous attend devant le perron.

— Moi qui déteste monter à cheval...

— Pour obtenir ce que l'on désire, il faut faire parfois quelques efforts.

— Espérons que tout se passera bien.

— Il n'y a aucune raison pour que nous rencontrions la moindre difficulté, milady. Notre plan n'aurait pas pu être plus soigneusement étudié.

— C'est certain. Espérons qu'un grain de sable ne viendra pas tout coincer...

— Il n'y a aucun risque pour cela ! Venez, milady...

Le cœur battant à tout rompre, Helsa entendit le bruit de leurs pas décroître dans l'escalier. Puis ce fut le silence.

« Maintenant, je dois agir, se dit la jeune fille. Je n'ai pas une

seconde à perdre ! »

Mais comme elle craignait que lady Busset et son complice ne se soient attardés dans les parages, elle attendit pendant une bonne dizaine de minutes, tout en surveillant les abords du château.

L'espace d'un instant, elle oublia son angoisse quand elle vit lady Busset se hisser péniblement sur une jument placide et partir au pas en s'accrochant au pommeau de la selle.

« Quelle piètre cavalière ! Comme si cette vieille jument risquait de la faire tomber ! »

Celui que lady Busset appelait M. Tybolt partit à pied en coupant à travers champs en direction de la carrière d'ardoise qui n'était plus exploitée depuis près d'un siècle.

La voie était libre ! Aussi la jeune fille se laissa glisser par la tabatière et descendit l'escalier en colimaçon au pas de course.

Le hall du château était désert... Tous les domestiques devaient être allés voir le *steep-le-chase*.

Helsa courut vers les écuries où il n'y avait pas un seul palefrenier de faction, ce qui ne la surprit pas autrement : eux aussi s'intéressaient à la course !

Elle ne perdit pas de temps à choisir un cheval parmi ceux qui étaient restés dans les stalles et sella le premier qu'elle vit. Ce fut seulement en lui passant la bride qu'elle s'aperçut qu'il s'agissait de Saturne, le jeune cheval à peine débourré du duc de Mervinston.

« Je n'ai pas le temps de changer de monture. J'espère que ce pur-sang ne sera pas trop nerveux et que je pourrai le tenir... »

Elle avait étudié le parcours du *steep-le-chase* et savait exactement où les cavaliers allaient être obligés de ralentir leurs montures. Elle connaissait si bien le domaine qu'elle aurait été capable de s'y orienter les yeux fermés. Aucun champ, aucun bois, aucun sentier n'avait de secrets pour elle...

« Je ne suis pas allée à la carrière d'ardoise depuis des années, mais je sais très bien où celle-ci se trouve. »

Elle n'avait pas eu besoin de pousser Saturne pour qu'il se mette au grand galop ! Il allait comme le vent... Mais Helsa était beaucoup trop angoissée pour apprécier comme il le convenait le plaisir de monter un aussi bon cheval.

« Pourvu que le duc ajoute foi à mes dires ! » pensa-t-elle soudain.

Il était capable de s'imaginer qu'il s'agissait de billevesées !

« Voudra-t-il seulement s'arrêter en me voyant ? S'il n'a pas pris suffisamment d'avance sur les autres concurrents, il est très possible qu'il éperonne son cheval au lieu de le retenir ! Il faut absolument que je trouve le moyen de l'obliger à m'écouter ! »

La jeune fille avait l'intention de se poster en haut de la

montée des Moines.

« Un bon cavalier comme le duc ne la prendra pas au galop. Il comprendra qu'il lui faut ménager sa monture s'il veut arriver au sommet de cette colline escarpée..., »

En arrivant à la montée des Moines, Helsa s'aperçut que Watson avait fait placer des rubans rouges du haut en bas. Cela signifiait que deux cavaliers ne pouvaient pas l'aborder de front.

« C'est un point en ma faveur, pensa la jeune fille. Au moins, je peux être sûre que personne d'autre que le duc ne m'entendra révéler l'incroyable complot que le hasard m'a permis de surprendre ! » Jugeant qu'il lui serait plus facile de parler au duc si elle n'était pas à cheval, elle se laissa glisser à terre et alla attacher Saturne au tronc d'un arbre, un peu à l'écart du parcours.

Ce fut seulement à ce moment-là qu'elle s'aperçut qu'elle avait gardé son uniforme de femme de chambre...

Elle devint écarlate.

« J'aurais pu au moins prendre le temps de passer ma jupe d'amazone ! Tant pis... De toute manière, il est trop tard pour que je retourne au château me changer. »

Elle haussa les épaules en se disant que sa tenue avait bien peu d'importance dans d'aussi dramatiques circonstances.

« J'ai peine à croire ce que j'ai entendu de mes propres oreilles ! Le duc risque de se dire que je suis devenue folle... »

Lady Busset voulait à tout prix devenir duchesse et avait mis au point un stratagème insensé pour obliger le duc de Mervinston à l'épouser...

« Une fois que le mariage sera célébré par un véritable pasteur, le duc ne pourra rien faire ! A moins de divorcer... Mais alors, quel scandale dans la haute société ! »

La jeune fille ferma les yeux et se mit à prier avec ferveur.

« Mon Dieu, aidez-moi à le sauver des griffes de cette femme ! Aidez-moi, je vous en supplie... »

Soudain, elle entendit un cheval hennir dans la montée des Moines. Le premier cavalier arrivait...

Etait-ce le duc ?

Avec anxiété, Helsa se pencha...

« Oui, c'est bien lui ! Le moment est venu... »

Sans hésiter, elle alla se placer au milieu du chemin qu'elle barra en écartant les bras.

Le duc ne la vit pas immédiatement car il gardait les yeux baissés pour reconnaître les difficultés de ce terrain semé de pierres glissantes.

Samson marqua une brusque halte, les naseaux frémissants. Alors le duc leva les yeux.

— Helsa ! s'exclama-t-il. Quelle surprise !

Il sourit.

— Excusez-moi, Helsa, mais je n'ai pas le temps de m'arrêter ! Les autres auraient vite fait de me rattraper, ce qui serait fort dommage quand j'ai déjà une belle avance. Je tiens à la garder !

Il poussa son cheval, s'attendant à ce que la jeune fille s'écarte pour le laisser passer.

Mais elle resta debout devant Samson dont elle prit la bride.

— Voyons, Helsa...

— Ecoutez-moi ! Il ne faut pas que vous alliez plus loin. Quatre hommes vous attendent dans le sentier qui longe la carrière d'ardoise. Ils veulent vous faire prisonnier.

— Quoi ? Que racontez-vous là ? demanda le duc avec incrédulité.

— Lady Busset est déjà dans la carrière d'ardoise. Et il y a aussi un pasteur qui va célébrer votre mariage.

— Avec lady Busset ?

Le duc laissa échapper un rire bref.

— C'est une plaisanterie ?

— Non, hélas ! C'est l'entière vérité. Je vous jure sur tout ce qu'il y a de plus sacré au monde que si vous poursuivez votre chemin, vous allez être victime d'un complot ourdi par lady Busset.

Il haussa les épaules.

— Cela me semble du plus haut ridicule. Comment pourrait-elle me forcer à l'épouser ?

— Ses complices vont vous droguer de manière que vous ne sachiez plus ce que vous faites.

— Ce n'est pas possible !

— Hélas, si ! Tout a été prévu, même les témoins du mariage. Vous répéterez les paroles du pasteur sans savoir ce que vous dites, et lorsque vous retrouverez vos esprits...

— Lady Busset m'apprendra avec la satisfaction que je peux imaginer qu'elle est devenue ma femme !

Le duc examina la jeune fille en silence.

— Je suppose que je dois vous croire, déclara-t-il enfin d'un ton dubitatif. Même si cette histoire me paraît bien invraisemblable... Des choses pareilles arrivent dans les romans, pas dans la vie !

— Pourtant, c'est ainsi, hélas ! J'ai entendu lady Busset mettre tout cela au point dans les moindres détails avec un certain Tybolt. Et Watson serait dans le complot !

Elle joignit les mains.

— Je vous en supplie, retournez au château et partez immédiatement pour Londres ! Car si vous restez, elle est capable d'inventer un autre stratagème pour vous contraindre à l'épouser.

Le duc fronça les sourcils.

— Je suis très en avance sur les autres. J'aimerais bien remporter ce *steeple-chase*.

— Je m'en doute ! Mais il y a un peu plus loin quatre hommes bien déterminés à ce que vous n'atteigniez jamais le poteau d'arrivée.

— Mes amis vont s'inquiéter en ne me voyant pas.

— Ils penseront que vous êtes tombé et referont tout le parcours pour vous chercher. Aucun ne songera à aller dans la carrière d'ardoise où, ligoté, bâillonné et drogué, vous serez à la merci de lady Busset.

Le duc soupira.

— Si vous me dites la vérité, Helsa, je vous suis très reconnaissant de m'avoir évité ce mariage forcé.

— Je vous dis la vérité !

Il y eut un silence.

— Je vous crois... déclara enfin le duc.

— Comment pourriez-vous épouser une femme capable d'ourdir un pareil complot ?

— Que faire ? Nous risquons maintenant d'être rejoints par mon ami James d'Ingleton. Son cheval est le seul capable de rivaliser avec Samson.

Il regarda en arrière.

— Je ne peux pas rebrousser chemin... Et je ne connais pas assez bien la région pour regagner le château par un autre chemin que celui par lequel je suis venu.

— Suivez-moi. Je vais vous montrer comment aller aux écuries sans que l'on vous voie. Vous n'aurez qu'à dire aux palefreniers que Samson s'est mis à boiter et que vous avez jugé plus sage de rentrer.

— Vous pensez à tout !

La jeune fille alla chercher son cheval. Quand il la vit se mettre en selle, Victor ne cacha pas sa stupeur.

— Vous êtes venue avec Saturne ?

— Comme le temps pressait, je n'ai pas réfléchi une seconde. J'ai pris le cheval dont la stallé était la plus proche de la sellerie.

— Saturne n'est pas facile...

— Nous nous sommes bien entendus. Il semblait content de galoper et nous sommes arrivés très vite ici.

Tous deux partirent sous le couvert des grands arbres. Une fois arrivée à la lisière du bois, Helsa s'arrêta.

— Vous n'avez plus qu'à suivre ce chemin qui passe à travers champs.

— Et ensuite ?

— Vous arriverez à un carrefour et vous n'aurez alors qu'à prendre la première route à droite. Celle-ci vous amènera directement

au château.

— Et vous, où allez-vous ?

— Mieux vaut que l'on ne nous voie pas ensemble. Je rentrerai un peu plus tard.

— Les palefreniers ne seront pas surpris en vous voyant à cheval ?

La jeune fille laissa échapper un frais éclat de rire.

— Ils en ont l'habitude !

— Mais ont-ils l'habitude de vous voir monter à cheval en tenue de femme de chambre ?

Helsa soupira.

— Ils ont vu tant de choses si bizarres ces derniers temps qu'ils ne s'étonneront pas.

Le duc la contempla d'un air perplexe.

— Je me demande si je ne rêve pas. Etes-vous un être humain ou...

— Chut !

La jeune fille tendit l'oreille.

— Je crois que les autres cavaliers arrivent.

Le duc soupira.

— Il faut donc que je me résigne à perdre la course...

— Vous l'auriez perdue de toute façon puisque vous auriez été assailli par les hommes de main de lady Busset.

— Je suis capable de me défendre.

— Comme l'a dit lui-même le complice de lady Busset, vous n'avez aucune chance contre quatre hommes déterminés. De plus, l'effet de surprise joue !

— Vous avez raison. J'ai bien tort de regretter un *steeple-chase* quand, grâce à vous, j'échappe au plus mal assorti des mariages !

— Vous avez réussi à vous dégager du piège tendu par lady Busset, mais mieux vaut que vous ne vous attardiez pas : cette femme n'est pas de celles qui abandonnent facilement la partie. Elle serait capable de trouver un autre moyen pour arriver à ses fins...

— Au revoir, Helsa. Et merci ! Du fond du cœur, merci !

— Adieu !

Le cheval que montait la jeune fille voulut suivre celui du duc, mais elle le retint et attendit, pour partir à son tour, que les cavaliers abordent la montée des Moines.

« Maintenant, je peux regagner les écuries », se dit-elle en pressant légèrement les flancs de Saturne.

Tout en le maintenant au pas, elle se dirigea vers le château.

« Tout ce que je souhaite, c'est que le duc soit déjà en route pour Londres ! »

Personne ne s'en étonnerait vraiment. Il arrivait souvent que

des chevaux s'abîment un ligament au cours d'un *steeple-chase* difficile. Les amis du duc comprendraient que ce dernier soit parti, très vexé d'avoir dû abandonner une course qu'il était pratiquement sûr de gagner.

Un palefrenier âgé vint au-devant de la jeune fille quand elle arriva dans la cour des écuries.

— Je m'inquiétais, mademoiselle Helsa ! Je craignais que Saturne ne se soit échappé...

Jugeant inutile de lui rappeler qu'il était censé l'appeler Mary et non M^{lle} Helsa, la jeune fille lui adressa un sourire contraint.

— Il avait besoin de prendre un peu d'exercice. Vous n'êtes donc pas allé voir le *steeple-chase*, Ben ?

— A cause de mes rhumatismes, j'évite de trop marcher, mademoiselle Helsa.

— Pauvre Ben ! Il faudra que je vous apporte une pommade.

— Ce serait très gentil de votre part, mademoiselle Helsa.

— Donc, vous n'avez pas pu voir le *steeple-chase* ?

— Mais si ! Je suis monté dans le grenier qui se trouve au-dessus de la sellerie et j'ai suivi la course aussi bien que si j'étais dans la tribune !

— Le *steeple-chase* va être bientôt fini. Savez-vous qui est en tête ?

— En tout cas, ce n'est pas le duc de Mervinston !

La jeune fille fit mine d'être étonnée.

— Non ?

— Il est revenu voici peut-être un quart d'heure. Il avait été obligé de déclarer forfait car son cheval s'était abîmé un ligament. C'est bien dommage : milord était pratiquement assuré de gagner la course ! Il va falloir mettre Samson au repos pendant une ou deux semaines...

Ben secoua la tête.

— Enfin, ce sont des choses qui arrivent ! Le groom du duc de Mervinston, qui avait vu de loin son maître revenir, est arrivé en courant. « Je rentre à Londres. Préparez immédiatement ma voiture ! » lui a ordonné le duc.

La jeune fille laissa échapper un soupir de soulagement.

« Il a suivi mes conseils ! Il est parti et n'a désormais plus rien à craindre ! »

— Le groom était dans tous ses états, reprit Ben. Songez : Saturne avait disparu ! Il devait craindre que son maître ne l'accuse de ne pas l'avoir surveillé suffisamment. Mais le duc ne semblait pas du tout inquiet. « Je compte sur vous pour ramener mes chevaux sans vous attarder, Jack. » Le groom a paru alors très embarrassé. « Milord, c'est que Saturne... » Le duc lui a coupé la parole : « Saturne sera là

dans moins d'une demi-heure. »

Le visage ridé de Ben se craquela dans un sourire.

— Il avait raison ! Saturne n'était pas loin et Jack va pouvoir maintenant faire monter tous les chevaux de milord dans le fourgon spécial qui les a amenés ici !

A ce moment-là, des exclamations et des applaudissements se firent entendre. Le gagnant du *steeple-chase* venait d'atteindre le poteau d'arrivée.

— C'est sûrement M. James d'Ingleton qui a gagné, dit Ben.

« Lady Busset va être doublement furieuse ! pensa Helsa. Non seulement son plan aura échoué, mais le duc sera parti sans même lui dire au revoir ! »

La jeune fille se dit qu'il ne lui restait plus qu'à retourner au château.

« M^{me} Cosnet doit être prête à servir le déjeuner et les cavaliers ne vont pas tarder à arriver, affamés. Mais avant de se mettre à table, ils vont attendre leurs prix... Lady Busset, qui avait prévu de ne pas revenir de sitôt, a certainement dû charger Watson de leur distribution. »

Tout en coupant à travers les pelouses, Helsa se dit qu'elle avait eu bien de la chance que le duc consente à l'écouter.

« Au moment où je l'ai arrêté, il ne pensait qu'à la course et aurait très bien pu m'écarter avec impatience ! »

Grâce au ciel, tout s'était bien passé. Maintenant le duc était en route pour Londres et il était probable que lady Busset ne le reverrait jamais !

« Et moi non plus ! » pensa la jeune fille avec un soudain désespoir.

Les larmes lui vinrent aux yeux.

« Que m'arrive-t-il ? se demanda-t-elle avec étonnement. Je devrais être heureuse et, au lieu de cela, jamais de ma vie je ne me suis sentie aussi triste ! »

Tête basse, les épaules voûtées, elle gravit l'étroit escalier qui conduisait à la nursery.

Elle ne vit pas immédiatement la jeune fille qui était assise près de la fenêtre.

— Helsa ? murmura celle-ci.

La fille du pasteur leva les yeux.

— Mary ! Vous voilà de retour ?

— Oui. On a enterré ma grand-mère hier et je ne me suis pas attardée là-bas, car je savais que vous aviez besoin de moi.

— Comme vous êtes bonne, Mary ! Vous pensez toujours aux autres... J'espère, en votre absence, avoir rempli comme il convenait mon rôle de femme de chambre.

— Je suis sûre que vous avez été parfaite !

— J'ai fait de mon mieux, mais j'avoue que je ne suis pas fâchée que vous soyez venue me remplacer.

— Je m'en doute ! Eh bien, ma chère Helsa, il ne vous reste plus qu'à retourner auprès de votre père, qui doit se sentir terriblement seul sans vous.

— Vous devez être bien triste d'avoir perdu votre grand-mère, ma chère Mary, dit la jeune fille. Je suis navrée pour vous...

— Elle était très âgée et le médecin qui la soignait a dit à mon père qu'il n'y avait plus d'espoir. Elle est morte dans son sommeil, sans avoir souffert.

Mary essuya une larme.

— Ne parlons plus de cela, murmura-t-elle.

Et, avec un sourire forcé :

— Je ne m'attendais pas à trouver le château sens dessus dessous aujourd'hui ! Je croyais que le *steep-chase* devait avoir lieu samedi...

— La date a été changée.

— Savez-vous qui a gagné ?

— Non.

— Vous n'étiez donc pas là-bas, vous qui aimez tant les chevaux ?

— Eh bien... non.

Mary lui adressa un coup d'œil stupéfait.

— Pourquoi ?

— Je craignais que les villageois ne me traitent avec trop de déférence, ce qui n'aurait pas manqué d'éveiller la curiosité de lady Busset et de ses invités.

Mary hocha la tête.

— Oui, bien sûr...

Après un moment de silence, elle demanda :

— Dites-moi vite comment est milady ? Est-elle gentille ou désagréable ? Capricieuse ? Autoritaire ?

— Je ne l'ai pas trouvée spécialement difficile. Il suffit de l'aider à s'habiller, de veiller à ce que son bain soit prêt à l'heure, de la coiffer – vous serez beaucoup plus adroite que moi pour cela !

Helsa se mordit la lèvre inférieure avant d'ajouter :

— C'est une organisatrice-née. Elle est tout le temps en train de manigancer ceci ou cela...

— Vraiment ?

— Oh, n'ayez crainte, cela ne vous concerne en rien ! N'empêche que je trouve ses façons assez agaçantes et que je ne suis pas fâchée de retourner au presbytère.

— Helsa... Vous ne m'en voulez pas trop d'être partie ?

— Ma chère Mary, il s'agissait d'un cas de force majeure !
Comment auriez-vous pu faire autrement ?

— C'est certain... N'empêche que je me sentais fort gênée de vous mettre dans une telle situation !

— N'ayez aucun remords : tout s'est bien passé.

— Combien de temps pensez-vous que milady va rester au château ?

Helsa pinça les lèvres.

— A mon avis, elle ne devrait pas tarder à retourner à Londres.

— A-t-elle payé la location ? demanda Mary. Mon père craignait que vous ne soyez tombés sur des aigrefins...

« Le docteur Emerson n'avait pas tort du tout ! » pensa Helsa.

Elle adressa un petit sourire à son amie.

— Au début, je vous avoue qu'il m'est arrivé de craindre qu'elle ne parte sans payer. Mais M. Martin m'a dit qu'elle avait enfin réglé le prix de location et tous les frais du personnel.

— J'espère cependant que milady va rester un certain temps... Je ne serais pas mécontente de gagner un peu d'argent et d'étudier de près ses toilettes !

— Maintenant que le *steeple-chase* est terminé, cela m'étonnerait qu'elle reste encore longtemps au château.

— Quel dommage !

Helsa demeura silencieuse. Elle se serait bien passée de cette conversation... Mais d'un autre côté, elle n'était pas mécontente que son amie vienne la remplacer auprès de lady Busset.

— Peut-être milady s'ennuie-t-elle à la campagne ? suggéra Mary.

— C'est bien possible.

— Si elle est si riche que cela, elle peut voyager à l'étranger...
Ce que je rêve de faire !

— Moi aussi, dit Helsa.

— Je suppose que milady s'est installée dans la chambre des comtes d'Irwindale ?

— Non, elle est dans l'appartement voisin, celui des comtesses d'Irwindale.

— Qui occupe donc la chambre des comtes ?

— Le duc de Mervinston.

— Oh ! Il y a un duc ! s'exclama Mary, éblouie.

— Et vous savez bien que les ducs ont droit à tout ce qu'il y a de mieux !

— L'avez-vous vu ?

— Oui.

Mary éclata de rire.

— Vous ne semblez pas avoir été très impressionnée par votre

rencontre avec un duc !

Sans mot dire, Helsa se mit en devoir de troquer sa tenue de femme de chambre contre l'une de ses robes très simples en mousseline. Puis elle fit sa valise et embrassa son amie.

— Vous êtes un ange d'être venue si vite, Mary !

— Tout ce que j'espère maintenant, c'est pouvoir passer assez de temps auprès de milady pour voir de près comment vivent les dames de la haute société.

Cinq minutes plus tard, sa valise à la main, Helsa traversa le parc du château en direction du presbytère.

Des larmes insidieuses lui picotaient les yeux et pour la première fois, elle ne songeait pas à admirer les pelouses veloutées, les massifs fleuris et les grands chênes de l'allée.

Soudain, elle eut l'impression qu'un voile se déchirait devant ses yeux et l'incroyable réalité lui apparut.

« Mon Dieu ! Je suis tombée amoureuse du duc de Mervinston ! »

7

Helsa traversa le jardin fleuri du presbytère. Après avoir laissé sa valise en bas du perron, elle se dirigea vers la petite écurie où elle pensait trouver Flèche d'Or.

Mais il n'y avait aucun de leurs trois chevaux dans les stalles que George, le palefrenier, avait recouvertes d'une bonne épaisseur de paille odorante.

« Mon père a dû sortir et Flèche d'Or se trouve sûrement au pré. »

Quant à George, il n'était nulle part en vue...

« Le connaissant, je suis sûre qu'il est allé voir le *steeple-chase* ! Maintenant, il doit être au pub en train de discuter avec ses amis. »

La jeune fille regrettait que Flèche d'Or ne soit pas là. Elle se serait appuyée contre son flanc et lui aurait confié tous ses secrets... Son cheval aurait henni doucement comme s'il comprenait.

Elle s'assit sur une botte de paille et se prit la tête entre les mains.

« Que vais-je devenir ? »

Elle ne le savait que trop ! Elle se voyait déjà passant toute sa vie à Medwell...

« Je vieillirai doucement... et il est probable que je ne me marierai jamais ! En effet, comment pourrais-je m'intéresser à un autre homme après avoir connu quelqu'un comme le duc de Mervinston ? »

En soupirant, elle se leva et se décida à regagner la maison. Avant de monter dans sa chambre, elle se rendit tout d'abord dans le bureau de son père afin de voir si ce dernier lui avait par hasard laissé un message.

Un homme était assis dans l'un des fauteuils encadrant la cheminée. Comme il se trouvait à contre-jour, Helsa ne le reconnut pas immédiatement.

« Cela doit être un paroissien... »

Mais quand le visiteur se leva, la jeune fille se figea sur place en se demandant si elle ne rêvait pas.

L'homme qui se tenait devant elle n'était autre que le duc de Mervinston !

— Vous ? murmura-t-elle d'une voix blanche.

Il sourit.

— Oui, c'est bien moi, Helsa.

— Mais je... je pensais que... que vous étiez en route pour Londres...

— Helsa ! fit-il d'un ton plein de reproche. Vous m'avez sauvé d'un destin pire que la mort, et vous auriez voulu que je m'en aille sans même vous dire au revoir ?

— Ben, le vieux palefrenier du château, m'a dit que... que vous aviez fait atteler votre voiture et que... que vous étiez parti...

— Ma voiture m'attend à la sortie du village.

— Co... comment avez-vous su que j'habitais ici ?

Le duc laissa échapper un petit rire.

— Il m'a suffi de demander où vivait une très jolie cavalière qui s'appelait Helsa et montait un cheval prénommé Flèche d'Or.

— Et... et les gens vous ont dit que... que...

— Que vous étiez la fille du pasteur.

— Et alors... alors vous êtes venu ici pour me dire au revoir, balbutia la jeune fille.

Quand le duc s'approcha d'elle, elle sentit les battements de son cœur s'accélérer follement.

— Vous êtes si jolie, murmura-t-il. Et quelle intelligence ! Quelle présence d'esprit ! Sans vous, où serais-je, en ce moment ?

— Dans la carrière d'ardoise. Drogué, ligoté...

Il frissonna.

— Et devenu l'époux d'une femme que je méprise ! Seigneur, cette lady Busset est donc capable de tout pour devenir duchesse ?

— Ne pensez plus à cela. Tout est fini ! Vous allez retourner à Londres, retrouver vos amis...

La jeune fille pâlit brusquement.

— Vous êtes encore en danger !

— Comment cela ?

— Lady Busset est la plus opiniâtre des femmes. Jamais elle n'abandonnera la partie... Elle va s'acharner jusqu'à ce qu'elle arrive à ses fins. Elle peut très bien vous tendre un autre piège !

— C'est possible. C'est même probable – à moins que vous ne me sauviez de nouveau.

La jeune fille ouvrit les mains dans un geste impuissant.

— Comment le pourrais-je quand vous serez à Londres ?

— Il y a une solution.

— Laquelle ? Et, surtout, s'agit-il d'une solution sûre ?

— Oh, oui ! Je vais vous en parler dans un instant, et j'espère que vous accepterez.

— Pour vous aider, je suis prête à tout ! fit la jeune fille avec élan.

— Mais tout d'abord, laissez-moi vous exprimer ma reconnaissance, Helsa.

— Je vous en prie...

— Vous m'avez sauvé, et la tâche n'était pas facile ! Car j'aurais très bien pu penser que vous aviez une imagination trop fertile quand vous m'avez arrêté pour me raconter que lady Busset avait ourdi une machination diabolique afin de me forcer à l'épouser.

— Je craignais beaucoup que vous n'ajoutiez pas foi à mes dires.

— Mais je vous ai crue. Et lorsque Watson m'a vu revenir, son expression de stupeur m'a fait comprendre que vous m'aviez dit la vérité.

— Il était dans le complot, lui aussi. Je suis sûre qu'aucun arbre n'était tombé sur le parcours ! Le vent n'était pas assez fort pour cela... Il s'agissait d'un prétexte pour reporter le *steeple-chase* du samedi au lundi.

— Afin de permettre à lady Busset d'être plus longtemps avec moi !

— Vraisemblablement. Mais je pense que celui que lady Busset appelait M. Tybolt a eu également quelques difficultés pour trouver un pasteur acceptant de célébrer un mariage dans de telles conditions.

— C'est probable ! Quoi qu'il en soit, j'ai eu raison de vous écouter, et je ne vois qu'une seule manière de vous remercier d'être venue à mon secours... Celle-ci !

Là-dessus, le duc prit la jeune fille dans ses bras et l'attira contre lui. L'instant d'après, leurs lèvres se rencontrèrent dans un baiser tout d'abord très doux, qui se fit de plus en plus passionné.

Les yeux clos, le cœur battant à tout rompre, Helsa répondit à ce baiser avec un élan venu du plus profond d'elle-même.

Le duc resserra son étreinte. Ce qu'il éprouvait pour Helsa n'avait rien à voir avec les brusques flambées de désir qu'il avait

ressenties pour de séduisantes femmes peu farouches.

« C'est cela, l'amour », pensa-t-il, très ému.

Il releva la tête et contempla la jeune fille avec ferveur.

— Je vous aime, avoua-t-il simplement.

— Moi aussi, je vous aime, fit-elle dans un souffle. Et... et c'est merveilleux !

— Vous êtes si belle... et vous avez tant de qualités ! Une fois de plus, je me demande si vous êtes réelle. Je crains toujours que vous ne disparaissiez comme un songe...

— N'ayez crainte, je suis bien réelle, bien réelle ! Mais...

Elle s'interrompt brusquement, tandis qu'une ombre passait sur son visage.

— Mais ? insista le duc.

— Comment pouvez-vous m'aimer, alors que vous me connaissez à peine ?

— Vous êtes la femme qui m'est destinée de toute éternité, mon double, ma moitié d'orange, celle que je cherchais en vain depuis de longues années – en craignant de ne jamais la rencontrer.

Un pli barra son front haut.

— Je comprends maintenant pourquoi toutes les femmes me décevaient !

La jeune fille se blottit contre lui.

— J'espérais faire un jour la connaissance d'un homme... comme vous. Mais je me disais que jamais le prince charmant de mes rêves ne viendrait à Medwell...

Elle soupira.

— Tout à l'heure, en rentrant au presbytère, j'ai compris que je vous aimais... Et je pleurais car je pensais ne jamais vous revoir.

— Helsa, mon amour, je vous ai demandé tout à l'heure de m'aider à échapper aux manigances de lady Busset – ou d'autres femmes !

— Je ne demande que cela ! Mais comment ?

— En m'épousant, mon amour.

La jeune fille ouvrit de grands yeux.

— Vous... vous voulez m'épouser ? Moi ?

— Oui, vous, mon amour ! Vous me protégerez des entreprises d'aventurières comme lady Busset... Et je sais que nous serons merveilleusement heureux.

De nouveau, leurs lèvres se rencontrèrent. Puis ils restèrent tendrement enlacés, joue contre joue, jusqu'à ce que la porte du bureau s'ouvre sur le pasteur.

— Helsa !

La jeune fille eut toutes les peines du monde à redescendre sur terre. Ce fut au prix d'un réel effort qu'elle se dégagea des bras du

duc.

— Je... je vous attendais, père.

— Oui, c'est ce que j'ai vu ! répondit le pasteur en réprimant un sourire.

Après avoir embrassé sa fille, il se tourna vers le duc.

— Vous devez être Victor de Mervinston ! Eh bien, vous avez beaucoup grandi depuis la dernière fois que je vous ai rencontré !

Il tendit la main au duc qui la serra avec un visible étonnement.

— J'ignorais que vous étiez au château, poursuivit le pasteur. Mais sachant qu'il y avait un *steep-chase*, j'aurais dû m'en douter... L'avez-vous gagné ?

— Non...

L'embarras du duc disparut soudain et un grand sourire éclaira son visage.

— Mais je vous reconnais ! Vous êtes Alfred d'Irvindale, l'un des meilleurs amis de mon père !

— C'est bien cela.

— Suis-je stupide ! Pas un seul instant je n'ai pensé à faire le rapprochement entre vous et le château d'Irvindale !

— Ce qui n'a rien de surprenant, car, après la mort de mon père, c'est à mon frère aîné Henry qu'aurait dû revenir le titre et le domaine...

— Henry est mort en Crimée, si je ne me trompe ?,

— Hélas ! Et si je suis désormais devenu comte d'Irvindale, mes moyens ne me permettent malheureusement pas de vivre au château.

— Le château d'Irvindale vous appartiendrait ?

Le pasteur se mit à rire.

— Il n'y a aucun doute là-dessus !

— J'étais persuadé qu'il était la propriété de lady Busset !

— Lady Busset n'est que ma locataire.

Avec indulgence, Alfred d'Irvindale poursuivit :

— Je suppose qu'elle a cherché à vous impressionner. Mais je ne peux pas trop lui en vouloir. Au contraire, cela m'arrange bien qu'elle paie un bon loyer, termina-t-il avec simplicité.

— Grâce à cet argent, mon père va pouvoir aider les fermiers à acheter des semences de qualité et des têtes de bétail, dit Helsa.

Enfin revenu de sa surprise, le duc déclara :

— Je me souviens maintenant que mon père m'a dit que vous étiez devenu comte d'Irvindale !

— Pour ce que cela vaut ! fit le père d'Helsa en haussant les épaules. Les villageois me considèrent tout bonnement comme leur pasteur et je ne vais pas compliquer les choses en me prévalant de mon titre. Helsa et moi vivons sans façon ici, comme vous pouvez le

constater.

— Helsa est donc la fille du comte d'Irvindale !

— Mais... oui !

Encore sous le choc de cette révélation à laquelle il était bien loin de s'attendre, le duc demeura silencieux.

— J'ai pourtant eu l'impression en entrant que vous connaissiez bien ma fille, fit le pasteur avec une pointe d'ironie.

Victor sourit.

— Je venais tout juste de lui demander de m'épouser.

— Quelle excellente nouvelle ! Mon cher Victor, vous représentez pour moi le gendre rêvé !

— J'aime votre fille. Non seulement elle est jolie et intelligente... mais elle a réussi à me sauver d'une incroyable machination.

Le duc prit la main d'Helsa dans les siennes.

— Nous allons vous raconter tout cela...

La jeune fille leva vers Victor des yeux étincelants.

— Oui, il faut tout raconter à mon père. Je suis sûre qu'il doit trouver fort étrange que vous ignoriez que j'étais sa fille.

Le regard du pasteur alla de l'un à l'autre.

— J'avoue en effet que cela me semble assez bizarre...

Après un silence, il ajouta :

— Comme Helsa séjournait au château pour aider M. Martin, le secrétaire, je suppose que c'est là que vous vous êtes rencontrés ?

La jeune fille laissa échapper un petit rire.

— Tout est si compliqué, père ! Nous ferions mieux de commencer par le commencement...

Elle parut soudain confuse.

— Vous risquez de vous fâcher lorsque vous apprendrez ce que je vous ai caché... Mais je n'ai pas trouvé d'autre solution !

— Si tu t'expliquais mieux, ma chère enfant ?

— Ce n'est pas seulement pour veiller à ce que tout aille bien au château que je suis allée m'y installer pendant le séjour de lady Busset...

Elle devint cramoisie avant d'ajouter :

— Je suis devenue sa femme de chambre.

Le pasteur sursauta.

— Femme de chambre ? *La femme de chambre de lady Busset ?* Toi ? Mais enfin, Helsa, comment as-tu pu...

Il était sidéré à un point tel qu'il en demeura sans voix.

— Mary Emerson, la fille du docteur Emerson, avait promis de remplir ce rôle, expliqua la jeune fille. Malheureusement, l'état de sa grand-mère s'est brusquement aggravé et elle a dû se rendre avec son père à son chevet.

- Comment va cette pauvre M^{me} Emerson ?
- Elle est morte, père.
- Considérons cela comme une délivrance. Elle ne souffrait pas, certes, mais elle est restée paralysée pendant de si longues années !
- Comme Mary était absente et qu'aucune villageoise n'était capable de la remplacer... je me suis dévouée !
- Par exemple ! Moi qui m'imaginais que tu supervisais tout au château, et que tu y étais considérée comme la demoiselle de la maison !
- Cela aurait été difficile, étant donné que lady Busset prétendait que le domaine lui appartenait !
- Quel aplomb !
- Seul le hasard m'a fait rencontrer Helsa, dit le duc. Dès le premier instant que je l'ai aperçue, j'ai été ébloui.
- Le pasteur sourit.
- Exactement comme je l'ai été lorsque j'ai été présenté à sa mère, dont elle est le vivant portrait !
- Puis je l'ai vue à cheval, reprit le duc. Quelle merveilleuse cavalière !
- C'est moi qui l'ai mise à cheval quand elle avait quatre ans. Je dois dire que je ne suis pas trop mécontent de mon élève, admit le pasteur avec une légitime fierté. Donc, vous êtes tombé amoureux d'elle ?
- Helsa se tourna vers le duc.
- Il faudrait d'abord raconter à mon père ce qui s'est passé.
- Le pasteur les regarda d'un air interrogateur.
- Je vous écoute, mes enfants !
- Vous allez trouver cela bien difficile à croire, père !
- s'exclama la jeune fille. Et pourtant, c'est *vraiment* arrivé !
- Quoi donc, ma chère enfant ? Mais nous n'allons pas rester debout ! Si nous nous installions un peu plus confortablement ?
- Il s'assit dans l'un des fauteuils qui encadraient la cheminée, tandis que le duc prenait place sur le canapé avec Helsa.
- Celle-ci raconta à son père comment elle était montée en haut de la tour pour voir le *steeple-chase*.
- J'ai grimpé sur le toit...
- Tsst, tsst ! Toujours aussi casse-cou !
- Vous savez parfaitement qu'il n'y a rien à craindre là-haut, père !
- Une demoiselle comme il faut ne devrait pas se livrer à ce genre d'exercices, déclara le pasteur d'un ton sévère.
- Peut-être, père. Mais si je ne l'avais pas fait, je n'aurais pas surpris la conversation que je vais vous rapporter presque mot pour

mot.

— Je t'écoute, ma chère enfant.

Helsa raconta à son père comment elle avait entendu lady Busset et un certain Silas Tybolt s'entendre pour enlever le duc au cours du *steeple-chase*, l'emmener dans la carrière d'ardoise et le droguer de manière qu'il devienne un véritable pantin.

— Mais pourquoi une telle mise en scène ? demanda Alfred d'Irvindale avec stupeur.

— Lady Busset avait trouvé ce moyen pour devenir duchesse. Un pasteur, amené spécialement de Londres pour l'occasion, devait célébrer son mariage avec le duc.

— Quelle honte ! Comment un pasteur a-t-il pu accepter de se prêter à cette parodie de cérémonie religieuse ?

Le duc soupira.

— Il avait besoin d'argent, apparemment !

— Moi aussi. Mais certains procédés sont indignes !

— Je vous l'accorde.

Helsa reprit la parole.

— Après le départ de lady Busset et de son complice, j'ai couru jusqu'aux écuries, j'ai sellé le premier cheval que j'ai vu – en l'occurrence l'un des chevaux du duc –, puis je suis allée l'attendre dans la montée des Moines.

Le pasteur hocha la tête.

— Bien vu ! Il était forcément obligé de ralentir son cheval pour aborder cette montée. Mais tu as eu de la chance que Victor consente à t'écouter ! Il était en tête de la course, je suppose ?

— Il devançait tous les autres concurrents de loin !

— Beaucoup, à sa place, n'auraient songé qu'à terminer un *steeple-chase* aussi bien commencé et auraient refusé de perdre une seconde !

— Victor s'est arrêté...

— Et il t'a crue ?

Le duc sourit.

— Cette histoire était si invraisemblable que j'avoue avoir eu quelques doutes. Mais je savais qu'une aussi jolie personne que votre fille était incapable de mentir...

— Hum ! grommela le pasteur. Il lui arrive de dissimuler la vérité, je m'en aperçois maintenant ! J'étais loin de penser qu'elle s'était transformée en domestique !

Helsa prit un air confus.

— Il fallait que lady Busset soit contente, père. Sinon elle serait partie sans payer le loyer. Comment aurions-nous fait, alors, pour payer tous les frais engagés ? Nous nous serions retrouvés avec d'énormes dettes !

— Cette seule perspective me donne des sueurs froides !
s'exclama Alfred d'Irwindale. Revenons-en plutôt à ton récit. Victor a donc ajouté foi à tes dires ?

— Oui, dit le duc. Suivant les conseils d'Helsa, je suis revenu aux écuries en prétendant que mon cheval boitait et que j'avais dû abandonner la course. Puis j'ai fait atteler ma voiture, j'ai demandé à mon valet de préparer mes bagages... et au lieu de prendre la route pour Londres, je suis venu ici attendre votre fille.

— Quant à moi, dit Helsa, je suis retournée au château, où j'ai eu la surprise de trouver Mary !

— Mary Emerson ?

— C'est cela, père. Elle ne demande qu'à me remplacer auprès de lady Busset...

La jeune fille laissa échapper un petit rire.

— Elle est ravie de gagner un peu d'argent -mais surtout de voir de près comment sont confectionnées les toilettes des meilleurs couturiers londoniens ou parisiens !

— Mary a toujours été très coquette, fit le pasteur avec amusement.

— Quant à moi, père, étant donné que je n'avais plus rien à faire au château, je suis rentrée au presbytère... où Victor m'attendait.

Le pasteur secoua la tête.

— Cette histoire est absolument invraisemblable ! Comment cette femme a-t-elle eu l'audace de se faire passer pour une Irwindale ? Quelle prétention ! Je n'en reviens pas !

Il se tourna vers le duc.

— Qu'avez-vous pensé du château, Victor ? Il est encore très beau, n'est-ce pas ? Même s'il n'est pas aussi bien entretenu que je le souhaiterais...

— Pourquoi n'y vivez-vous pas vous-même ?

Alfred d'Irwindale ouvrit les mains dans un geste impuissant.

— Certes, je le voudrais bien ! Mais comment pourrais-je me le permettre quand je n'ai pas de fortune ?

— En tant que comte d'Irwindale, mon père est censé payer les traitements des pasteurs des trois paroisses dépendant du domaine, expliqua Helsa. Mais, faute d'argent, il est obligé de s'occuper lui-même de ces trois paroisses, ce qui représente beaucoup trop de travail pour un seul homme !

Le duc fronça les sourcils.

— Oncle Alfred – me permettez-vous de vous appeler ainsi, comme je le faisais étant enfant ?

— Je vous en prie, mon cher Victor.

— Oncle Alfred, vous pouvez gagner beaucoup d'argent !

— Et comment cela ?

- Vous possédez une carrière d'ardoise ? Il faut l'exploiter.
- Croyez-vous ?
- La demande en ardoise est considérable actuellement.
- Est-ce vrai ?
- Les prix ont énormément monté ces derniers temps. Je

possède moi-même une petite carrière sur mes terres et elle me rapporte beaucoup d'argent.

- Celle d'Irvindale est importante...

— De plus, vous n'êtes pas loin de Londres, vous aurez tout de suite des acheteurs.

— Je n'ai jamais pensé à cela, avoua le pasteur. Je savais que je ne pouvais pas songer à vendre des tableaux ou des objets d'art, car tout cela figure à l'inventaire des trésors qui m'ont été transmis par mon père et que je dois transmettre intacts au futur comte d'Irvindale...

— Vous avez bien de la chance que de telles lois existent ! assura le duc. Lorsque lady Busset m'a fait visiter le château, j'ai été émerveillé en voyant les merveilles qu'il contient – merveilles qui, disait-elle, lui avaient été léguées par ses ancêtres !

— Des ancêtres qui n'existaient que dans son imagination ! fit le pasteur. Merci infiniment pour votre idée, Victor. Je vais immédiatement m'occuper de l'exploitation de la carrière d'ardoise... Je doute cependant que cela m'apporte la fortune nécessaire à l'entretien du domaine !

- J'ai une autre idée.

- Je vous écoute.

— Depuis un certain temps déjà, je cherche un endroit assez proche de Londres pour y installer mes chevaux de course.

- Le château de Mervinston...

— ... se trouve beaucoup trop loin de la capitale. J'ai des vues sur une propriété aux environs de Newmarket, mais je me rends compte que le château d'Irvindale me conviendrait beaucoup mieux !

- Que proposez-vous ? demanda le pasteur.

— Voilà... Le château est très vaste. Vous pourriez en occuper la moitié tandis qu'Helsa et moi nous installerions dans l'autre... Mais il faudra que vous gériez le domaine seul. Je vous préviens dès maintenant que nous ne serons pas là toute l'année pour la bonne raison que nous partagerons notre temps entre Londres, Irvindale, Mervinston – et de longs voyages à l'étranger.

La jeune fille ouvrit de grands yeux émerveillés.

- Des voyages !

Le duc lui pressa tendrement la main.

- Je veux vous faire découvrir le monde, mon amour.

- Victor... votre proposition est-elle sérieuse ? demanda le

pasteur qui ne semblait pas en croire ses oreilles.

— Oui. A une seule condition.

— Laquelle ?

— Que vous me donniez votre fille en mariage le plus vite possible. Je ne peux pas vivre sans elle... Et elle m'empêchera de devenir la proie de femmes du genre de lady Busset.

Le pasteur éclata de rire.

— J'admets que c'est une parade comme une autre !

Il examina le duc et Helsa qui ne cessaient d'échanger des regards passionnés.

— Je vais vous proposer quelque chose qui ne rencontrera pas forcément votre accord, Victor...

— Dites !

— Vous semblez vous aimer vraiment... Dans ce cas, à quoi bon attendre ? La cérémonie pourrait être célébrée sans tarder, ce qui stopperait net toutes les tentatives de cette lady Busset. Après avoir constaté l'échec d'un complot qui a dû lui coûter une fortune, elle peut très bien nourrir des idées de vengeance...

— Je suis sûr qu'en ce moment elle ne doit rêver que de cela ! s'exclama le duc.

Sans même marquer une pause, il demanda :

— Quand pouvez-vous nous marier, oncle Alfred ?

Le pasteur n'hésita pas.

— Ce soir ou demain matin.

— Ce soir ! décida le duc.

Helsa retint sa respiration.

— Si vite ! Victor, vous me connaissez à peine ! Êtes-vous sûr de vouloir m'épouser ?

Le duc éclata de rire.

— S'il y a une chose dont je suis sûr au monde, c'est bien de celle-ci, mon amour !

Il se leva.

— Oncle Alfred, je vous en prie, mariez-nous sans tarder !

— Très bien. Je célébrerai la cérémonie ce soir dans l'église de Medwell. Vous pourrez passer la nuit au presbytère et partir le lendemain pour Londres.

— Lady Busset... commença Helsa avec angoisse.

— Elle ne pourra rien faire pour le moment : ne s'imagine-t-elle pas que Victor est déjà arrivé à Londres ?

— Peut-être s'est-elle déjà mise en route pour Londres elle-même, murmura le duc.

— Avec ses hommes de main et ce pasteur trop cupide ! renchérit Helsa.

Le pasteur se tourna vers le duc.

— Après le mariage, je vous conseille, au lieu de vous attarder en Angleterre, de partir immédiatement en voyage de noces.

— Mon yacht est au port, prêt à appareiller ! Nous irons en Italie et en Grèce... si du moins cela vous convient, mon amour.

Les yeux d'Helsa brillaient comme des étoiles.

— La Grèce, l'Italie... Je n'ose y croire ! Moi qui pensais que je ne quitterais jamais Medwell de ma vie, j'ai l'impression de vivre un rêve !

— Lorsque vous reviendrez en Angleterre, il est probable que vous n'entendrez plus jamais parler de lady Busset, déclara le pasteur. Plus je réfléchis à tout cela, plus je pense que cette femme n'est qu'une aventurière...

— C'est bien possible, fit le duc.

— Dès qu'elle aura quitté le château, j'irai moi-même m'y installer, déclara Alfred d'Irwindale. Je commencerai à le remettre en état...

— Vous avez carte blanche pour cela, assura le duc. Il faudra aussi prévoir un champ de courses...

Le visage du père d'Helsa s'illumina.

— Un champ de courses à Irwindale ! Savez-vous, Victor, que cela a toujours été l'un de mes rêves ?

— Si vous arrivez à gagner assez d'argent grâce à la carrière d'ardoise, père, vous pourrez faire venir des pasteurs à Medwell, à Hordon et à Leakard et prendre une retraite méritée, dit Helsa.

— Je me sens parfois bien fatigué pour m'occuper de trois paroisses, je l'avoue !

— A partir de maintenant, l'argent ne représente plus aucune difficulté, oncle Alfred, déclara le duc avec chaleur.

— J'ai peine à y croire. Le miracle que j'appelais de tous mes vœux s'est donc produit ?

— C'est un miracle, oui, murmura Helsa.

Elle se leva.

— Trêve de discours ! Il y a beaucoup de choses à faire ! Si je dois me marier ce soir, il faut que je trouve une robe ! Et aussi que je dise à Bessie que nous serons trois à dîner...

Le duc éclata de rire.

— Ma future femme pense à tout !

— Helsa est un ange ! assura le pasteur. Elle veillera sur vous comme elle a veillé sur moi... avec beaucoup de tendresse et de compréhension.

— Père, il faudrait dire à George de mettre Prince Noir et Lolita au pré avec Flèche d'Or pour faire de la place aux chevaux de Victor.

— Tu as raison, ma chère enfant. Où est votre voiture, Victor ?

— A la sortie du village. Datkins, mon valet doit venir se présenter au presbytère à trois heures. Il ne devrait pas tarder...

— Vous pensez à tout, vous aussi ! fit Helsa en souriant.

— Je demanderai à Datkins de dire au cocher qu'il peut amener la voiture ici. Je suppose que mes domestiques pourront loger au pub ?

Le pasteur hocha la tête.

— Oui, il y a des chambres au Lion d'Or. Ma fille a raison, Victor, vous pensez à tout !

Tout en se dirigeant vers la porte, il ajouta :

— Vous me rappelez votre père, qui était un organisateur-né. Sur ce, je vous laisse, mes enfants : il faut que j'aille préparer l'église pour la plus émouvante, mais aussi la plus discrète des cérémonies.

— Discrète, c'est préférable, en effet ! approuva le duc. Mieux vaut que lady Busset n'ait aucun soupçon de ce qui se passera ce soir à Medwell !

Helsa frissonna.

— Elle ferait tout pour empêcher ce mariage !

Dès que le pasteur quitta la pièce, Victor enlaça la jeune fille.

— Je suis si heureuse, murmura-t-elle en levant vers lui son ravissant visage.

— Vous êtes dans mes bras. Bientôt, vous serez mienne... Moi aussi, je suis bien heureux !

— Je vous aime...

Le duc resserra son étreinte.

— Je vous aime, fit-il en écho, avant de prendre les lèvres de la jeune fille dans un baiser sans fin.